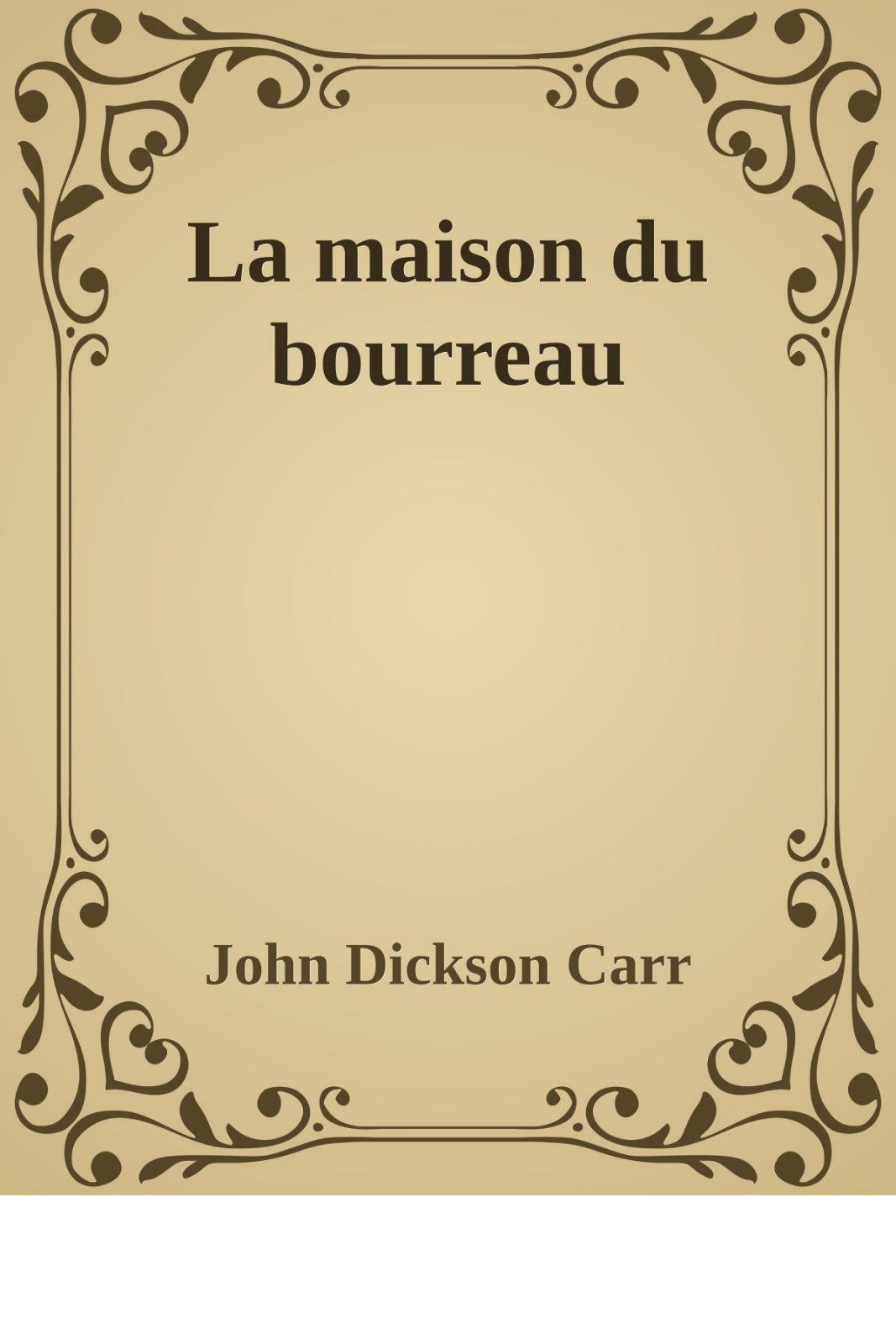


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La maison du bourreau

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

***LA MAISON
DU BOURREAU***



***les maîtres
du roman policier***

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée par
ALBERT PIGASSE

LA MAISON DU BOURREAU

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le Marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros, le Dr Gedeon Fell et sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G. K. Chesterton et Winston Churchill.

Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La Chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le Secret du gibet*, etc.) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE MASQUE :

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE
LE SPHINX ENDORMI
LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ
ON N'EN CROIT PAS SES YEUX
LE MARIÉ PERD LA TÊTE
IMPOSSIBLE N'EST PAS ANGLAIS
LES YEUX EN BANDOULIÈRE
SATAN VAUT BIEN UNE MESSE

DANS LE CLUB DES MASQUES :

LE FANTÔME FRAPPE TROIS COUPS

John Dickson Carr

***LA MAISON
DU BOURREAU***

Traduit de l'anglais par Perrine Vernay



Librairie des Champs-Élysées

Ce roman a paru sous le titre original :

THE RED WIDOW MURDERS

© JOHN DICKSON CARR, 1935, ET
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1986.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.

L'INVITATION DANS LE BROUILLARD

Lorsque le Dr Michael Tairlaine monta ce soir de mars en autobus, son pouls battait plus vite que d'habitude. En fait, le distingué titulaire de la chaire d'anglais Lyman Mannot à l'université de Harvard se sentait le cœur aussi gonflé d'espoir qu'un gamin de dix ans jouant au pirate.

D'espoir ? Qu'espérait-il donc au juste ? Que l'aventure le saisisse par le bras dans le brouillard londonien... une ombre sur un store baissé... une voix... une femme voilée ? Mais, songea-t-il, ces créatures ne portent plus de voiles aujourd'hui. Il se rendait parfaitement compte qu'en raison même de sa disposition d'esprit, il risquait de se laisser entraîner à quelque imprudence. Pourtant, il ne s'était pas mal comporté dans l'affaire de Bowstring Castle en septembre dernier ! Cette affaire l'avait d'ailleurs convaincu que notre monde en apparence prosaïque est plein de gouffres étranges et terrifiants. A cinquante ans, il avait fait connaissance avec le danger : depuis lors celui-ci exerçait un attrait singulier sur lui. Voilà pourquoi il avait quitté ce soir son confortable appartement de Kensington. Peut-être allait-il se rendre ridicule ? George, connaissant sa faiblesse, avait pu lui jouer un tour... pourtant c'est lui qui avait vu juste lors du drame de Bowstring...

Or, à n'en pas douter, sir George Anstruther avait l'air sérieux lorsqu'il était venu l'après-midi chez lui. Tairlaine le revoyait debout devant le feu, les mains tendues à la flamme, le pardessus humide de brouillard, un chapeau informe enfoncé sur la tête : George petit et gros avec son crâne chauve et son visage rubicond de gentilhomme campagnard, George, directeur du British Muséum et scientifique aux pensées vagabondes.

— Croyez-vous, avait-il dit sans préambule, qu'une chambre puisse tuer ?

Tairlaine lui offrit du whisky, puis supposant que la question servait d'ingénieux prélude à quelque raisonnement philosophique que George avait dû retourner dans sa tête en traversant le parc, il se carra dans son fauteuil et ferma les yeux pour mieux écouter. George le regarda sans bienveillance.

— Un instant, s'écria-t-il, je sais ce que vous allez répondre : « Définissons les éléments de la proposition et nous essayerons ensuite de découvrir... » Bah ! C'est la formule académique. Mais ce que je vous ai dit doit être pris au sens littéral. Croyez-vous qu'une chambre

puisse tuer ?

— Une chambre, dit Tairlaine, ou quelque chose dans la chambre ?

— Votre pensée, grommela l'autre, se tourne instantanément vers le surnaturel. Il ne s'agit pas d'une histoire de revenants. Les fantômes n'ont rien à voir avec ce dont je vous parle. Pas plus, d'ailleurs, que l'intervention humaine – celle d'un criminel, par exemple. Pour être plus précis, croyez-vous qu'une chambre puisse avoir des propriétés si meurtrières que toute personne séjournant seule plus de deux heures entre ses murs y trouve infailliblement la mort ?

Le cerveau curieux et insatiable de Tairlaine fut soudain en alerte. Il tira sa pipe et jeta un coup d'œil en coin à son compagnon.

— Il y a un an, dit-il lentement, je vous aurais répondu non. Mais maintenant, je préfère m'en tenir à l'agnosticisme. Continuez ! Quelle sera la cause de la mort de cette personne ?

— Eh bien !... le poison, du moins, je le présume.

— Vous le présumez ?

— Oui, reprit sir George en enfonçant le cou dans le col de son manteau, parce que personne n'en sait rien et que cette explication est la plus vraisemblable. La dernière victime de cette chambre est un homme, mort il y a presque quatre-vingts ans. Or, à cette époque, l'examen après décès se passait de manière assez superficielle et les connaissances médicales en fait de poisons étaient rudimentaires. « Mort d'un arrêt du cœur, visage noirâtre » pouvait signifier n'importe quoi. Ils ont tous fini de la même façon. Le plus curieux, c'est... C'est qu'il n'y ait absolument pas de poison dans cette chambre.

— Cessez donc d'être aussi mystérieux, dit Tairlaine en secouant sa pipe avec irritation. Si vous avez un récit à me faire, allez-y !

Sir George le regarda longuement :

— Je ferai mieux, dit-il en souriant, je vous laisserai deviner par vous-même. Ecoutez, mon vieux, vous souvenez-vous de certaine conversation que nous avons échangée dans un train, il y a six mois passés ? Vous veniez d'arriver en Angleterre et vous vous plaigniez du manque d'aventure et d'imprévu dans votre vie trop régulière. Je vous ai répondu : « Qu'entendez-vous par aventure ? Le grand roman ? Une femme fatale au regard énigmatique, enveloppée dans un somptueux manteau de fourrure, qui, se glissant sans bruit dans ce compartiment, murmurerait : « Six de carreau... dans la tour du Nord, à minuit... » ou quelque idiotie de ce genre ? » Et vous m'avez répliqué le plus sérieusement du monde...

— ... Que fort probablement c'était cela que j'aurais désiré, reconnut Tairlaine. Eh bien ?

Sir George se leva.

— Je vais vous donner mes instructions, dit-il comme s'il venait de prendre une décision. Vous les suivrez ou pas, à votre gré. Je n'exigerai que la condition habituelle : vous ne poserez aucune question. Est-ce clair ?

Son regard pénétrant s'attarda longuement sur Tairlaine.

— Très bien, fit-il enfin. Ce soir, un peu avant 8 heures, vous prendrez l'autobus qui longe Piccadilly et vous descendrez à Clarges Street. Soyez en tenue de soirée, c'est essentiel. Vous remonterez Clarges Street puis Curzon Street. A 8 heures tapant, il faut que vous passiez sur le trottoir Nord de Curzon Street devant le pâté de maisons situé entre Clarges et Bolton Streets...

Tairlaine ôta sa pipe de sa bouche, mais l'autre prévint sa question :

— Je ne plaisante pas, dit sir George avec le plus grand calme. Cela peut ne pas réussir, mais c'est à tenter, car il n'y aura guère de monde dans les parages à cette heure, et je compte aussi sur... votre aspect patriarcal...

— Par exemple !

— ... Pour que cela marche. Mais en ce cas si vous m'apercevez par la suite à un moment quelconque, vous ne ferez pas la moindre allusion à un accord préalable entre nous ; il restera entendu que vous passiez simplement, par hasard, dans cette rue. Compris ? Très bien. Vous continuerez à aller et venir sur le trottoir jusqu'à 8 h 10 ; si rien d'anormal ne s'est produit avant cette heure, c'est qu'il n'arrivera rien. Mais il faut vous attendre à quelque chose d'étrange : si quelqu'un s'approche de vous en faisant une remarque, si bizarre soit-elle, vous devez l'accueillir favorablement. Surtout ne dînez pas avant de vous mettre en route. Est-ce compris ?

— Admirablement. A quelle sorte de bizarrerie dois-je m'attendre ?

— Je l'ignore absolument, répondit sir George en regardant le fond de son verre.

Ce furent les derniers mots que Tairlaine obtint de son compagnon sur le sujet. Ils le laissèrent sceptique en apparence, mais ravis dans le fond.

En grimpant sur l'impériale de l'autobus, Tairlaine consulta sa montre : il était 8 heures moins 20.

Londres semblait sortie d'un rêve. Le brouillard ce soir-là n'avait rien de la traditionnelle « purée de pois » ; c'était une brume blanche, aérienne, qui transformait complètement la lumière et l'aspect des choses.

Il avait bien fait de partir en avance. L'autobus s'avancait par saccades dans un concert de klaxons, s'arrêtant tous les vingt mètres si bien qu'il se mit à tambouriner sur la vitre pour calmer son

impatience. Passé Hyde Park Corner, toute la circulation de la ville semblait s'engouffrer dans Piccadilly plus brillamment éclairé ; il descendit après avoir failli manquer l'arrêt de Clarges Street, et sauta enfin sur le trottoir, fort irrité. Il était 8 heures moins 3.

Après le vacarme assourdissant qu'il venait de subir, la tranquillité de la petite rue sombre donnant dans Mayfair était délicieuse, mais il se hâtait et son allure n'avait rien de patriarcal. Il avait faim et maudissait George pour cette absurde convocation. Pourtant, si un événement devait se produire, il n'allait pas tarder. En débouchant dans Curzon Street, Tairlaine ajusta haut-de-forme et manteau, et, ses minces épaules redressées, regarda autour de lui, le cœur battant. Il ne fallait pas avoir l'air de chasser l'aventure au pas accéléré ; une allure de flâneur était de circonstance. Que le diable emporte George Anstruther !

Il rit sous cape : cela le ragaillardit.

La rue déserte et faiblement éclairée tournait à droite vers l'obscurité pleine de mystère de Landsdowne Passage. Dans ce coin, les immenses façades des maisons commençaient à dessiner un groupe de ruines saisissant ; on démolissait nombre des solides constructions qui depuis deux cents ans servaient de rempart à Mayfair. Un mur restait debout, montrant encore le papier peint de chambres disparues ; un amas de pierres, des ouvertures de caves béantes à l'air libre... la rue était éventrée sur le côté Nord, celui justement qu'il devait suivre. La « remarque bizarre », ou plutôt la singulière personne qui la lui ferait, viendrait peut-être de là... mais non, c'était trop loin !

S'avançant très lentement, il inspecta les maisons avec attention. Elles étaient uniformément hautes avec de grandes baies, des soubassements et des perrons aux marches élevées ; de lourds rideaux aussi impénétrables que la pierre même, voilaient les fenêtres. A une seule exception près toutes les façades étaient sombres, sauf dans les soubassements habités par les gardiens et d'où filtrait une maigre lumière. La maison qui faisait exception était plus grande que les autres et une vive lueur venant de son vestibule illuminait le perron. Tairlaine distinguait les appliques de cuivre placées près de la porte. Mais il y avait autre chose : à l'intérieur du vestibule, debout et immobile, quelqu'un le guettait.

Tairlaine s'avança encore plus lentement, affectant un air naturel, bien que son cœur battît à coups précipités dans sa frêle poitrine ; comme il arrivait dans la zone lumineuse, l'individu fit un pas en avant et descendit les marches du perron. Bien que Tairlaine se fût préparé pendant toute la soirée à cet événement, il ressentit un véritable choc, lorsqu'il entendit une voix hésitante lui dire :

— Excusez-moi, monsieur...

Tairlaine s'arrêta court et se retourna lentement. Il vit un maître

d'hôtel dont il ne distinguait pas le visage. Celui-ci fit un geste.

— Sa Seigneurie vous présente ses excuses pour vous importuner ainsi, monsieur. Voudriez-vous avoir la bonté d'entrer un instant dans cette maison ? Sa Seigneurie désirerait vous parler.

Tairlaine feignit la surprise.

— Non, monsieur, il n'y a pas d'erreur, bien que cette demande puisse vous paraître bizarre, reprit l'autre. Si vous voulez bien...

— Vous êtes treize à table, dit Tairlaine qui soudain se sentit violemment déçu, et on vous a envoyé inviter le premier passant... Ce n'est pas très original ! Mes compliments à Haroun Al Raschid, mais...

— Non, monsieur, reprit le domestique d'une voix bizarre.

La nuit était glaciale et il tremblait.

— Je vous assure que vous vous trompez. Sa Seigneurie sera, naturellement, très heureuse de vous avoir à dîner, mais je crois qu'elle désire vous faire assister à... une sorte d'expérience. (Il hésita et ajouta :) Ne craignez rien, monsieur. Vous êtes à Mantling House. Lord Mantling...

— Je ne crains absolument rien, dit Tairlaine d'un ton bref. C'est entendu, je vous suis.

Il pénétra dans un grand hall aux boiseries blanches ; le silence y était si profond qu'instinctivement il baissa la voix. L'endroit lui déplut nettement avec sa décoration trop riche de dorures, de cristaux et de miroirs. En regardant le lustre suspendu au plafond, Tairlaine se rappela la maxime du défunt lord Mantling : « Achetez mes produits, ce sont les meilleurs ». On avait présumé qu'il saurait qui était son hôte... personne, d'ailleurs, ne l'ignorait. La moitié des lainages manufacturés à Manchester venait des tissages Mantling. Les journaux avaient consacré des pages entières au vieux lord lorsqu'il était mort trois ou quatre mois auparavant, ses droits de succession étant presque assez élevés pour équilibrer le budget. Un ange de marbre grandeur nature – le sculpteur savait sans doute quelle est la taille des anges – gardait maintenant son tombeau. Et le nouveau lord Mantling ?

Tairlaine enlevait son manteau et son chapeau, quand se produisit au bout du hall le premier événement bizarre.

Il y eut une pluie de cartes à jouer.

Ceci n'est pas une figure de rhétorique. Seules quelques lumières étaient allumées sur le lustre et le hall trop luxueusement décoré était un peu obscur, mais Tairlaine apercevait nettement le cabinet de laque placé contre le mur de droite, près d'une des portes du fond.

Il vit quelqu'un reculer brusquement vers cette porte, une main posée sur le cabinet. Puis, soit par accident, soit à dessein, une pluie de cartes à jouer s'abattit sur le sol. La porte se referma. Tairlaine entendit le grincement de la clef dans la serrure.

C'était trop absurde pour être pris au sérieux ; il ne fit aucun

commentaire, mais regarda le maître d'hôtel. Sur son visage rond – qui respirait l'honnêteté, comme s'il n'avait jamais porté que les lainages de Mantling – transparut de la gêne, mais il fit semblant de ne pas avoir remarqué l'incident. Il demanda son nom à Tairlaine et le conduisit au bout du hall devant une porte placée à gauche. Sans faire un mouvement pour ramasser les cartes, sans même paraître les voir, il les enjamba et ouvrit la porte.

— Le Dr Michael Tairlaine, Votre Seigneurie, annonça-t-il.

La petite pièce aménagée en bureau était remplie de livres et décorée de ponchos sud-américains, de tambours et de trophées de guerre. Les couleurs rouges et jaunes des ponchos rehaussaient de leur éclat les sombres boiseries de chêne ; un abat-jour teinté voilait la lampe placée sur le grand bureau aux pieds griffus. Il y avait deux hommes dans la pièce. L'un d'eux – sir George Anstruther – se tenait le dos au feu ; l'autre, un homme puissant aux cheveux roux, assis derrière le bureau massif, se leva à l'entrée de Tairlaine.

— Je vous dois des excuses, dit-il d'un ton léger, pour cet accueil digne d'un conte des Mille et une Nuits. Entrez, monsieur, entrez. Je me nomme Mantling et je suis votre hôte, votre Prince Florizel de Bohême... n'est-ce pas, George ?

Un rire énorme le secoua.

— Vous n'avez pas dîné ? Parfait ! Voulez-vous accepter un verre de xérès ou un cocktail si vous préférez ?... Du xérès... voici ! Et maintenant, cher monsieur, si vous avez quelques heures à perdre et que vous soyez amateur d'inédit, je vous promets quelque chose de sensationnel, n'est-ce pas, George ?

Un personnage extraordinaire, cet hôte ! De très haute taille – il mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix – tout son être respirait la bonne humeur. Des cheveux roux frisés entouraient d'une auréole un peu terne sa grosse tête posée sur un cou massif ; il avait un visage épais semé de taches de rousseur, des yeux bleus clignotants sous des sourcils roux en broussaille et une grande bouche qui montrait toutes ses dents lorsqu'il riait. Lord Mantling – comme sa propre maison – donnait une impression de solidité masquée sous le flamboyant. Avec son énorme opale au petit doigt, ses vêtements bien coupés et d'une élégance très personnelle, il s'adaptait parfaitement au décor de cette pièce fait de tissus grossiers et de vieux chêne anglais. De l'air d'un prestidigitateur, il ouvrit une boîte à cigares et la passa à la ronde en riant de nouveau.

— Cette idée m'a souri, dit-il, bien qu'elle ne plaise ni à Guy ni à cet animal de Bender. Mais que nous ne devions pas en parler à Judith passe mon imagination ! Quoi qu'il en soit, c'est ce soir ma représentation... en tant que Prince de Bohême. Je connais mon Stevenson et les Nouvelles Mille et une Nuits, quoique vous puissiez

en penser, car vous ne me prenez sûrement pas pour un fin lettré ; mais c'est le titre qui me plaît. Il est épatant !

Mantling se frotta les mains en gloussant de joie.

— Voyons, il est temps d'en finir avec ces niaiseries. Etes-vous prêt à vous amuser un peu, monsieur ?

Tairlaine s'assit.

— Je suis très reconnaissant à Florizel de Bohême, dit-il, mais j'aimerais en savoir davantage sur la nature des émotions que vous comptez me proposer. Si mes souvenirs sont exacts, la première des aventures attribuées à votre homonyme est celle où il se rend avec son écuyer au Club des Suicidés et où ils tirent des cartes pour savoir qui...

Il s'arrêta court. Lord Mantling d'un geste brusque venait de fermer le couvercle du coffret à cigares.

— Je n'avais pas compté sur un devin, dit-il. N'est-ce pas, George ?

Tairlaine s'aperçut que le regard de ses yeux pâles pouvait être assez déconcertant.

— Est-ce que, par hasard, vous sauriez quelque chose ? Je n'ai pas très bien saisi votre nom : Dr... je ne sais qui... Vous êtes médecin ?

Tairlaine aurait juré que le regard de son interlocuteur exprimait, maintenant, une certaine méfiance mais il n'eut pas le temps d'approfondir ses observations, car sir George intervenait. Il présenta Tairlaine avec tous ses titres et qualités et sans cacher qu'il était en relations avec lui.

— Et maintenant que j'y songe, poursuivit sir George, cela n'a rien de surprenant, après tout, que vous soyez tombé sur lui, Mantling. Parbleu ! Je me souviens ! Vous m'aviez dit que vous viendriez probablement me voir ce soir, Michael, et comme j'habite à deux pas d'ici... Je suis navré, mais j'ai complètement oublié...

« Explication maladroite », pensa Tairlaine : sir George pouvait faire mieux. Mais pourquoi trouvait-il nécessaire de manœuvrer cet homme avec tant de circonspection et quelle était l'origine de son trouble ? Cependant Mantling avait retrouvé sa bonne humeur et sa bruyante gaieté.

— Ne vous offusquez pas de mes façons, dit-il avec un sourire vraiment charmant, elles sont dues, probablement, à un trop long séjour dans la brousse. Voyez-vous, je n'aime pas les médecins, bien que le fiancé de Judith appartienne à cette corporation. Un cigare ?... Ah ! Vous en avez un ? Mais, entre nous... (Il se pencha sur le bureau et prit un ton confidentiel :) Qu'est-ce qui a bien pu vous donner l'idée de parler de cartes à jouer ?

— Mais, la première aventure des Nouvelles Mille et une Nuits, et aussi...

Il s'interrompit.

— Aussi ?

Hésitant, Tairlaine lui raconta l'incident des cartes éparpillées à terre. Mantling pressa un bouton de sonnette, puis il s'avança près de la porte donnant sur le hall et l'ouvrit comme s'il tendait un piège au maître d'hôtel. Sir George profita de cet instant pour chuchoter à l'oreille de Tairlaine :

— Pour l'amour du ciel ne parlez pas de médecins !

Celui-ci était partagé entre l'attrait de l'aventure qui commençait à s'exercer sur lui et le sentiment que toute l'affaire pouvait être une farce bien montée. Mais Mantling ne donnait pas l'impression de plaisanter. Lorsque le maître d'hôtel parut, il l'apostropha :

— Dites-moi, Shorter. Avez-vous vu les cartes que l'on vient de jeter dans le hall à l'instant ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ? Qu'en pensez-vous ?

Le domestique hésita :

— Le paquet était probablement posé sur le cabinet, monsieur ; quelqu'un a dû le heurter en passant et les cartes sont tombées. La... la personne a dû entrer dans la salle à manger. J'ai ramassé les cartes.

— Qui était cette personne ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Et que faisaient ces cartes sur le cabinet ?

— Elles n'y étaient pas la dernière fois que je les ai vues. J'avais mis un nouveau paquet, dans sa boîte, à l'intérieur du cabinet, tout prêt pour ce soir, comme vous me l'aviez commandé, monsieur. Je... je suppose qu'on a dû les y prendre.

— Cela m'en a tout l'air, dit Mantling sans réfléchir.

Il revint à sa place de son pas conquérant et donna un vigoureux coup de poing sur son bureau.

— A propos, où sont tous les autres ?

— Mr Carstairs et Mr Ravelle sont au salon, monsieur. Mr Bender n'est pas encore descendu, Mr Guy et miss Isabel, non plus. Miss Judith est déjà sortie avec le Dr Arnold.

— Bon ! Je désire que vous veilliez à une chose, Shorter : il nous faut un paquet de cartes neuves ce soir, un paquet dont le cachet n'ait pas été brisé. C'est tout, vous pouvez disposer.

Une fois la porte refermée, il se tourna vers Tairlaine qui commençait à se demander s'il ne se trouvait pas dans un tripot clandestin. Mantling parut deviner sa pensée et sourit en tournant sa bague autour de son doigt :

— Vous vous étonnez que je prenne tant de précautions, dit-il. Mais vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, monsieur. On vous a demandé de venir ici à titre de témoin, pour vous assurer, en

quelque sorte, qu'on joue franc jeu. Vous n'aurez pas à y prendre une part effective.

— Au jeu ?

— Oui. Vous avez vu que nous sommes obligés à des précautions pour que les cartes ne soient pas truquées. Notre intention est de jouer ce soir à un jeu qui comporte un terrible danger : nous allons, en effet, tirer des cartes pour que le sort désigne celui qui mourra dans les deux heures suivantes.

II

LA MAISON DU BOURREAU

Le rire de Mantling résonna ; il devisagea son invité comme si ce dernier était soumis à une expérience. Tairlaine subit l'examen en regardant innocemment son cigare. N'était la présence de sir George, il se serait cru dans une maison de fous.

— Je comprends, observa-t-il. J'ai affaire à un nouveau Club des Suicidés ?

Mantling eut un sourire admiratif :

— Epatant ! fit-il en hochant la tête. Il faut que je vous fasse à nouveau des excuses ; je suis bien mal élevé. Non, vous n'êtes pas au Club des Suicidés. Il s'agit d'une chose insensée, à mon avis, mais qui me plaît assez. Et maintenant... à l'œuvre.

— Il est temps, grommela sir George. Ecoutez...

— Patience ! interrompit l'autre d'un ton bref. Je raconterai l'histoire à ma manière. Mon frère Guy, la mémoire de la famille, connaît tous les détails : il vous fera part des plus lugubres. Mais je suis le chef de la famille et à ce titre c'est moi qui ouvrirai le bal.

» Cette maison fut bâtie en 1751 par le père de mon aïeul ; six générations s'y sont succédé depuis. Au moment de sa construction nous ne possédions encore ni titre ni grande fortune. L'unique objet du jeu que nous allons jouer ce soir est une des chambres de cette maison... une chambre située au bout d'un corridor qui débouche de la salle à manger ; une chambre qui a été fermée et scellée avec des vis de quinze centimètres dans les montants de la porte en 1876, année de la mort de mon grand-père. Personne n'y a mis les pieds depuis ; personne, d'ailleurs, n'en avait envie et il est probable que, sans un certain événement, jamais on n'y serait entré.

» La chambre de Barbe-Bleue ! Personnellement j'ai toujours eu envie d'y pénétrer. Je n'étais alors qu'un gamin lorsque je me dis : « Alan, mon garçon, quand le vieux aura rendu son âme à Dieu et que tu hériteras du lot, tu mettras ton nez dans cette chambre et quand le diable y serait, tu ne mourras pas en deux heures ! » Mais le vieux s'y est opposé, ajouta Mantling en frappant du poing sur la table avec un grognement amusé. Et formellement ! Ce fut une des stipulations du testament. Mon père, fidèle au principe du droit d'aînesse, m'avait tout légué, mais à la condition que personne ne pénétrât jamais dans cette chambre jusqu'au moment où la maison serait démolie.

» Bien entendu, je n'allais pas tuer de mes propres mains la poule aux œufs d'or ; je respectai donc jusqu'à aujourd'hui la volonté de

mon père. Mais savez-vous ce qui arrive ? Le vieux Mayfair est en train de disparaître pour faire place à des immeubles de rapport ou à des cinémas. Cette propriété est d'ailleurs un véritable boulet pour moi : personne ne s'y plaît, sauf Isabel et Guy, et je pourrais acheter une île entière avec les impôts que je paye. Or une société immobilière vient de m'offrir vingt mille livres pour le terrain seulement. J'ai accepté. On va commencer la démolition dans quinze jours. Rien ne s'oppose donc plus à ce que j'ouvre la chambre de Barbe-Bleue.

Il se pencha sur le bureau dont il saisit les deux bords à pleines mains comme s'il allait le soulever et regarda fixement Tairlaine.

— Et maintenant, je vais vous poser une question. Vous avez entendu parler de mon père ; croyez-vous que le vieux Mantling, le grand industriel, était superstitieux ?

— Ne le connaissant pas personnellement...

— Je puis vous affirmer qu'il ne l'était pas ! sir George peut vous le dire.

Il se tourna vers sir George qui approuva d'un signe de tête.

— C'était l'homme le plus sensé, le moins imaginaire que j'aie jamais connu. Mais il tenait la légende pour vraie. Et que dire de mon grand-père ? C'est lui qui a fondé notre fortune en saignant à blanc la moitié de la racaille de Manchester pendant la Révolution industrielle : non seulement il y croyait, mais il est mort dans cette chambre, et de la même façon que les autres. Voilà pourquoi mon père l'a fait condamner. Je vous raconte tout ceci pour vous montrer qu'il n'est pas question d'un maléfice ou autre baliverne. Il n'y a pas de loup-garou dans cette pièce, mais on y a trouvé – et on peut encore y trouver – la mort... Un autre verre de xérès ?

Durant le long silence qui suivit, Tairlaine échangea un regard avec sir George, puis il demanda tranquillement :

— Et quelle sorte de mort ?

Mantling poussa un rugissement :

— Le poison, mon cher, sans l'ombre d'un doute. Bah ! Un des médecins a bien parlé de frayeur mortelle, mais c'est idiot. Il y a du poison quelque part dans la pièce, peut-être dans un des meubles...

Il s'exprimait avec une telle violence qu'on aurait dit qu'il cherchait à se convaincre lui-même ; quant à ses hôtes, ils semblaient conviés à boire pour garder courage.

— Il ne s'agit pas d'une histoire de revenant. L'explication est parfaitement rationnelle, vous dis-je. Le responsable est le poison – comme pour ces bagues que l'on voit dans les musées italiens – ... une innocente poignée de main... une pointe empoisonnée dissimulée dans la bague et on vous envoyait *ad patres*...

Il fit le geste.

— Mais, dit Tairlaine, je me suis laissé dire que la plupart de ces

histoires de poison du temps de la Renaissance sont des fables inventées de toutes pièces ou de grossières exagérations. Je sais que *l'anello délia morte* existe et j'ai vu plusieurs de ces bagues à Florence mais...

— Ce ne sont ni des fables, ni des exagérations, riposta sir George. Nos pompeux historiens modernes essaient de changer complètement nos opinions sur la moralité des gens du passé ; ils décernent des brevets de vertu aux scélérats notoires et démolissent les meilleures réputations ; de plus, ils contestent les connaissances scientifiques ne figurant pas dans nos manuels... Je me souviens d'un imbécile qui écrivait solennellement que les Borgia, par exemple, employaient seulement l'arsenic blanc et en très petite quantité. C'est idiot : l'arsenic n'agit pas directement sur le sang ; une pointe empoisonnée de cette manière ne serait pas plus dangereuse qu'un simple grain de sel. Et cependant *l'anello délia morte* est plus ancien que Venise. Annibal et Démosthène s'en sont servis pour se suicider.

— Alors ? demanda Mantling.

Sir George passa la main sur son front et reprit avec entêtement :

— Alors, je ne mets pas en question l'existence possible d'un poison violent agissant directement sur la circulation du sang ; je dis simplement qu'il n'y en a pas dans cette chambre. Vous m'avez affirmé que votre père...

— Je vais aborder cette question, fit Mantling qui manifestement entendait tenir le premier rôle, si vous me laissez continuer.

» Comme je vous l'ai dit cette maison fut construite par mon auguste ancêtre Charles Brixham en 1751. Durant quarante ans, rien d'anormal ne se passa dans cette pièce dont il avait fait son bureau. Vous me suivez ? En 1793, son fils Charles revint de France avec sa femme, une Française, qui amenait avec elle un wagon complet de bibelots et de mobilier : baldaquins, tentures, meubles sculptés et dorés, cabinets, miroirs... de quoi vous étouffer ! Cette chambre fut donnée à la jeune femme et son mari y mourut. Le premier de la funèbre série. On le trouva un matin, le visage tout noir ; c'était, je crois, en 1803.

— Excusez mon interruption, fit Tairlaine en observant Mantling. La pièce était devenue une chambre à coucher ?

Il ne comprenait pas pourquoi le visage de Mantling changeait d'expression à ce point de son récit, pourquoi il semblait respirer avec effort.

— C'était une chambre à coucher, répondit Mantling en reprenant son sang-froid comme s'il avait refoulé en lui-même une pensée pénible. Il y avait... une grande table et quelques chaises... (Il lança un coup d'œil aigu à ses hôtes.)... Mais c'était une chambre à coucher. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Sa femme en fut-elle victime, elle aussi ?

— Non, elle était morte un an auparavant d'une maladie, mais très naturellement. Il y eut ensuite trois morts étranges. Le second Charles, celui dont je viens de vous parler, avait deux enfants : des jumeaux, un garçon et une fille. La fille mourut dans cette chambre vers 1820, la veille de son mariage, et de la même façon. La légende prit corps à cette époque.

— Un instant, fit sir George. La pièce avait-elle été occupée dans l'intervalle ?

— Non ! Ce fut une fantaisie... Par tous les diables, je n'en sais rien ! Interrogez Guy. Cette jeune fille fut la première personne qui voulut coucher dans la chambre après la mort de son père. Une domestique l'y trouva morte moins de deux heures après qu'elle y fut entrée. Les histoires les plus absurdes commencèrent à circuler. On ferma la pièce et personne ne l'utilisa jusqu'au jour où un associé de mon grand-père, un Français de passage ici, insista pour y passer la nuit. Celui-là ne s'est même pas mis au lit : on le trouva étendu, raide mort, devant la cheminée, le lendemain matin. Je me rappelle la date de ce décès : 1870, car c'était l'année de la guerre franco-allemande. Mon grand-père voulut tenter l'expérience six ans plus tard, et il mourut aussi. On l'entendit crier, m'a raconté mon père, et il était déjà en convulsions lorsqu'on arriva pour le secourir : il essaya vainement de désigner quelque chose, mais ne put parler.

Mantling qui marchait de long en large s'arrêta subitement.

— Nous arrivons maintenant au plus infernal de l'histoire. Mon père avait alors vingt ans et c'était un homme plein de bon sens. Il fit ce que mon grand-père s'était obstiné à ne pas vouloir entreprendre malgré toutes les supplications : l'examen complet de la pièce. Il s'entendit avec la maison française Ravelle et Cie, la plus réputée à l'époque, celle qui avait fabriqué le mobilier bien des années auparavant. Le vieux Ravelle vint de Paris en personne accompagné de deux experts. Ils visitèrent la pièce de fond en comble, ne laissant échapper à leur examen la plus petite sculpture, le moindre centimètre d'étoffe, cherchant partout le piège ou l'aiguille mortelle. Mais...

— Sans résultat ? fit sir George.

— Sans aucun résultat. Mon père convoqua alors des architectes, des maçons, qui essayèrent à leur tour. On enleva le lustre, on ôta les tapis, sans trouver rien qui fut susceptible de faire du mal à une mouche. Et pourtant ce « rien » a tué quatre personnes en pleine santé, des gens aussi bien portants que vous et moi !

Il se tut, les yeux fixes, puis il poursuivit :

— L'explication existe certainement. Peut-être s'agit-il simplement d'une mystification macabre. Mais bon sang, des hommes ne meurent pas ainsi ! Enfin nous allons tout découvrir et ce soir

même.

» Vous comprenez ce que j'ai fait, n'est-ce pas ? J'ai réuni toutes les personnes directement intéressées à cette énigme et deux outsiders : mon jeune frère Guy et ma tante ; George Anstruther, un de mes vieux amis et Bob Carstairs, mon camarade de brousse, un garçon plein de sang-froid ; le jeune Ravelle – ceci pour le côté technique, – un parent de celui qui vint ici autrefois, Français comme lui et assez sympathique. Par conséquent, des personnes parfaitement saines d'esprit... aussi saines que je le suis moi-même !

Il marcha de long en large en faisant la moue de ses grosses lèvres.

— Et pour finir, il y aura aussi Bender...

— A propos, fit sir Georges d'un ton distrait, qui est-ce au juste, Bender ?

— Bender ? Un petit homme assez ténébreux, aux manières doucereuses. Le genre d'individu qui plaît aux femmes, comme ces maudits « toubibs »... Que le diable les emporte ! (Il eut un rire guttural.) Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je m'informais de ce que vous saviez sur lui.

— Ce que je sais sur lui ? Pas grand-chose. C'est le nouveau protégé d'Isabel, un artiste, paraît-il, qui arrive de province ou d'ailleurs. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Continuez à nous exposer votre plan.

— Pour en finir avec cette affaire, j'ai voulu avoir deux outsiders. L'un devait être désigné par le hasard ; j'ai donc ordonné à Shorter de se poster devant la porte à 8 heures précises, d'arrêter le premier passant présentable et de l'inviter à dîner.

Mantling désigna Tairlaine d'un signe de tête.

— C'est vous-même. Le second outsider fut choisi après mûre délibération – il devait être ici, l'animal ! Je vous donnerai seulement ses initiales, cela doit vous suffire. Avez-vous jamais entendu parler de H. M. ?

Sir George tressaillit.

— Sir Henry Merrivale ? L'homme du ministère de la Guerre ? Celui qui...

— Qui a pincé le meurtrier du White Priory. Le grand Merrivale, l'as du poker, dit Mantling avec satisfaction. Je l'ai connu au Diogenes Club. Il va venir, et s'il y a une manœuvre louche dans cette affaire, je compte sur lui pour la découvrir.

Tairlaine avait déjà entendu parler de sir Henry Merrivale avec admiration par son ami John Gaunt et un de ses élèves, Bennett.

— Dès qu'il arrivera, poursuivit Mantling, nous nous rendrons tous les quatre devant la chambre dont je vous ai parlé. Je ferai ôter les vis qui scellent la porte et nous ferons une première inspection. La

pièce sera dans un triste état, mais peu importe... Nous dînerons ensuite. Je vous ai dit que cette pièce est au bout d'un corridor qui donne dans la salle à manger. Après dîner, nous tirerons tous une carte pour que le sort, désigne la personne qui y passera deux heures, toute seule. Je dis tous, à l'exception des deux outsiders et d'Isabel.

Sir George s'assit dans un fauteuil de cuir.

— Dites-moi... Cette façon de tirer au sort avec des cartes, est-ce vous qui en avez eu l'idée ?

Mantling lui lança un regard pénétrant.

— Non, ce n'est pas moi, et je le regrette. Je voulais passer moi-même ces deux heures dans la chambre, mais Bob Carstairs m'a dit – et c'était une fameuse idée – « Ecoutez, mon vieux, pourquoi ne pas considérer cette expérience comme un sport et nous laisser tous courir notre chance ? Nous excepterions Judith ». (C'est ma jeune sœur)...

— Pourquoi faire une exception pour Judith ? Elle est majeure.

Mantling fit un brusque demi-tour et Tairlaine eut l'impression qu'il réprimait un rugissement.

— Il me semble que vous voilà devenu tout d'un coup fort tatillon. Pourquoi ? pourquoi, *pourquoi* ? Vous ne savez pas dire autre chose. Pourquoi ? Parce que c'est la meilleure façon d'agir à mon avis. Elle est allée dîner en ville avec Arnold et quand elle reviendra tout sera fini...

Il s'arrêta soudain, frappé de ses propres paroles.

— De toute façon l'un de nous – celui qui tirera la plus forte carte – ira dans la chambre. Les autres resteront dans la salle à manger et nous appellerons le prisonnier volontaire tous les quarts d'heure pour nous assurer que tout va bien. Maintenant, ne m'assommez plus de vos éternelles questions.

— Il n'est cependant pas inutile de demander, répliqua sir George, pourquoi on a essayé de truquer les cartes.

— Absurde ! On les a fait tomber par hasard du cabinet...

— Après les avoir sorties de leur boîte. Non, non, mon ami, cela ne prend pas. La manœuvre est claire, quelqu'un cherche à faire tirer la forte carte par un autre que lui...

Mantling respira profondément.

— Alors vous pensez qu'il y a danger ? demanda-t-il.

— Je voudrais savoir ce qu'en pense Gaunt pour me faire une opinion. Oh ! ne vous inquiétez pas, fit sir George avec un geste d'impatience, je n'ai pas l'intention de me dérober. A propos, cette chambre a-t-elle un nom ?

— Un nom ?

— Dans les maisons importantes, répondit sir George, on donne généralement un nom aux différentes pièces pour les distinguer entre elles. Un nom peut parfois fournir un indice intéressant...

— On l'appelle la Chambre de la Veuve. Cela vous éclaire-t-il ? Du diable si j'en connais la raison, d'ailleurs, à moins que ce nom fasse allusion au pouvoir meurtrier du lieu.

Une voix calme s'éleva.

— Pourquoi ne pas dire la vérité, Alan ? Vous en connaissez parfaitement la raison.

L'épaisseur des tapis avait étouffé le pas du nouveau venu. Mantling, habitué sans doute à ces sortes de surprises, ne manifesta aucune émotion, mais Tairlaine sursauta.

Une femme très mince, aux épaules hautes, se tenait dans l'embrasure de la porte. Il était impossible de lui donner un âge... cinquante ans peut-être ; mais elle aurait pu tout aussi bien en avoir dix de plus ou de moins. Son visage long n'avait rien d'anguleux ni de flétri ; elle possédait un nez aquilin semblable à celui de son neveu, mais des lèvres moqueuses et ses cheveux courts et plaqués sur la tête lui faisaient un casque d'argent. Tairlaine remarqua qu'elle aurait pu être belle ou tout au moins intéressante à la condition qu'elle fermât les yeux. Ceux-ci étaient d'un bleu si pâle que l'iris se confondait presque avec le blanc et leur regard étrangement fixe ressemblait à celui d'une aveugle. Sa voix, mélodieuse avec exagération, faisait songer aux intonations des speakers de la radio.

— Puisque vous avez invité ces messieurs, poursuivit-elle en regardant Tairlaine avec un charme inattendu, il faut au moins être franc avec eux. (Elle s'avança vers lui, la main tendue.) Le Dr Tairlaine, je crois ? Shorter m'a dit votre nom. Je suis Isabel Brixham, la sœur du défunt lord Mantling. Charmée de vous souhaiter la bienvenue dans ma... dans notre maison. Bonsoir, sir George.

— Gracieuse hôtesse, fit Mantling en éclatant de rire, que désirez-vous ? Eh bien ! répondez, Isabel ?...

Elle l'ignore et se tournant vers l'homme qui se tenait derrière elle :

— Permettez-moi de vous présenter Mr Bender, un de nos bons amis, poursuivit-elle.

Plus tard, Tairlaine soutint toujours (mais ces affirmations à posteriori n'ont guère de valeur) avoir pressenti l'imminence d'événements terrifiants dès qu'il aperçut Bender. Impression irraisonnée, car rien dans l'aspect de cet homme agréable ne pouvait la suggérer. Il était petit, très soigné, avec des cheveux noirs peu fournis et un visage énergique qui essayait de masquer sous son calme voulu sa vive intelligence ; il paraissait cependant mal à l'aise et sa nervosité se manifestait dans son sourire forcé et le tremblement de sa main. Peut-être l'impression de Tairlaine doit-elle être attribuée au léger gonflement de la poche intérieure du vêtement de Bender. L'idée qu'il s'agissait d'une arme lui traversa l'esprit, mais la saillie était trop

plate. Une flasque, alors ? De l'alcool pour se donner du courage ? Non, la poche était trop petite. D'ailleurs, à quoi bon se creuser la tête ?...

— Je connais déjà Mr Bender, dit sir George. Mais vous me paraissez un peu fatigué. Vous avez beaucoup travaillé aujourd'hui ?

Bender le regarda.

— Je le crois, du moins, répondit-il en s'efforçant de sourire. Mon travail est parfois éreintant, vous savez ; mais il me plaît : miss Brixham a été assez bonne pour m'encourager.

Sir George lui répondit d'un ton gai qui ne correspondait pas à l'expression de son visage.

— Oui, cela ne m'étonne pas. Mais il ne faut pas vous surmener. Allez-vous bientôt exposer ?

— Incessamment, répondit miss Brixham avec calme, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Il y eut un étrange et pesant silence, que seul Mantling parut ne pas remarquer. Il tournait impatiemment dans la pièce, qu'il semblait remplir à lui seul ; s'arrêtant soudain devant une des étagères, il remit en place un cavalier de bronze, et leva les yeux pour regarder deux lances croisées derrière un bouclier en peau de bœuf. Au moment où il tendait la main pour en redresser une, Isabel Brixham lui dit de sa voix trop mélodieuse :

— J'ai souvent exprimé le désir, Alan, de vous voir renoncer à manier ces armes empoisonnées. J'ai interdit aux domestiques d'y toucher.

Mantling fit un brusque demi-tour : ses yeux brillaient de colère.

— Et moi, j'ai exprimé le désir de vous voir renoncer à dire des absurdités, fit-il en imitant sa voix. Si vous avez donné des ordres de ce genre, je donnerai, *moi*, les ordres contraires... Puis-je vous demander maintenant ce que vous faites ici ? Mon père ne tolérerait pas les jupons dans son bureau, moi non plus. Est-ce clair ?... D'ailleurs votre remarque est ridicule. Ces armes ne sont pas empoisonnées. Arnold a vérifié toutes les flèches.

— Mais il n'a pas examiné vos autres curiosités, répondit froidement miss Brixham.

— Celles-ci ? dit-il en frappant du doigt les lances.

— Oui. Et puisque vous me demandez ce que je suis venue faire ici, je vais vous le dire : premièrement, je veux savoir pourquoi vous restez dans cette pièce au lieu d'aller rejoindre nos autres invités au salon. Deuxièmement, j'insiste – en tant que membre de la famille plus âgée et plus sage si possible que vous-même – pour prendre part à ce jeu ridicule.

Pendant qu'elle parlait, Tairlaine eut l'impression bizarre que miss Brixham avait deux visages, l'un qu'elle tournait vers Mantling et

dont ils ne pouvaient voir l'expression, l'autre qui arborait un charmant sourire à leur intention.

— Si vous vous obstinez à tirer des cartes, j'entends courir aussi ma chance... Asseyez-vous, messieurs. J'espère que vous viendrez bientôt me rejoindre au salon... Enfin, Alan, pourquoi manquez-vous de franchise ?

— De franchise ?

— Pourquoi ne racontez-vous pas à nos hôtes toute l'histoire ? Vous avez nié savoir pourquoi, par exemple, on avait donné un nom pareil à cette chambre. Pourquoi ?

Dans le large visage de Mantling, ses paupières frangées de cils roux se contractèrent.

— Peut-être parce que je ne suis pas plus fier de mes ancêtres que de mes parents vivants, dit-il en scandant ses mots.

Elle se tourna doucement vers les autres sans se départir de son aimable sourire, de sa pondération, et ses yeux pâles se posèrent sur le visage de Tairlaine avec une énervante fixité.

— Je vous dirai donc, messieurs, poursuivit-elle, qu'à l'époque de la Régence, notre maison avait été baptisée par plaisanterie – c'est le Régent lui-même qui fit, je crois, cette trouvaille – la Maison du Bourreau. Quant à la « Chambre de la Veuve », Alan ne vous a pas tout dit.

Elle jouait négligemment avec un sautoir de corail qu'elle enroulait autour de son poignet.

— Elle fut primitivement appelée *La Chambre de la Veuve Rouge*... vous comprenez, naturellement : la Veuve Rouge... c'est la guillotine.

Elle sourit de nouveau. Tairlaine tressaillit violemment : un coup frappé à la porte résonna.

— Sir Henry Merrivale, Votre Seigneurie, annonça Shorter.

III

DEVANT LA PORTE

Ainsi c'était là le grand H. M. dont Tairlaine avait tant entendu parler, H. M. l'ancien chef du contre-espionnage anglais, H. M. le modeste qui avait horreur de montrer sa bonté naturelle et portait des chaussettes blanches. Il se profilait dans l'embrasure de la porte, énorme, avec son crâne chauve, sa face de Bouddha, ses grosses lunettes sur le bout de son nez et sa bouche aux coins affaissés comme s'il reniflait un œuf pourri. Une vague de bon sens semblait l'accompagner. H. M. qui était à la fois avocat et médecin parlait avec une sorte d'affabilité bougonne.

— Bonsoir, dit-il, en agitant une patte monstrueuse. J'espère ne pas être en retard. On me retient toujours ; personne ne paraît se douter que j'ai des occupations. J'étais au Diogenes Club : le vieux Fenwick a inventé un mot croisé latin et Lendinn insistait pour le discuter avec moi. Comment allez-vous, Mantling ?

Ce dernier l'accueillit avec jovialité et fit les présentations ; l'ombre d'un sourire passa sur le visage de H. M. lorsqu'il serra la main de Tairlaine.

— Mais je vous connais ! Jimmy Bennett – vous savez le petit jeune homme à qui il est arrivé cette histoire l'année dernière – m'a parlé de vous. J'ai même lu un de vos livres, ce n'est pas mal du tout... A propos, Mantling, j'ai vu un article où il est question de vous depuis que vous êtes venu me voir à mon bureau. Vous ne m'aviez pas raconté cela ! Il paraît que vous êtes allé en Rhodésie et que vous portez le bracelet de poils...

— J'ai tué mes deux éléphants l'année dernière, dit Mantling. Mais je n'y retournerai pas. L'Afrique est devenue un véritable parc où les lions domestiques viennent flairer votre automobile. Parlez-moi de l'Amérique du Sud... de ses chasses...

— Et de ses poisons, interrompit Isabel du ton dont elle aurait parlé d'un mets délicat et rare. Si nous revenions au sujet, Alan ? Vous êtes un grand détective, sir Henry, et j'ai beaucoup entendu parler de vous.

H. M. tourna vers elle son énorme masse, mais l'expression de son visage ne changea pas.

— Votre remarque est très intéressante, madame. Lorsqu'une personne s'exprime ainsi, cela signifie d'ordinaire qu'elle a envie de poser des questions. Déjà ?

— En effet... Donnez donc un verre de xérès à sir Henry, Alan.

(Ses mains se crispèrent sur ses bras croisés.) J'ai entendu parler de vous comme d'un homme redoutable et vous me faites un peu peur. Voici pourquoi je désire vous demander certaines choses avant que l'occasion fasse naître vos questions... Mon neveu vous a raconté l'histoire de la « Chambre de la Veuve » ?

— En partie seulement. Il m'en a dit juste assez pour piquer ma curiosité... C'est qu'il venait m'interrompre au beau milieu de mon travail ; je m'occupais de l'affaire Hartley... Enfin, peu importe ! Il m'a donné les grandes lignes et m'a dit ce qu'avait fait son père pour essayer de trouver la clé du mystère. Mais je ne sais pas grand-chose... pas encore, madame.

Isabel ignore l'amorce.

— Je désire savoir si vous croyez qu'il y a un danger ici.

— Voyons, dit H. M. en se frottant le front, vous voulez parler d'un danger venant du passé ? Un fantôme ou une aiguille empoisonnée ? Non, madame, je ne le pense pas.

Mantling poussa un grognement de satisfaction et un certain contentement se refléta sur le visage d'Isabel.

— Vous ne niez pas cependant, poursuivit-elle, que quatre personnes restées seules dans cette chambre y ont péri d'une mort violente dont nous ne pouvons comprendre la cause.

— Bizarre ! dit H. M. d'un ton rêveur. (Puis posant sur elle ses petits yeux au regard pénétrant, il ajouta :) Un mot m'a frappé dans ce que vous venez de dire : *seules*, c'est le mot de l'énigme, celui qui m'intrigue... En admettant que ces personnes soient mortes comme vous me l'avez dit, pourquoi fallait-il nécessairement qu'elles fussent seules ? La chambre était-elle moins dangereuse si trois ou quatre personnes à la fois y passaient plus de deux heures ?

— Je puis vous affirmer, répondit Mantling, qu'au moment où elle renfermait plus d'une personne cette chambre était parfaitement inoffensive. Mon grand-père en a fait l'expérience avec ce Français – celui qui, venu le voir pour affaires, mourut ensuite dans cette même pièce – ils y sont restés plusieurs heures ensemble sans que rien ne se produise. Mais le Français y demeura seul et mourut peu après que mon grand-père l'eut quitté.

— Pas possible ! fit H. M. A propos, madame, poursuivit-il en s'adressant à Isabel, comment s'appelait donc ce Français ?

Pour la première fois les yeux pâles se contractèrent au point de paraître ne plus avoir de paupières.

— En vérité, je l'ignore. Guy pourra peut-être vous renseigner. Est-ce important ?

— Il est mort là... alors, vous comprenez... expliqua H. M. Ne m'avez-vous pas dit, Mantling, qu'un de vos hôtes de cette nuit serait, également, un Français ?

— Vous voulez parler de Ravelle ? Très exact. Mais que trouvez-vous d'anormal à ce fait ? C'est un garçon tout à fait convenable... un Français blond, imaginez-vous !... C'est assez rare... Un peu de brandy ?

Il se tourna soudain, le verre à la main, une bizarre expression sur le visage.

— Eh bien ! que trouvez-vous d'insolite à Ravelle ?

— Je me demandais simplement... si, par exemple, il ne vous aurait pas offert d'acheter une partie du mobilier de cette chambre ?

Mantling ouvrit de grands yeux.

— Comment l'avez-vous deviné ? C'est extraordinaire. En effet, il m'a fait une offre de ce genre.

— Pour un meuble particulier ?

— Non, pas précisément. Il m'a parlé de jeter un coup d'œil si je me décidais à vendre... Attendez !... mais si, il a mentionné une table ou des chaises...

— Il vaudrait mieux les vendre à Mme Tussaud, dit Isabel.

Les mots sonnèrent étrangement et seul H. M. qui se tenait les mains croisées sur son énorme ventre ne manifesta aucune surprise.

— Je me faisais la même réflexion, madame, et je crois que le couperet de la guillotine est déjà au musée Tussaud. Mais laissons cela pour l'instant... Je désire avoir quelques renseignements sur votre nièce, madame. Comment s'appelle-t-elle ?... Judith, n'est-ce pas ? Une jolie fille. Pourquoi donc n'a-t-elle pas été autorisée à assister à l'expérience de ce soir ?

Le regard de miss Brixham exprima une joie contenue.

— Vous savez sans doute parfaitement pourquoi elle n'est pas là. Mais je vais vous révéler ce que mon neveu n'aurait jamais le courage de dire... Judith n'a pas été autorisée à rester ici parce qu'elle aurait, probablement, prévenu le Dr Arnold.

— J'ai déjà entendu ce nom, grommela H. M. C'est le médecin aliéniste ? je le pensais. Eh bien ? Et après ?

Mantling avait pâli. Soudain, le tranquille Bender fit entendre un murmure de protestation et se précipita vers Isabel Brixham ; au même instant la grosse main de H. M. le saisit par le revers de son smoking.

— Du calme, mon ami, faites attention, vous avez failli renverser cette lampe... Eh bien, madame, quel inconvénient y aurait-il eu à ce que le Dr Arnold fût informé ?

— Il aurait agi là où la police est impuissante, en employant, au besoin, la force, car nous ne pouvons nous offrir le luxe d'un scandale.

Elle cherchait ses mots comme elle aurait choisi dans une corbeille les fruits les plus mûrs.

— Parce que, ajouta-t-elle en souriant, il y a un fou dans cette

maison.

Un long silence... puis le tonnerre éclata.

— Quel infâme mensonge ! clama Mantling.

— Je n'ai pas terminé, poursuivit-elle ; vous aurez la bonté de ne pas m'interrompre, Alan. Une telle déclaration paraît, évidemment, absurde au premier abord, car elle est fondée sur la mort d'un perroquet et d'un chien.

Elle poussa un long soupir.

— Mon perroquet a été étranglé, il y a huit jours, dans cette maison... Pauvre Billy !... Un perroquet, cela paraît stupide, n'est-ce pas ? Mais, vous, les hommes, vous aimez pourtant les chiens. Or le petit fox-terrier de Judith a disparu ; elle a cru qu'il s'était échappé et je ne l'ai pas détrompée ; mais j'ai retrouvé l'animal dans la poubelle, en quel état ! On s'est servi pour le tuer d'un instrument tranchant.

Miss Brixham chancela : ses genoux étaient agités d'un irrésistible tremblement ; elle était très pâle. Bender se précipita pour lui offrir un siège.

— Laissez-moi tranquille, lui dit-elle en repoussant la main qu'il avait posée sur son poignet. Je vais très bien et j'entends continuer. Si Alan avait été franc avec vous, messieurs, il vous aurait dit que la folie est héréditaire dans notre famille : Charles Brixham, celui qui amena ici sa femme et qui est mort dans la chambre fatale en 1803 était fou depuis de longues années. Il était atteint de ce que vous appelez, maintenant, la folie criminelle : celle-ci avait été provoquée par des événements particulièrement horribles dont Alan aurait dû vous parler. Guy s'en chargera.

Elle leva les mains et les laissa retomber sur ses genoux.

— J'affirme donc de façon positive que cette terrible maladie a fait de nouveau son apparition parmi nous. Vous pouvez rire d'un perroquet étranglé et même vous moquer d'un chien immolé, pas moi ! Et je vous préviens que vous allez ce soir fournir à un pauvre cerveau détraqué l'occasion idéale de combiner une farce... autrement sinistre.

— L'occasion idéale... De qui parlez-vous ? demanda H. M.

— Je n'en sais rien, dit-elle, et c'est bien là ce qui me tourmente.

Un silence suivit ces paroles, Isabel Brixham se leva.

— Offrez-moi le bras, Ralph, dit-elle à Bender.

Puis elle poursuivit avec cette amabilité un peu hautaine et ce charme bizarre, inquiétant, qui lui était particulier :

— Je ne voudrais pas faire l'oiseau de mauvais augure, sir Henry. L'avertissement que je vous ai donné me suffit. Je vous attendrai au salon. Ne tardez pas.

Aussitôt la porte refermée, H. M. se pencha sur le bureau et sonna : Shorter parut.

— Allez dire à Guy Brixham et à Mr Ravelle que j'ai besoin d'eux immédiatement. Faites vite ! (Puis s'adressant à Mantling :) Singulière affaire, mon ami, très singulière en vérité : pourquoi ne m'avez-vous pas parlé du perroquet et du chien ?

— J'ignorais le sort de Fitz, pauvre bête, grommela-t-il. Mais, bon Dieu, c'est terrible !... Je parle d'Isabel, croyez-vous qu'elle soit tout à fait...

— Elle est en tout cas certaine que quelqu'un ici ne l'est pas. Savez-vous quelque chose ?

— Non. Vous n'allez pas croire à ces balivernes ? Je viens d'apprendre à l'instant la mort du chien, mais ce perroquet... Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il méritait d'être étranglé. J'ai horreur de ces volatiles... Mais n'allez pas vous méprendre. Je n'aurais pas voulu faire le moindre mal à ce vilain oiseau et ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Qui est-ce alors ? Le savez-vous ?

— Non. Les domestiques, peut-être ; ils n'aiment pas Isabel et détestaient ce perroquet. Sa cage était accrochée dans la salle à manger, où il nous écorchait les oreilles de ses cris... Toutes les fois que quelqu'un paraissait, il piaillait : « Ah ! vous voilà ! Ah ! vous voilà ! », et il riait comme un fou...

Il s'interrompt, rougit légèrement et ajouta, comme la porte s'ouvrait :

— Dites donc, Guy, Isabel vous a-t-elle raconté que quelqu'un a tué Fitz et l'a jeté dans la poubelle ? Du moins c'est ce qu'elle affirme.

Deux hommes venaient d'entrer dans la pièce : le premier, celui auquel Mantling venait de s'adresser, s'arrêta court. De petite taille, le visage barré d'impressionnantes lunettes noires, il avait un front haut couronné de cheveux roux et frisés semblables à ceux de son frère. Bien qu'étant son cadet de six ans au moins, une multitude de rides entouraient déjà sa bouche souriante. En dépit de la carrure de Mantling et de ses allures de matamore, Tairlaine eut l'impression que le frêle Guy était autrement trempé. Il avait l'air intelligent, mais ce sourire ?... Était-ce gaieté naturelle ? Ruse ou malice ? Peut-être son expression bizarre venait-elle de ces lunettes noires derrière lesquelles ses yeux remuaient sans cesse. Tairlaine n'aimait pas ces lunettes.

Guy eut une imperceptible hésitation.

— Oui, dit-il enfin, je savais que Fitz était mort. Mais, dites-moi, mon vieux, pourquoi criez-vous si fort ?

— Vous le saviez ?

— Depuis hier et je craignais qu'Isabel ne le découvrit.

— Toujours en train de fouiner, alors ?

— Allons, allons, assez sur ce sujet, dit Guy en faisant un geste pour clore la discussion. Entrez donc, Ravelle, ils ont besoin de nous.

— Me voici, mon cher, fit une voix chaude en un anglais impeccable. Mais que se passe-t-il ? Qui est Fitz ?

La prononciation parfaite de Ravelle et sa maîtrise de la langue anglaise soulignaient son aspect étranger. Très grand, il avait des cheveux blonds coupés très court et un visage coloré qui montrait, vers les tempes, un fin réseau de veines bleutées. Très bien habillé, presque trop bien, il s'avavançait, les mains dans les poches, l'air enjoué.

— Nous commençons à avoir faim, fit-il.

— Mais vous connaissez Fitz, dit Guy en fixant le jeune Français derrière ses lunettes noires, c'est le petit chien de Judith ; vous l'avez vu en arrivant ici, rappelez-vous.

— Oui, répondit Ravelle après un visible effort de mémoire. Une jolie bête, que lui est-il arrivé ?

— Quelqu'un l'a tué, fit Guy. (Puis s'inclinant devant H. M. :) Vous êtes, sans doute, sir Henry Merrivale ; enchanté de vous trouver ici, monsieur.

L'expression de son visage semblait démentir ses paroles. Mais il tendit cordialement la main.

— Bon sang, j'oubliais les présentations, tonitrua Mantling : mon frère, sir Henry, et vous savez, naturellement, qui est l'autre.

Il essayait de badiner et n'arrivait qu'à causer de la gêne.

— Interrogez donc un peu Guy sur ce chien, H. M. : mon frère s'occupe de magie, de démonologie, de vaudou... appelez cela comme vous voudrez. Je n'entends rien à ces infernales pratiques mais il se peut que le chien y ait joué un rôle, comme lorsqu'on tue un coq noir, vous savez, Guy, et qu'on en brûle les plumes...

Il y eut un silence chargé d'orage ; le visage de Guy ne trahit pas la moindre émotion, mais il laissa échapper sa cigarette.

— Aujourd'hui, fit-il d'une voix dont la douceur semblait contenir une menace, on est obligé de dissimuler jusqu'à sa croyance en Dieu. Vous me permettrez donc de garder mes opinions pour moi... Je vais vous dire à quoi vous songez, sir Henry, ajouta-t-il en changeant brusquement de sujet. Vous vous demandez comme tout le monde pourquoi je porte des lunettes noires dans le brouillard londonien : elles me sont indispensables pour éviter l'intolérable douleur que me causerait une lumière non voilée.

Mantling semblait mal à l'aise.

— Voyons, Guy, fit-il, ne pouvez-vous donc comprendre la plaisanterie ? Le pauvre garçon semble me faire grief de sa mauvaise vue, poursuivit-il en s'adressant à H. M. Il a les yeux malades depuis que je l'ai incité à me suivre dans mon dernier voyage. Je croyais agir pour son bien.

La main de Guy trembla légèrement en ramassant la cigarette et, pour la première fois, Tairlaine remarqua son front exagérément haut

et décharné ; on aurait dit que ses lunettes étaient au milieu de son visage.

— Je me souviens très bien que quelqu'un a trouvé saugrenue l'idée de porter des verres pour se protéger du soleil... Ce fut une expédition très intéressante, sir Henry. Je n'étais pas tenté le moins du monde par les beautés secrètes de la forêt vierge ou l'espoir que ce voyage me ferait du bien. Mais, lorsque je partis avec Alan et Carstairs, il était entendu que je m'arrêterais à Haïti pour y étudier les coutumes de certaines tribus. Alan décida cependant que nous n'en avions pas le temps et je dus cuire pendant trois mois à Macapa sous un soleil torride en attendant qu'ils reviennent triomphalement avec deux serpents empaillés et une poignée de flèches qu'ils espéraient empoisonnées. Je savais bien que mes lunettes vous étonnaient...

— A la vérité, dit H. M., je m'étonne que tous les habitants de cette maison semblent si désireux de parler d'armes empoisonnées. Mais peu importe, j'ai autre chose à vous demander : vous êtes, paraît-il, le plus instruit de l'histoire de votre famille, de ses secrets et vous détenez ses documents.

— En effet.

— On peut en prendre connaissance ?

— Non.

Guy, devenu subitement très froid, hésita.

— Ecoutez, monsieur, je n'ai pas eu l'intention de vous opposer une fin de non-recevoir. Je serai, au contraire, très heureux de vous en donner l'essentiel et de répondre à toutes les questions que vous me poserez.

— Je comprends, dit H. M. en l'observant. Comment ces documents sont-ils transmis ? Au fils aîné ?

Guy éclata de rire.

— Ceci n'intéresserait guère Alan, fit-il. Non, on les donne à la personne la plus susceptible de les comprendre.

— Bien. Laissons de côté pour le moment Charles Brixham qui serait, paraît-il, mort le premier dans la chambre... (H. M. fouilla sa poche et en retira un papier.)... en 1803. Il avait deux enfants : un fils et une fille. Que savez-vous du fils ?

— Il était, je crois, un peu faible d'esprit, pas fou, comprenez-moi bien, mais... Sa sœur s'occupait de lui.

— Elle mourut dans « la Chambre de la Veuve » la veille de son mariage. A quelle date exactement ?

— Le 14 décembre 1825.

H. M. contempla le plafond.

— 1825. Voyons, qu'est-il arrivé cette année-là ? Des traités en quantité. L'indépendance du Brésil. Nicolas I^{er}, empereur de Russie. Drummond invente la lumière de calcium. Premier voyage

d'Angleterre aux Indes en bateau à vapeur...

— Vous paraissez remarquablement informé, observa Guy en fronçant les sourcils.

— Oh ! je suis une encyclopédie vivante, mon cher, c'est obligatoire. Voyons... L'année de la grande panique financière et commerciale !... Quelle était la situation de votre famille, cette année-là ?

— Excellente : je suis heureux de pouvoir vous le dire et je puis même vous en fournir la preuve.

— Vraiment ? Cela signifie que vous avez autre chose à cacher. Donc, sa fille Marie meurt dans cette chambre la *veille de son mariage*. Voilà ce qui m'intrigue : pourquoi a-t-elle eu subitement envie de coucher dans une chambre inutilisée d'ordinaire, un jour pareil ?

Guy haussa les épaules.

— Je l'ignore. Un caprice, probablement...

— Un caprice qui lui aurait fait passer la nuit précédant son mariage dans la chambre où son père était mort fou ? Bizarre ! Qui devait-elle épouser ?

— Un certain Gordon Bettison. Je ne sais absolument rien sur lui.

H. M. inscrivit soigneusement le nom sur son papier.

— Voyons maintenant la victime suivante, le Français qui mourut en 1870. Comment s'appelait-il ?

Il y eut une sorte de gloussement derrière Guy.

— C'était mon grand-oncle, dit Ravelle avec une affabilité assez inattendue : c'est-à-dire l'oncle de mon père. Une sinistre histoire, n'est-ce pas ?

Il se dandinait les mains dans ses poches et son visage rouge aux veines saillantes lui donnait presque l'aspect d'un homme ivre.

— Très intéressant ! Faisait-il partie de votre firme d'ameublement ?

— Il dirigeait notre succursale de Tours. Martin Longueval Ravelle... Je porte le même prénom que lui : vous comprenez pourquoi je m'intéresse tant à la chambre hantée.

— Vous n'avez pas d'autre raison ? Une raison commerciale, par exemple ?

— C'est-à-dire... Mon père, qui a examiné le mobilier jadis à la requête d'Alan, m'a dit que si j'en avais un jour l'occasion, je trouverais ici beaucoup de choses de valeur. Mais je suis surtout un ami de la famille...

— Martin Longueval, grommela H. M. Quel genre d'affaires pouvait-il bien traiter avec Mantling ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne crois d'ailleurs pas qu'ils étaient en relations d'affaires. Mon grand-oncle aimait peut-être tout simplement l'Angleterre et le whisky, fit Ravelle en éclatant de rire.

H. M. remit son papier dans sa poche.

— Eh bien, dit-il, je suis à votre disposition. Ne m'avez-vous pas dit que nous devions aller ensemble ouvrir la chambre condamnée ? Il est grand temps si nous voulons avoir fini avant le dîner.

Mantling bondit avec enthousiasme sur la proposition. Il chercha ciseau, manteau et tournevis dans un tiroir, et tira un second tiroir.

— Voici pour ouvrir la porte et tuer les fantômes, dit-il en brandissant une énorme clé qui portait des traces de rouille. Elle n'était heureusement pas empoisonnée, car je serais mort en la nettoyant. Vous y êtes ? En route.

A la grande surprise de Tairlaine, Guy ne fit aucune objection lorsque son frère lui annonça qu'il ne participerait pas à la cérémonie : Mantling, H. M., Tairlaine et sir George devant seuls y être présents.

La demi-obscurité et le silence de la maison frappèrent Tairlaine au sortir du bureau. Shorter les accompagnait avec un paquet de bougies et une burette d'huile pour la serrure. Ils traversèrent un salon de musique glacé, et pénétrèrent par une porte à deux battants dans une salle à manger blanche, toute en longueur. La grande table chargée d'une profusion de fleurs portait neuf couverts ; les candélabres n'étaient pas allumés et seule la lueur du feu éclairait les murs. Sur un ordre de Mantling, Shorter tourna un bouton et l'énorme lustre de cristal brilla de toutes ses lumières. Mantling s'arrêta une seconde, les yeux fixés sur la porte du fond de la pièce ; il parut hésiter, son regard erra vers la fenêtre et se porta au plafond où Tairlaine remarqua un gros crochet de cuivre. Puis il s'approcha de la table qu'il fit semblant d'examiner. Ses taches de rousseur étaient devenues plus visibles... parce que, tout à coup, il avait peur.

— Allons, venez ! dit brusquement sir George. C'est ici, je suppose ? ajouta-t-il en désignant la porte.

— Cette porte à deux battants donne sur le corridor et la chambre est au bout. Allumez les bougies !... Vous avez la clé de cette porte, Shorter ?

— Oui, monsieur.

— Alors, allez-y, ouvrez !...

Ils firent usage de la burette pour huiler la serrure. Au delà, s'ouvrait un étroit corridor aux boiseries blanches. Une odeur de moisi les prit à la gorge.

A la lueur de cinq bougies tenues à bout de bras, ils aperçurent au bout du passage une lourde porte. Tairlaine remarqua autre chose et tressaillit.

— Shorter ! s'écria Mantling.

Son chandelier heurta la porte blanche.

— Que diable avez-vous fait ? Qui a balayé ici ?

— Personne, monsieur, répondit le domestique avec calme : c'est-

à-dire, depuis l'an dernier. Le défunt lord Mantling nous avait ordonné de balayer le corridor une fois l'an – le corridor seulement. Il n'a pas été touché récemment.

— Par exemple ! tonna Mantling. Je vous dis qu'on l'a nettoyé en partie. Regardez, ajouta-t-il en prenant le domestique au collet, vous voyez ? On a nettoyé d'ici jusqu'à la porte.

Il fit quelques pas, tendit sa bougie à Shorter et prit son tournevis.

— Je vais enlever ces vis en un tournemain. (Il se pencha et ajouta d'un air lugubre :) Des gens sont morts derrière cette porte.

On n'entendit plus que le bruit du tournevis ; les cinq bougies brûlaient d'une flamme claire alors que l'air confiné aurait dû en ternir l'éclat. Mais on respirait très à l'aise. En suivant des yeux l'espace balayé, Tairlaine aperçut la porte de la salle à manger et se rappela le crochet du plafond... celui de la cage du perroquet...

Quelque chose tomba sur le plancher. Mantling jura.

— La vis s'est cassée au milieu, fit-il, je trouvais bien qu'elle venait trop facilement. Espérons qu'elle aura cassé de l'autre côté du chambranle.

— A votre place, dit tranquillement H. M., je ne m'inquiétera pas de ces vis. Essayez donc la clé. Si la serrure est huilée...

— Non seulement elle a été huilée, dit sir George, mais elle est encore humide. Ma manchette est tachée. Prenez la clé.

Mantling tâtonna comme un homme ivre, mais la clé tourna avec un léger grincement et la porte s'ouvrit presque toute seule. A la lueur des cinq lumières ils aperçurent un amas de meubles dorés et d'étouffantes draperies...

Le flambeau que Tairlaine tenait à bout de bras trembla dans sa main.

IV

LA CARTE DE MORT

Les bougies des candélabres avaient diminué de moitié lorsque Mantling se leva.

— Il est temps de nous mettre à l'œuvre, dit-il. Shorter ! Apportez ici le café et les cartes à jouer ; ayez bien soin que le paquet soit neuf et cacheté.

Les conversations s'arrêtèrent brusquement. Tairlaine, assis au bout de la table à la droite de lord Mantling jeta un regard circulaire sur les convives. H. M. en face de lui, à la gauche de Mantling, avait pour voisin Mr Ralph Bender ; silencieux, inquiet, celui-ci n'avait pris qu'un peu de potage. Mais son mutisme était largement compensé par l'exubérance de Martin Longueval Ravelle assis à sa gauche, avec lequel sir George Anstruther, son voisin, faisait assaut d'anecdotes tout en regardant fréquemment Tairlaine et H. M.

Isabel Brixham se tenait à l'autre bout de la table, face à Mantling ; immédiatement à sa gauche était Guy, puis Mr Robert Carstairs, qui se trouvait, par conséquent, à la droite de Tairlaine.

Ce dernier ne pouvait se défendre d'une vive sympathie pour son jeune voisin : un garçon mince, aux joues vermeilles, qui portait une petite moustache en brosse et semblait adorer les sports propres à vous rompre le cou. Fort éloigné du type classique de l'Anglais sportif et silencieux, il parlait avec une volubilité bon enfant et se servait de tout ce qu'il trouvait sur la table pour illustrer le récit de ses exploits. Tairlaine l'écoutait, amusé, heureux de constater que le jeune homme n'était nullement un hâbleur.

Celui-ci confessa ingénument ses insuccès. Après Eton et Sandhurst, il s'était engagé dans l'aviation, mais on l'avait prié poliment de donner sa démission à la suite d'une demi-douzaine de retours au sol prématurés et dont le gouvernement avait fait les frais. Il avoua aussi à Tairlaine, tout à fait confidentiellement, sa passion pour Judith, la sœur de Mantling, à laquelle il avait déclaré sa flamme, mais qui ne s'intéressait qu'aux hommes capables de « devenir quelqu'un ». Mr Carstairs professait le plus grand mépris pour ces derniers ; il décrivit le Dr Eugène Arnold comme un vieillard antipathique – bien qu'il eût seulement trente-six ans – et singea comiquement l'expression de son visage.

Le jeune homme avait sa théorie personnelle sur la « Chambre de la Veuve ».

— Vous pouvez m'en croire, avait déclaré Mr Carstairs à Tairlaine

dans le salon, dès le troisième cocktail, il s'agit de gaz toxiques. Si je tire la forte carte, j'irai aussitôt ouvrir la fenêtre et je resterai tout le temps la tête dehors. A moins, ajouta-t-il, que ce soit une araignée géante, une tarentule à la piqure mortelle, enfermée dans un coffre : au moment où vous l'ouvrez, elle vous pique et tout est fini. J'ai lu des récits de ce genre.

Tairlaine avait objecté qu'une araignée capable de vivre cent vingt-cinq ans sans manger serait assez vénérable, mais Carstairs assura avoir lu quelque part une histoire d'araignées murées dans une maçonnerie pendant une période encore plus longue. Ravelle soutint qu'il s'agissait probablement de crapauds et non d'araignées, car la longévité de ces dernières était relativement courte.

Tairlaine essayait de ne plus penser à ce qu'il avait eu sous les yeux lorsque la porte de la chambre s'était ouverte si facilement ; aussi fut-ce avec un véritable soulagement qu'il vit Mantling se lever.

— Il est temps de nous mettre à l'œuvre, n'est-ce pas ? répéta leur hôte.

Mantling se tenait derrière les candélabres d'argent, le dos tourné à la grande porte à deux battants. La salle à manger était pleine d'ombre, car le feu s'était éteint et, à la lueur tremblante des bougies, son visage congestionné et luisant sous ses cheveux frisés trempés de sueur, montrait les globes saillants de ses yeux pâles. Il sourit cependant en frappant du poing sur la table.

— J'ai commandé de nouvelles cartes, car nous ne pouvons nous servir des autres. Allons, fit-il en se penchant sur la table, avouez la vérité ! Lequel d'entre vous a essayé de truquer le premier paquet ?

Isabel Brixham répliqua d'un ton calme :

— J'espère que vous avez conscience d'avoir bu exagérément, Alan ?

Ignorant le sarcasme il l'observa d'un air pensif :

— Ce ne doit pas être vous, ma tante, puisque vous ne tirerez pas de carte. Mais je pose la question aux autres, car je sais que l'un d'entre vous souhaite en voir un autre tenter l'expérience... Pourquoi ? Nous avons brisé les scellés de la chambre, et nous avons remarqué *certain* détail à l'intérieur.

— Qui vous a terrifié ? demanda Guy d'une voix claire.

Il éclata de rire.

— Etes-vous entré dans cette chambre ? tonna Mantling.

— Entré ? Oh ! non ! fit Guy dont les yeux brillaient derrière ses lunettes noires, mais ne nous tenez pas en suspens. Qu'avez-vous donc vu ?

— Vous voici, Shorter, dit son frère. Vous avez le paquet neuf ? Montrez-le-moi. Bien !... Vous connaissez mes instructions : lorsque vous servirez le café, chaque personne, à l'exception de celles que je

vous ai désignées, prendra une carte... Quant à vous, messieurs, vous pourrez regarder celle que vous aurez tirée, mais vous la poserez sur la table de telle sorte que nous ignorions sa valeur. Avant de passer à l'exécution du projet, je vous raconterai ce que nous avons vu dans la chambre et chacun restera libre de reculer si le cœur lui en dit... Maintenant, Shorter... ouvrez le paquet, éparpillez-le sur le plateau... Bien ! Je tire le premier...

Les yeux toujours fixés sur ses hôtes, il prit une carte, la regarda furtivement et la reposa sur la table sans que son visage trahît aucune impression. Shorter, sautant Tairlaine, passa le plateau à Carstairs. Le jeune homme frotta ses mains musclées l'une contre l'autre.

— Souhaitez-moi bonne chance, monsieur, dit-il à Tairlaine. Allons-y ! J'espère avoir... Diable !

Il posa brusquement la carte sur la table en faisant de vains efforts pour garder son impassibilité. Shorter présenta le plateau à Guy qui prit négligemment une carte et la posa devant lui sans même la regarder.

— J'ai changé d'avis, Shorter, dit soudain Mantling, passez les cartes à miss Isabel et laissez-la en choisir une si elle le désire.

— Merci, répondit-elle avec calme en étendant la main, j'étais absolument résolue à tenter aussi ma chance ; il n'y avait aucune raison pour que je fusse tenue à l'écart.

Elle prit une carte et y jeta un bref coup d'œil sans trahir la moindre émotion. Shorter passa à sir George qui fit son choix en fronçant les sourcils, puis à Ravelle qui, très rouge et ému, finit par tirer une carte après maintes hésitations.

Il la regarda et éclata de rire, visiblement satisfait. Vint le tour de Bender ; il se tourna vers lord Mantling et lui dit :

— Je suppose que je dois aussi tirer une carte, monsieur...

Mantling fit la moue.

— Sous peine d'être traité de... Eh bien, soit !

Il tira une carte avec précaution, mais ses mains tremblaient tandis qu'il l'abritait pour que les autres ne pussent la voir. La posant sur ses genoux, il la regarda sous la nappe et son visage basané ne trahit aucune émotion lorsqu'il la ramena sur la table. H. M., qui depuis le début du repas était resté silencieux, l'observa avec curiosité.

— Les jeux sont faits, dit Mantling et je vais vous parler maintenant de la chambre. Isabel prétend qu'il y a un fou dans cette maison et je commence à croire qu'elle a raison. La chambre était ouverte, mes amis ! Quelqu'un a retiré les vis et leur a substitué des vis postiches qui ne pénètrent pas dans le chambranle. Cette personne a pris l'empreinte de la serrure, a fait faire une clé, a huilé soigneusement les gonds et a balayé le corridor pour qu'on ne relève pas la trace de ses pas. Mais ce n'est pas tout ! Vous vous attendez

sans doute à trouver une pièce remplie de poussière et de toiles d'araignées... Détrompez-vous ! La chambre est aussi propre que le jour où elle a été condamnée, il y a soixante ans. Les draperies sont abîmées, mais le bois du grand lit doré est aussi brillant qu'autrefois. Mon grand-père avait fait mettre le gaz dans la pièce avant sa mort ; les appareils ont été nettoyés et fonctionnent parfaitement. Comprenez-vous ?... Quelqu'un a passé des nuits dans cette chambre pendant notre sommeil.

Il s'interrompit, haletant. Tairlaine revoyait l'immense pièce carrée avec son grand lustre à gaz dont les becs allumés projetaient une lumière bleuâtre sur des splendeurs fanées. Les murs revêtus autrefois d'un papier noir et or étaient irrémédiablement ternis. Une cheminée de marbre blanc, d'immenses glaces dans leurs cadres dorés sur chaque mur, une coiffeuse en bois très ornementée et un lit à baldaquin fin XVIII^e siècle occupaient en partie la chambre ; mais ce n'était pas tout... Ce qu'il y avait de plus remarquable... de grotesque, d'inexplicable, Mantling allait le décrire :

— Cette personne, dit-il, a donné des soins particuliers à une grande table placée au milieu de la pièce avec des chaises tout autour ; celles-ci sont assez jolies, je l'avoue : en bois clair avec des incrustations de cuivre...

— Des ciselures, s'écria Ravelle en frappant du poing sur la table. Pardon ! je ne veux pas vous interrompre, c'est seulement un terme de métier. Continuez.

Guy alluma sa cigarette à une bougie et dit :

— Vous avez sans doute remarqué, Alan, qu'un nom est gravé au dossier de chaque chaise. Chacune d'elles appartenait à une personne particulière. L'une porte « Monsieur de Paris », une autre « Monsieur de Tours », une autre « Monsieur de Reims », une autre... Ah ! je vois que mon ami sir George Anstruther me regarde d'un air soupçonneux. Je suis averti de tous ces détails, mon cher, parce qu'ils font partie de l'histoire de notre famille. Je vous en parlerai plus tard. Le fait est...

— Mais bon sang ! Alan, s'écria Carstairs avec virulence, tout ceci n'a aucun sens : pourquoi quelqu'un s'amuserait-il à fourbir le mobilier au milieu de la nuit ?

Mantling regardait fixement Isabel dont les yeux pâles s'étaient animés soudain.

— Voulez-vous que je formule à haute voix la réponse que les plus intelligents d'entre vous ont déjà trouvée pour cette question ? Vous cherchez le piège empoisonné qui a tué tant de personnes autrefois. A supposer qu'il eût existé, il aurait depuis longtemps perdu son pouvoir meurtrier. A moins qu'il n'ait été tendu de nouveau : c'est-à-dire que le danger du poison pouvait ne plus subsister il y a seulement une semaine ou deux, mais qu'il existe maintenant.

Il y eut un silence terrible, et elle continua :

— Une cigarette, s'il vous plaît, Guy... Je vous ai déjà dit, messieurs, que je ne réitérerai pas mon avertissement. Si vous tenez à jouer votre vie aux cartes, je me soumettrai à votre fantaisie, en courant aussi ma chance, car je suis fataliste. Mais nous ferions mieux de condamner de nouveau cette chambre et de chercher à découvrir la personne dont le cerveau s'est détraqué... Qu'en pense sir Henry Merrivale ?

H. M. sembla se réveiller ; depuis le début du repas il n'avait guère répondu à l'idée que se faisait Tairlaine du personnage ; cela tenait à son extrême perplexité. Jamais il n'avait été aussi tourmenté :

— Vous avez parfaitement raison, Madame, dit-il.

Mantling se tourna brusquement vers lui :

— Mais vous m'aviez dit...

— Un instant, grommela H. M. Laissez-moi m'expliquer. Lorsque je vous ai priés, tous – vous, le docteur et George Anstruther – de me laisser seul dans cette pièce, il y a une heure, pour que je puisse me rendre compte par moi-même, j'ai pu vous affirmer qu'elle ne renfermait pas le moindre piège empoisonné et je m'y connais ! J'ai suivi l'affaire de la Chambre de la Tour dont le papier contenait de l'arsenic, celle du coffret de Cagliostro à Rome : c'était une aiguille trempée dans du cyanure qui piquait le curieux sous l'ongle de telle façon que l'autopsie ne pouvait rien révéler. Mais comme le vieux Ravelle il y a soixante ans, je n'ai absolument rien trouvé de suspect dans cette chambre. Cependant...

— Quoi ? fit Mantling.

— Je flaire le sang, voilà tout ! dit H. M. en reniflant avec le plus grand sérieux. C'est tout ce que je puis vous dire. Le danger est là, tout près, il y a du sang quelque part... peut-être même la mort. Et cependant mon intelligence lutte contre cette impression purement physique. Peut-être, au fond... (Il indiqua un point de son estomac qui, manifestement, voulait désigner son cœur)... ai-je *envie* de vous voir poursuivre ce jeu stupide... simplement parce que je me trouve en face d'un problème insoluble. Aussi mon intention est de ne pas intervenir. Je vous conseille d'abandonner l'expérience. Mais si vous y tenez...

Mantling se redressa de toute sa taille d'un air triomphant :

— Alors ?... Quelqu'un a-t-il envie de reculer ?... Personne ?

Il y eut une agitation à peine perceptible autour de la table, mais tous gardèrent le silence.

— Nous commencerons donc par moi, poursuivit Mantling et en suivant par la droite : Bob Carstairs, Guy, Isabel, etc. Compris ? Je commence. (Il montra sa carte.) J'ai tiré le neuf de trèfle. Qui a mieux ?

— Trois de cœur, dit Carstairs ; pas de chance, j'aurais sûrement gagné si nous avions joué de l'argent ! Eh bien, Guy ?

Guy plaça soigneusement sa cigarette sur le bord d'une soucoupe et retourna sa carte :

— Heureusement ou malheureusement, Alan, vous avez toujours la plus haute carte...

Tairlaine vit que Mantling essayait son front moite : la nappe remuait comme si quelqu'un l'eût tirée à soi.

— J'ai le sept de pique. Vous tenez encore... à moins qu'Isabel...

— N'ait elle-même cette chance, dit Isabel d'une voix stridente.

Sans cesser de fixer Mantling de ses yeux pâles, elle leva la main et montra la reine de trèfle.

— Bon sang ! cria Mantling, vous ne pouvez pas...

— Continuez, dit froidement Guy. La reine : qui a mieux ?

— Pas moi, dit sir George. Je n'ai que le dix de carreau, mais je suis absolument d'accord avec Mantling : nous ne pouvons laisser miss Brixham...

— Mais, s'écria Ravelle, ne vous inquiétez pas pour elle, mon vieux. Regardez ! C'est moi qui suis maître avec le roi de carreau. Où faut-il aller ? Indiquez-moi...

— Il reste encore une carte, dit Mantling.

Le silence s'éternisa. Bender était assis très raide sur sa chaise, la main sur les yeux.

— Eh bien ? s'écria Carstairs, finissons-en, voyons.

Bender retournant lentement sa carte montra l'as de pique ; il ôta la main qui cachait son regard ; l'expression de son visage intelligent avait quelque chose de déconcertant : Tairlaine crut y lire une sorte de joie sauvage.

— Savez-vous, jeune homme, dit brusquement Guy, que certaines personnes appelleraient cette carte, la carte de mort ?

Carstairs jeta les hauts cris. Bender se leva et essuya soigneusement les miettes tombées sur son vêtement avec sa serviette.

— Permettez-moi d'en douter, sir Guy. (Pourquoi dire « sir » en s'adressant à Guy ? Cela paraissait obséqueux). Je suis encore capable de me défendre. Que dois-je faire maintenant ?

— Nous allons vous installer, répondit Mantling qui avait retrouvé sa jovialité. En disant « nous », je veux parler de Tairlaine, de George, de notre ami H. M. et de moi-même. Les autres peuvent nous accompagner ou attendre ici à leur gré. Nous reviendrons tous ensuite monter la garde dans la salle à manger. Ah ! La porte de la « Chambre de la Veuve » restera fermée, pour prendre le mot « seul » à la lettre, mais nous laisserons ouverts les deux battants de cette porte-ci et nous nous tiendrons tout près. Vous avez une montre ? Parfait ! Nous appellerons tous les quarts d'heure et vous répondrez. Il est

maintenant 10 h 03 : l'épreuve finira à minuit. Nous allons faire les choses comme il faut : voulez-vous le prendre par un bras, Tairlaine, je tiendrai l'autre.

— Il est inutile de me tenir comme si vous me conduisiez au gibet, rétorqua vivement Bender. Je marcherai seul, merci !

Le cortège s'ébranla ; le lustre de la salle à manger éclairait le corridor. Ils entrèrent dans « la Chambre de la Veuve » et Tairlaine revit à la lumière bleuâtre du gaz le papier noir et or décollé par endroits et, en face de la porte, une fenêtre à la française protégée par des volets de fer percés d'étroites fentes horizontales ; ces volets étaient encore fermés par des verrous si rouillés qu'il avait été impossible de les tirer au début de la soirée. Mais quelques carreaux devaient être brisés, car on sentait un léger courant d'air.

Bender regarda avec curiosité le lit d'angle massif et doré en forme de cygne situé à droite de la fenêtre sous son baldaquin aux draperies roses en loques. Il aperçut sa propre image dans une des grandes glaces aux cadres dorés et tourna sur lui-même pour les voir toutes ; mais son regard revenait toujours à la table en bois de citronnier qui avait bien trois mètres de diamètre, et aux chaises qui l'entouraient...

Carstairs et Ravelle, de la salle à manger, s'amusaient à leur crier mille recommandations saugrenues ; Ravelle se permit même une plaisanterie assez déplacée sur les araignées qui fit bondir Tairlaine.

— Vous n'avez pas besoin de feu, je suppose ? dit Mantling. Parfait ! Désirez-vous quelque chose... des cigarettes, une bouteille de whisky ? Un livre ?

— Non, je vous remercie, dit Bender. Je ne fume pas. Boire ne me dirait rien en ce moment et... je puis employer mon temps à écrire.

Il tira une des chaises en citronnier et s'assit d'un air résolu. Mantling parut hésiter, puis, haussant les épaules, il fit signe aux autres de sortir avec lui. Ils laissèrent Bender assis très droit sous le lustre à gaz qui chantait doucement. La porte se referma.

— Ce petit jeu ne me plaît pas, grommela tout à coup H. M. Cela ne me plaît même pas du tout !

Après un instant de réflexion, il se dirigea vers la salle à manger suivi des trois autres.

Seuls Carstairs et Ravelle étaient restés dans la salle à manger. Shorter ayant apporté des flacons de whisky et de porto, les deux jeunes gens trinquaient gaiement.

— Guy et tante Isabel ? répondit Carstairs à une question d'Alan. Ils sont partis, je n'ai pas pu les persuader de rester. Isabel n'avait pas l'air contente ; quant à Guy, on ne sait jamais ce qu'il pense.

Mantling posa sa montre sur la table au moment où l'horloge du hall sonnait le quart. Ils s'assirent au bout de la table, les yeux fixés

sur le corridor que l'on voyait par la grande porte ouverte ; on absorba force tasses de café pendant la longue attente.

Ces deux heures leur parurent une éternité. La conversation, assez animée au début, fut volontairement orientée vers d'autres sujets. Ravelle, le premier, essaya de la ramener sur « la Chambre de la Veuve ».

— Non ! s'écria H. M., pas encore, pas maintenant ! Laissez-moi réfléchir. J'attendais impatiemment ces heures de veille pour écouter le récit de Guy et je suis furieux qu'il ne soit pas là. J'ai besoin de connaître l'histoire de ces chaises, de ces chaises inoffensives... et je n'ose pas quitter cette pièce.

Il observa attentivement Mantling.

— Vous ne pouvez pas, ou ne voulez pas me le dire, n'est-ce pas ?

— Vous avez deviné, répondit Mantling en le regardant en face.

Puis il reprit sa conversation sur ses chasses au Zambèze.

L'horloge sonna la demie. Aussitôt Mantling lança un appel sonore dans la direction du corridor. La voix de Bender répondit sans allégresse,... mais il s'était manifesté : la première vague de frayeur passa !

Les cœurs étaient cependant angoissés. L'horloge sonna de nouveau le quart, puis l'heure ; les bruits de la ville s'éteignaient peu à peu, une brume épaisse et blanchâtre masquait les fenêtres. 11 heures et quart... ; pour la quatrième fois, Mantling lança son appel et la réponse rassurante parvint à leurs oreilles.

Leurs craintes presque évanouies, ils cessèrent de parler. Mantling renversé sur son siège envoyait des ronds de fumée au plafond. A 11 heures et demie, lorsqu'ils eurent entendu la réponse habituelle, Ravelle se leva l'air assez désappointé ; il prétextait des lettres à écrire et un télégramme à envoyer et affirma qu'il reviendrait pour minuit ; son effervescence paraissait complètement tombée.

A minuit moins le quart, Mantling se réveilla pour lancer un cri joyeux et il versa un dernier verre à la ronde lorsqu'ils eurent reçu la réponse.

— Il aura été jusqu'au bout, s'écria Carstairs. Epatant ! Enfoncé, le fantôme ! Le bon sens a repris le dessus. Plus qu'un quart d'heure avant d'aller délivrer Bender ! Si les esprits ne l'ont pas encore assailli, ils ne le feront plus maintenant.

Sir George poussa un long soupir.

— Je suis plus heureux que je ne voudrais l'avouer, dit-il, et je commence à me prendre pour un imbécile... Figurez-vous qu'une sorte de pressentiment n'a cessé de me tenailler. Sans doute parce qu'il y a quelque chose d'étrange et que je ne saurais définir dans l'aspect de Bender ; cela me tourmentait.

— Bender est un artiste, mon vieux, ricana Mantling, c'est peut-

être cela...

— Un artiste, dit H. M., quelle blague ! Où avez-vous les yeux ?

— Mais s'il n'est pas un artiste, fit sir George au milieu d'un silence oppressant, que diable est-il ?

— Ou je me trompe fort, ou ce garçon est un jeune médecin... un étudiant peut-être. Avez-vous remarqué ce qu'il a fait lorsque miss Isabel a failli avoir une crise de nerfs dans le bureau ? Ses doigts sont allés tout droit – automatiquement – au poignet de miss Isabel qui l'a repoussé. Et comme la bosse visible dans la poche intérieure de son smoking m'intriguait, je me suis arrangé pour la tâter. Il y avait un gros carnet à l'intérieur, et quelque chose d'autre aussi derrière. Drôle de garçon qui porte un carnet de cette dimension dans son smoking ! Il a d'ailleurs affirmé son intention d'écrire...

Mantling s'était levé brusquement.

— Vous êtes peut-être satisfait, ajouta H. M., moi pas... pas encore.

On entendit le bruit d'une porte se fermer dans le hall et Mantling qui allait répondre s'arrêta. Des voix approchaient ; la porte s'ouvrit, un homme et une femme entrèrent, l'air joyeux en dépit de leurs vêtements trempés.

— Vous veillez bien tard, Alan, dit la femme. Nous aurions dû rentrer plus tôt, mais le taxi a été obligé...

Apercevant soudain les portes ouvertes sur le corridor, elle s'arrêta court.

Alan se frotta les mains :

— Tout va bien, Judith. Le fantôme est parti, on peut vous en parler maintenant. Nous avons tenté une expérience ce soir et le garçon qui est enfermé là-dedans a presque terminé l'épreuve. Nous allons le délivrer aussitôt que...

L'horloge commença à égrener lentement les douze coups de minuit. Mantling poussa un soupir.

— Voilà qui est fait. Très bien ! Bender, cria-t-il à tue-tête. Venez vite boire un verre avec nous.

L'homme resté sur le seuil pour enlever son pardessus trempé se tourna brusquement :

— Quel nom avez-vous dit, Mantling ? demanda-t-il.

— Bender. Oh ! pardon ! J'oubliais les présentations : ma sœur Judith..., le Dr Arnold. Mais sortez donc, Bender ! L'heure est passée.

— Qui donc lui a dit d'aller dans cette pièce ? demanda Arnold.

— Nous avons tiré des cartes et il a eu la plus forte, l'as de pique... Mais ne me regardez pas ainsi, cria Mantling, nous avons joué franc jeu et anéanti la légende. Il est là-dedans depuis deux heures et toujours en bonne santé...

— Vraiment ! dit la femme. Alors pourquoi ne sort-il pas ?

Ralph !

H. M. réagit le premier. Tairlaine vit ses lèvres remuer comme s'il jurait tout bas et il entendit le craquement de ses gros souliers. Arnold qui le suivait le dépassa ; Tairlaine et sir George venaient ensuite. Arnold ouvrit brusquement la porte.

La chambre était toujours pareille, sans désordre apparent. Elle leur parut vide pendant une seconde.

— Où est... ? commença sir George, mais ils voyaient tous maintenant.

Une coiffeuse surchargée d'amours et de roses était placée en angle à gauche de la pièce ; le miroir incliné légèrement vers le bas réfléchissait une partie du tapis et sur ce tapis on apercevait un visage.

L'homme était étendu sur le dos, presque entièrement caché par le grand lit d'angle et on voyait dans la glace son visage enflé et noirâtre et ses yeux révulsés.

— En arrière ! commanda Arnold d'une voix calme, mais ferme. En arrière, tous !

Il fit le tour du lit et se pencha sur le corps.

— Mais c'est impossible, fit Mantling. Il est vivant ! Il vivait encore il y a quinze minutes...

Arnold se releva :

— Vous croyez ? fit-il. Fermez cette porte. Empêchez Judith d'entrer ! Cet homme est mort depuis plus d'une heure.

TROP D'ALIBIS

A l'évidence personne, sauf H. M., ne désirait s'asseoir ni toucher à quoi que ce soit. H. M., les mains croisées, avait pris place sur le bord du lit. Sir George se tenait devant la fenêtre. Tairlaine, le dos à la cheminée, fixait l'espace libre de l'autre côté du lit, d'où l'on venait d'enlever le cadavre de Ralph Bender. Une fois les photographies prises et les empreintes relevées, deux constables avaient emporté le corps sur une civière : spectacle pénible, car bien que les vêtements du jeune homme fussent à peine dérangés, il avait dû mourir au milieu d'atroces souffrances. La jambe droite était relevée sur le ventre, la tête renversée : un rictus affreux des lèvres laissait voir des mâchoires contractées. On l'avait emporté dans une pièce mieux éclairée où le médecin-légiste procéderait à son examen préliminaire. Deux objets bizarres demeuraient les seuls témoins de sa présence : on avait ramassé par terre, près de sa main droite, une carte à jouer froissée – aisément identifiable d'après la marque, Mantling n'en changeant jamais. C'était un neuf de pique. L'autre objet avait été trouvé sur le plastron de chemise de Bender : c'était une bande étroite et longue de papier raide roulée si finement qu'elle aurait pu tenir dans un dé à coudre. Elle portait quelques mots étranges.

Ces objets étaient maintenant sur la table et l'inspecteur Humphrey Masters les examinait. Masters était bien tel que James Bennett l'avait décrit à Tairlaine : d'une taille imposante, bien mis, mais sans ostentation ; un visage intelligent aux fortes mâchoires et des cheveux gris, plaqués pour masquer une calvitie naissante.

— Eh bien, monsieur, dit Masters, cette fois-ci vous étiez effectivement sur les lieux, n'est-ce pas ? Je commence à avoir l'habitude d'être tiré de mon lit au milieu de la nuit pour apprendre qu'un événement extraordinaire vient de se produire et que sir Henry Merrivale se trouvait dans les environs. D'ici peu, je considérerai comme indignes de moi les bagarres de Whitechapel ou les vols avec effraction du West-End.

H. M. leva la main :

— Oui, dit-il, j'étais en effet sur les lieux. Mais que pouvais-je faire ? Ils m'ont dit vouloir tenter une petite expérience. Au nom de quoi vouliez-vous que je m'y oppose puisque j'avais fouillé cette chambre de fond en comble sans y trouver rien de suspect ? Allais-je me précipiter dehors, prendre un policeman au collet et lui dire : « Venez vite ! L'un des hôtes de lord Mantling court un terrible

danger : il est assis tout seul dans une chambre »... Oh ! vous pouvez prendre vos grands airs, si vous voulez : je ne suis qu'un témoin, un témoin tout à fait aveugle, un bel imbécile, voilà la vérité... et c'est bien ce qui me navre. Masters, vous ne pouvez deviner à quel point. A quoi sert de répéter : « Je n'y pouvais rien » ? Le fait est que je ne suis pas intervenu.

— Allons, fit Masters, il faut nous rappeler...

— Il faut nous rappeler, interrompit H. M., que je n'ai pas vu que ce pauvre diable courait un danger et franchement je ne comprends toujours pas.

Masters se mordit la lèvre.

— Il est évident que nous nous trouvons en face d'un cas étrange, admit-il. Non seulement les circonstances sont bizarres, mais les indices le sont encore plus. Pour commencer, il s'agit, évidemment, d'un empoisonnement... Pas de doute à ce sujet, je suppose ?

— Non. C'est bien du poison ; j'espère que cette constatation vous aidera.

— Moi aussi. Voyons, fit Masters d'une voix persuasive, il est possible après tout que cette chambre ait contenu un produit nocif. Personne n'est infailible, vous savez. Et si... on trouvait ici, par hasard, un piège empoisonné et sa trace sur le cadavre de la victime...

H. M. lui lança un coup d'œil par-dessus ses lunettes.

— Vous pourrez alors être extrêmement satisfait de vous-même. Je crois savoir de quel poison le pauvre diable est mort : j'insisterai, d'ailleurs, pour être présent à l'autopsie. Mais en attendant les premières constatations du Dr Blaines, nous pouvons nous livrer au petit jeu des suppositions : supposons, par exemple, que vous ne trouviez ni piège empoisonné, ni aucun moyen d'administrer une dose sous-cutanée. Alors ?

Masters l'observa un instant.

— Excusez-moi, sir Henry, mais il me semble que vous considérez cette affaire d'un point de vue bien étroit. On dirait que les aiguilles empoisonnées vous obnubilent. Vous ne pensez qu'à un poison ayant une action locale et pénétrant les tissus.

» Mais regardez les faits ! Sans être médecin, je m'y connais en poison. Voyons les symptômes : aspect tétanique ; bouche découvrant les dents ; tête renversée ; dos arqué ; une jambe relevée... Ces symptômes ressemblent plus ou moins à ceux produits par une dose de strychnine que Mr Bender aurait avalée. Avalée, oui, monsieur, simplement. Vous me direz qu'il n'y a pas ici de récipient ayant pu contenir le breuvage : d'accord. Le poison lui a donc été administré *avant* son entrée dans la chambre. La strychnine met quelque temps à agir, variable selon la dose administrée et la tolérance du sujet. Mais les symptômes y sont. Par exemple...

Il se tourna vers Tairlaine.

— Vous m'avez donné une intéressante description de Bender, monsieur. Je vais vous citer une phrase de mon manuel : « Toute victime de la strychnine présente d'abord une certaine raideur du cou et donne des signes apparents de malaise ou de frayeur. » Ces caractéristiques ne correspondent-elles pas, exactement, à Mr Bender ? Merci ! C'est bien ce que je pensais.

— Et que faites-vous de l'aspect du visage ? demanda H. M.

Masters hésita :

— C'est, en effet, assez bizarre, je l'admets.

— Bizarre ! clama H. M. Voyons, mon cher ! Toutes les fois que le visage est enflé et congestionné, c'est que la mort est due à un produit agissant sur le système respiratoire. La victime ne peut pas parler. Or la strychnine agit sur la colonne vertébrale. Si Bender avait pris une dose de ce poison – l'un des plus pénibles à supporter – pourquoi n'aurait-il pas appelé au secours dès le premier malaise ? Il n'a pas proféré la moindre plainte ; c'est donc qu'il en a été matériellement empêché par la paralysie de ses muscles.

» Mon but est de vous faire bien comprendre, mon ami, qu'un poison diabolique et instantané lui a été administré dans cette chambre : un poison qu'il n'aurait certainement pas pu boire.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est du curare.

Pendant le silence qui suivit, Masters tira un carnet de sa poche.

— Avec n'importe quel autre agent toxique, je serais tombé d'accord avec vous, reprit H. M. Le curare fait exception. On peut l'avaler sans aucun danger, le manger en tartine, le mêler à de la bière sans être incommodé ; mais il suffit d'en injecter sous la peau une quantité infime pour causer la mort en moins de dix minutes. Certains symptômes concordent, évidemment, avec ceux provoqués par la strychnine – les deux poisons dérivent de la même plante : *Strychnos Ignati* – mais le curare est une petite herbe dont la puissance nocive est extraordinaire. Les Sud-Américains s'en servent pour empoisonner leurs flèches. C'est bien du curare qui, par le truchement d'un piège quelconque, a été injecté à Bender.

— Le poison des flèches, dit pensivement Masters ; oui, j'en ai entendu parler. Mais voyons ! monsieur, ce n'est pas une raison pour être bouleversé à ce point ; je ne vous ai jamais vu ainsi... Tout cela n'est qu'une hypothèse et nous voici revenus à l'idée qu'un traquenard existait dans la chambre. S'il faut une perquisition, ajouta-t-il, avec une satisfaction non déguisée, je suis votre homme.

Sir George Anstruther qui, sombre et pensif, se tenait près de la fenêtre, fit un brusque mouvement.

— Loin de moi l'idée de vous faire la leçon, Mr Masters, dit-il, je

vous suis bien trop reconnaissant de m'avoir admis à ce... conseil privé. Mais le point le plus trouble de l'affaire semble vous avoir échappé : si Bender s'est piqué avec une aiguille empoisonnée, qui donc était avec lui dans cette chambre ?

— Avec lui ?

— Mais oui, c'est une autre personne qui, longtemps après sa mort, a continué à répondre à nos appels. N'avez-vous donc pas entendu le Dr Arnold affirmer que Bender avait dû mourir vers 11 heures ? Qui donc, en ce cas, a eu la complaisance de nous répondre à trois reprises à partir de cette heure ?

— Ah ! fit Masters subitement moins aimable, je n'ai pas encore eu le temps d'interroger la maisonnée et jusqu'ici mes seuls renseignements sur cette affaire sont ceux que je tiens de vous, Messieurs. J'ai bien entendu parler, en effet, de l'heure du décès. Mais une erreur dans un diagnostic fait avec une telle précipitation...

— Ce n'était pas une erreur de diagnostic, grommela H. M., à moins que vous ne me preniez pour plus bête que je ne suis. J'ai examiné le corps, moi aussi ; la mort remonte aux environs de 11 h 15. Il est par conséquent certain que quelqu'un a imité la voix de Bender : ce n'était d'ailleurs pas difficile à cette distance, à travers ces lourdes portes. Mais dans quel dessein, Masters ? Il y avait quelqu'un ici, cela ne fait pas de doute et ce quelqu'un a pris le carnet de Bender...

Masters s'assit pour prendre des notes.

— Oh ! je sais ce que vous allez me dire, protesta H. M. J'admets ne vous avoir donné jusqu'ici qu'une esquisse ; je vais vous fournir, maintenant, quelques faits patents.

» Dès la première minute, j'ai cherché le carnet de Bender... Comme je m'y attendais, il avait disparu. Ce carnet pouvait contenir des annotations dangereuses pour certaines personnes de la maison. Je vous signale aussi que quelqu'un a placé le petit rouleau de papier sur sa chemise...

— Et il y a la carte à jouer, fit Masters. Quant à ce morceau de papier...

— De parchemin, corrigea sir George. Puis-je le voir, inspecteur ?

Masters le lui tendit ; sir George étala le lambeau de parchemin large d'un centimètre et long de vingt ; Tairlaine penché sur son épaule lut les mots suivants très finement écrits à l'encre :

« STRUGGOLE FAIUSQUE LECUTATE,
TE DECUTINEM DOLORUM PERSONA. »

— Qu'est-ce que cela signifie, messieurs ? demanda H. M. Appelons à notre secours nos souvenirs du British Muséum et de

Cambridge.

— S'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, répondit sir George, je prendrais cet écrit pour une amulette ou un talisman. On dirait une sorte de prière pour « chasser la douleur » : le mot *dolor* peut être pris, également, au sens moral. C'est du latin bâlard difficile à comprendre, je ne saisis pas très bien le sens de « faius », par exemple. Mais, comme je vous l'ai dit, il s'agit d'une plaisanterie...

— Croyez-vous... Vous êtes un très bon ami de la famille, n'est-ce pas ? Voilà au moins qui est clair. Une plaisanterie consistant à mettre sur la poitrine d'un mort une pieuse prière pour chasser la douleur serait d'assez mauvais goût, il me semble ?... Commencez-vous à comprendre, Masters, que cette famille est assez bizarre ?

— Tout à fait d'accord, répondit Masters, mais...

— Puisque vous ne saisissez pas encore l'ensemble du problème, Masters, je vais vous donner quelques indications. Si vous voulez découvrir l'inconnu qui était dans cette chambre en même temps que Bender, le champ des investigations est assez restreint. Pourquoi ? Parce qu'à l'exception de deux personnes, toutes les autres ont un alibi indiscutable.

» Pendant qu'on appelait la police à grands cris, j'ai fait tout doucement mon petit travail. Voici la liste des personnes impliquées dans l'affaire : (Il leva la main pour compter sur ses doigts :) D'abord les convives du dîner : Alan, Guy, Isabel, Carstairs, Ravelle, Tairlaine, George Anstruther et moi-même. Deuxièmement, les absents, Judith et Arnold. Troisièmement, les domestiques : maître d'hôtel, femme de charge, cuisinière, deux femmes de chambre et un chauffeur. Vous me suivez ?

— Oui, monsieur, voilà le genre de discours que j'aime entendre.

— De 10 heures un quart à 11 heures et demie, et même plus tard, tous les domestiques ont été occupés à dîner au sous-sol. Judith et son fiancé étaient au théâtre avec des amis qui les ont ramenés en voiture ici à minuit moins 5. Et enfin, j'ai eu les autres sous les yeux pendant la période critique... à l'exception de deux personnes. Cela paraît facile, vraiment trop facile, Masters, je n'aime pas cela !

— Les deux exceptions, dit Masters, en prenant une note, étaient Mr Guy Brixham et miss Isabel Brixham, n'est-ce pas ? Mais attendez donc ! Ne m'a-t-on pas dit que Ravelle avait aussi quitté la table ?

— Vous n'aimez pas les étrangers, fit H. M. Mais Ravelle n'a pas quitté la table avant 11 heures et demie. Bender était déjà mort, par conséquent, et la voix avait répondu deux fois en présence de Ravelle. Son alibi vaut les nôtres.

— Et j'ai suffisamment de quoi m'occuper ce soir avec les deux autres, dit l'inspecteur, je vais d'abord... Oh ! entrez, Docteur. Avez-vous... ?

Le médecin légiste s'avança vivement, vêtu de son pardessus, son chapeau à la main.

— Il me faut l'autorisation d'enlever le cadavre, Masters ; je ne puis rien affirmer avant l'autopsie, mais je parierais cent contre un que sir Henry ne s'est pas trompé. Il s'agit bien de curare.

— Allez-y, Masters, s'écria H. M., dont la face lunaire exprimait une gaieté soudaine. Masters n'est pas convaincu, il a envie de vous demander si le curare est mortel quand on le boit. Qu'en pensez-vous, Blaines ?

— Non, il ne l'est pas, répondit le médecin, et dans le cas présent je suis absolument certain que le poison n'a pas été introduit par la voie buccale. J'ai fait une prise de sang : on pouvait presque voir les effets à l'œil nu.

— Combien le poison met-il de temps à agir ?

— La paralysie musculaire se produit en trois minutes environ, la mort en dix.

Masters jura.

— Mais l'injection, comment a-t-elle été faite ?

— Je ne puis rien vous dire, tant que je n'aurai pas procédé à l'examen complet du corps. Il présente une écorchure en bas de la joue qui ressemble à une coupure faite en se rasant, mais à moins qu'il n'ait apporté son rasoir dans la chambre, on ne peut incriminer cette coupure. Vous ne voyez rien d'autre ? Signez-moi vite cette autorisation et je m'en vais. Oh ! j'oubliais. Le Dr Arnold et miss Isabel Brixham désirent vous voir.

Masters, après avoir échangé un coup d'œil avec H. M., donna l'ordre de les faire entrer. Pour la première fois, Tairlaine put examiner le Dr Eugène Arnold. Il comprit aussitôt les raisons de l'antipathie de Carstairs pour cet homme trop sûr de lui, au langage sans détours.

Arnold avait un beau visage dont l'expression habituellement très dure pouvait soudain respirer la bonté ; des yeux marron clair, au regard pénétrant, et ces cheveux noirs argentés aux tempes qui plaisent tant aux femmes. Un homme de bon sens, au jugement sûr, Eugène Arnold ! Carstairs paraissait un petit garçon à côté de lui. A le voir introduire miss Isabel Brixham, avec une déférence tempérée de hauteur, Tairlaine songea aux portraits du premier duc de Marlborough. Ainsi se présentait Arnold... conquérant, judicieux, l'humeur égale, et probablement aussi avide d'argent et basement intéressé que Marlborough lui-même.

— Je désire vous parler, dit Isabel d'une voix sourde en regardant alternativement Masters et H. M. d'un air hésitant.

Elle semblait bouleversée et avait les yeux rouges.

— Il le faut, car... je suis responsable dans une certaine mesure

de la mort de ce pauvre garçon. Mais sommes-nous obligés de rester ici ? N'est-il pas possible d'aller autre part ?

— Je me permets d'insister sur ce point, messieurs, fit vivement le médecin. Je suis chargé de veiller sur la santé de miss Brixham et il est évident qu'elle a subi une très forte secousse nerveuse.

— Alors... dit H. M. en le regardant du coin de l'œil, pourquoi l'avez-vous amenée ici, mon ami ?

Arnold le regarda, se demandant visiblement comment il devait traiter H. M.

— Nous possédons, malheureusement, un renseignement assez important qui intéressera sans doute la police...

Un silence, mais H. M. ne posa aucune question.

— C'est au sujet de Ralph Bender.

— Je comprends. Ainsi il était donc médecin ?

— Vous n'êtes certainement pas à blâmer, tante Isabel, interrompit Arnold (tante, déjà ?). Je vais, en un sens, faillir au secret professionnel, mais il s'agit d'un crime, et mon intention est de ne rien dissimuler : Ralph Bender avait été, cette année, l'étudiant le plus brillant de la faculté. Une fois ses études à Saint-Thomas terminées, il désirait se spécialiser dans la psycho-pathologie ; mais il manquait des fonds nécessaires pour monter un cabinet de consultation. En conséquence...

— Vous l'avez engagé en qualité de remplaçant non appointé pour soigner les cas les moins graves – ceux de votre dispensaire, peut-être ?

— J'ai cru faire une bonne action... Mais je n'ai pas de dispensaire, monsieur. Vous ne savez sans doute pas de quelle nature sont mes occupations ?

— Vous vous occupez de psychiatrie, n'est-ce pas ?

— Seulement dans une... (Il s'interrompt, le visage soudain durci.)... Pardon, monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler, je vous prie ?

— Allons, allons, fit H. M. en tirant sur sa pipe, ne vous hérissez pas, mon ami. Ne laissez pas la colère assombrir ce regard magnétique. Continuez à nous parler de Bender.

— Il travaillait avec moi ainsi qu'un autre jeune homme plein d'avenir, poursuivit Arnold soudain calmé, lorsque miss Isabel Brixham vint me trouver il y a peu de temps pour m'entretenir... de choses que vous connaissez, je crois. Je me trouvais dans une situation très délicate ; il m'aurait été impossible d'intervenir... de poser des questions même de la façon la plus discrète. Vous me comprenez ?

— Je sais que Mantling déteste les médecins et spécialement ceux qui s'occupent des aliénés.

Arnold préféra prendre la remarque du bon côté.

— Spécialement ceux qui s'occupent des aliénés, comme vous dites. Quant à moi, on me tolère à la condition que je parle seulement de sport. Mais, pour être bref, si l'un des membres de la famille était vraiment fou, il importait de le placer dans une maison de santé en évitant, si possible, le scandale. Miss Brixham eut l'idée d'introduire ici Bender en le présentant comme un des artistes qu'elle protège : ce fut d'autant plus facile que Mr Ravelle faisait justement un séjour ici. Bender était chargé de découvrir...

— Et a-t-il découvert ?

— Sans aucun doute, dit Arnold avec calme, puisqu'il a été assassiné.

VI

LE COFFRET SANS POINTE

— Comprenez-moi bien, poursuivit le Dr Arnold, je mentirais en me prétendant profondément atteint par ce qui est arrivé à Bender. Il a agi comme un imbécile en se laissant prendre au piège, ce soir. Mais je regrette sa mort ; il m'était utile et j'aurais certainement interdit cette expérience insensée. Miss Brixham... (Son expression se fit toute bonté et pitié lorsqu'il la regarda.) Miss Brixham estime comme moi qu'elle était insensée et je sais qu'elle a fait tout son possible pour l'empêcher. Je ne veux pas l'accabler de reproches, mais je regrette qu'elle n'ait pas été plus franche envers moi.

Ceci dit, le Dr Arnold sourit à Isabel, pour lui montrer qu'il lui pardonnait. Si calme il y a quelques heures, elle paraissait effondrée et sur le point de pleurer comme une enfant.

— Vous pourriez accomplir votre devoir à présent, dit H. M. Qu'allez-vous faire ?

Arnold haussa les épaules.

— L'affaire est maintenant entre vos mains et ne me regarde plus. Tout ce que je pourrai faire, c'est vous empêcher de pendre le meurtrier une fois que vous l'aurez pris.

— Je ne vois pas très bien comment vous pouvez vous décharger aussi facilement de toute responsabilité, mon ami, dit H. M. en regardant le fond de sa pipe. Mais je comprends que vous avez tracé votre vie au cordeau ; vous savez quels hôtes honoreront votre table désormais et le fait d'avoir un fou pour beau-frère ne peut vous faire oublier que ses armes seront brodées sur sa camisole de force.

— J'admire votre franchise, monsieur, mais vous paraissez oublier que j'aime miss Judith Brixham.

— Je ne l'oublie pas, et c'est même pour cette raison que mes paroles sont si insultantes. L'état mental de miss Judith ne vous donne aucun sujet d'inquiétude, n'est-ce pas ? Ni celui de miss Isabel...

— Vous n'imaginez pas !... s'écria Isabel.

— Allons, allons, Madame. Ni celui de miss Isabel ? Non. Il reste donc deux personnes seulement ; si vous ne pouvez nous aider, nous serons obligés de faire nous-mêmes le nécessaire.

Arnold l'observa attentivement :

— Il m'est impossible de vous répondre en ce moment, n'ayant pu me former une opinion par un interrogatoire approprié. Mais je serai toujours disposé à considérer lord Mantling comme un homme parfaitement sain d'esprit.

— Pas possible ! grommela H. M. en haussant les sourcils. Il faut que je réfléchisse. Continuez, Masters.

L'inspecteur se mit aussitôt à l'œuvre. D'un air affable, il pria Isabel de s'asseoir ; elle ne s'y décida qu'au moment où l'on eut apporté une chaise de la salle à manger. La chambre semblait l'hypnotiser, mais Masters avait ses raisons pour se refuser à poursuivre l'interrogatoire dans tout autre endroit.

— Nous allons être obligés de recueillir vos dépositions, dit-il : c'est une formalité nécessaire. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, docteur, nous allons commencer par vous.

— Pour pouvoir interroger miss Brixham seule, n'est-ce pas ? demanda vivement Arnold.

— Mais nous ne lui ferons aucun mal, monsieur. Vous êtes médecin et non avocat. Voulez-vous me donner l'emploi de votre temps pendant la soirée ?

Pour la première fois un vrai sourire éclaira le visage d'Arnold.

— Voyons, inspecteur, ce n'est pas moi qui ai tué le pauvre diable, si c'est là ce que vous voulez insinuer, ni Judith non plus ! Je ne suis pas assez idiot pour courir le risque d'être pendu.

Et avec une magnifique indifférence il entreprit de réajuster sa cravate et son gilet blanc devant la glace tout en s'expliquant.

Après avoir dîné au restaurant, Judith et lui avaient accompagné des amis au théâtre Haymarket où l'on jouait *Dix minutes d'alibi*^[1]. Ils étaient tous allés ensuite dans un cabaret de Regent Street où ils avaient dansé jusqu'à minuit moins 20. En raison du brouillard, la voiture qui les ramenait mit fort longtemps à accomplir son trajet et il était presque minuit lorsqu'ils rentrèrent à la maison.

Aussitôt sa déposition terminée, Masters obligea Arnold à quitter la pièce ; il se tourna ensuite vers miss Brixham :

— Ne vous laissez pas impressionner par cette chambre, ni par ce que je vais vous demander, madame, lui dit-il avec bonté : il ne peut absolument rien vous arriver.

— Je sais que je suis ridicule. Mais, véritablement, je ne comprends pas ce que j'ai. Il y a seulement deux heures je n'aurais jamais imaginé que je pourrais être si bouleversée. C'est... la première fois que je vois vraiment cette chambre... Lorsque mon père est mort j'avais trois ans et je ne me souviens de rien. Mais que vouliez-vous me demander ?

— Lorsque Mr Bender est entré ici, vous avez décidé, madame, de ne pas rester dans la salle à manger.

— Oui, je me sentais incapable de supporter l'attente. Guy m'a suivie sous prétexte que cette expérience l'ennuyait.

— Où êtes-vous allée en quittant la salle à manger ?

— En haut, dans mon boudoir, au premier étage. Pourquoi ?

— Simple question de routine, madame. Combien de temps y êtes-vous restée ?

— Jusqu'au moment où j'ai entendu le cri de Judith, c'est-à-dire, quand... (Elle fit un geste brusque vers le lit.) Cet enfant que j'ai amené ici !...

— Croyez, madame, que nous prenons tous part à votre peine. Quelqu'un était-il auprès de vous ? Une domestique ?

— Mais... Guy était avec moi.

Le crayon de Masters faillit lui échapper des mains.

— Oui ! grommela-t-il, oui, c'est juste. Mais il n'est pas resté tout le temps près de vous, madame. Je veux dire que les jeunes gens... ne tiennent pas en place...

Elle le regarda.

— Je ne sais pas ce que vous avez dans l'esprit, inspecteur, mais Guy était, en effet, horriblement agité lorsqu'il est entré dans mon boudoir.

— A quelle heure ?

— Environ une demi-heure après le commencement de l'expérience, c'est-à-dire vers 10 heures et demie ; j'en suis certaine, car Dieu sait si j'ai guetté l'horloge pendant cette affreuse attente. Lorsque Guy est arrivé nous avons essayé de jouer aux échecs – nous occupons souvent nos soirées de cette façon – puis aux cartes ; mais nous étions trop énervés et finalement, nous nous sommes mis à parler de ce qui se passait.

— Et Mr Guy Brixham est resté constamment près de vous jusqu'à minuit ?

Tairlaine regarda sir George qui paraissait soulagé : « Parfait ! Tout le monde avait maintenant son alibi dans la maison. » Mais Masters n'était pas content et son visage s'assombrit encore quand il entendit H. M. chanter d'un air distrait.

— Vous désireriez peut-être poser une question à cette dame, sir Henry ?

— En effet, dit H. M. en se frottant le menton. Votre neveu vous a parlé de la chambre, avez-vous dit, madame. En quel sens ?

— Il m'a rassurée, en se moquant du prétendu danger.

— Du danger d'un piège empoisonné ?

— Oui. Il m'a dit : « A supposer qu'un piège de ce genre eût existé à l'origine, croyez-vous que le poison aurait gardé sa nocivité pendant tant d'années ? »

H. M. fronça les sourcils.

— Je n'en sais rien : s'il a tué sa première victime en 1803 et la dernière en 1876, cela indique une période de virulence fort longue... A propos, Masters, rappelez-vous l'affaire du coffret de Cagliostro dont je parlais à table : le vieux Briocci, le collectionneur, fut trouvé mort,

sans trace apparente, dans son musée particulier. Or, le coffret truqué avait été fabriqué en 1791 ou 1792... Continuez, je vous prie, miss Brixham.

Elle le regardait fixement.

— Oui... je me rappelle avoir répondu à Guy : « Ce que vous dites est vrai, mais quelqu'un... » (Elle jeta un coup d'œil furtif à H. M.) « ... quelqu'un est entré dans cette chambre et l'a nettoyée. Ne peut-on supposer que cette personne ait rechargé le piège à cette occasion avec du poison à flèches ? »

— Du poison à flèches, dit Masters, c'est justement celui qui a été employé. Or il est particulièrement rare : comment une personne de votre entourage aurait-elle pu s'en procurer ?

— J'ai essayé de vous mettre en garde, dit-elle en se tordant les mains. Où elle a pu s'en procurer ? Sur les armes du bureau de mon neveu : pas celles des panoplies, mais il a deux ou trois petites flèches dans une boîte enfermée dans un tiroir de son bureau.

Masters sifflota entre ses dents.

— Oui, patience, mon cher, nous y reviendrons, dit H. M. C'est la conversation avec votre autre neveu qui m'intéresse maintenant, madame. Qu'a-t-il répondu lorsque vous lui avez parlé de recharger le piège ?

— C'est bien là ce qui m'a rassurée, dit-elle en frissonnant. Il m'a dit : « Croyez-vous donc qu'une personne désirant tuer sa victime de cette façon serait assez stupide pour aller nettoyer la chambre, mettre des vis postiches et balayer le corridor ? Elle aurait laissé la chambre en état pour ne pas éveiller vos soupçons... comme ils l'ont été. » Et c'est vrai, n'est-ce pas ?

— Un bon point pour Guy... grommela H. M. ; j'avais fait la même réflexion et, malheureusement pour ma réputation, cela m'avait également rassuré... A-t-il fait d'autres remarques ?

Elle hésita.

— Il a fait une réflexion étrange... Après m'avoir affirmé que la chambre était absolument sans danger, il a ajouté : « Et inintéressante à moins qu'ils ne résolvent la question du mastic. »

— Du mastic ? répéta Masters ; vous voulez parler de mastic de vitrier ?

Tairlaine remarqua le tressaillement de miss Brixham.

— Que voulait-il dire ?

— Je n'en sais rien : il n'a pas voulu s'expliquer. Ne comprenez-vous donc pas ? s'écria-t-elle. Je vous dis tout ce que je sais dans l'espoir que vous trouverez enfin la vérité.

— Comment se fait-il, madame, reprit Masters, que Mr Guy Brixham en sache aussi long sur une chambre qu'il n'a jamais vue ?

Elle eut un léger sourire.

— C'est qu'il est l'historien de la famille, le seul qui se soit jamais astreint à déchiffrer les vieux grimoires. Je connais, bien entendu, l'histoire de cette chambre...

Les yeux soudain hagards, elle fixa l'énorme table de bois de citronnier, sur laquelle une grande fleur de lis s'inscrivait en teinte plus sombre et les six chaises incrustées de cuivre, aux sièges de satin rouge.

— Ils se sont tous assis là, dit-elle en tendant l'index vers les chaises : Monsieur de Paris, Monsieur de Tours, Monsieur de Blois, Monsieur de Reims... tous les six...

— Peu importe pour le moment, dit H. M. Du calme, Masters, vous grillez de curiosité et je commence à me faire une idée de la fameuse légende. Mais je tiens à l'entendre de la bouche même de Guy, parce que...

» Deux questions encore, madame, je vous prie. Puisque vous êtes au courant de l'histoire de cette chambre, peut-être pourrez-vous me parler de sa première victime qui m'intéresse particulièrement : Marie Brixham, morte en 1825, la veille de son mariage.

— Que voulez-vous savoir sur elle ?

— Pas sur elle, mais sur l'homme qu'elle allait épouser : George Bettison. Qui était-ce ?

Elle leva ses yeux pâles, visiblement surprise.

— C'était un joaillier très à la mode. On raconte qu'après la mort de sa fiancée, son commerce a brusquement périclité ; une fois ruiné, il a disparu. Pourquoi cette question ?

— Passez-moi donc ce petit morceau de parchemin, sir George, et vous, Masters, donnez-moi la carte à jouer.

Il se leva et posant le parchemin sur la table devant elle, dit brusquement :

— Avez-vous déjà vu ceci ?

Elle se raidit et leva un visage désespéré vers H. M.

— Non, dit-elle enfin. C'est du latin, j'ai oublié le peu que j'en savais. Qu'est-ce que ces mots signifient ?

— Inutile de vous inquiéter ; quelqu'un a posé cet écrit sur le plastron de Bender.

Sans la quitter des yeux, il lui montra la carte.

— Et ceci, l'avez-vous vu ?

— Mais c'est une carte... le neuf de pique ; quelqu'un a dû la tirer ce soir. L'avez-vous aussi trouvée sur lui ?

— Du calme, miss Brixham. Ce serait vraiment trop facile si quelqu'un avait tiré cette carte. Vos souvenirs ne sont pas exacts : c'est le neuf de trèfle que votre neveu Alan a tiré. Merci, madame, j'ai terminé. Voulez-vous avoir la bonté de nous envoyer Guy ? J'ai plusieurs questions importantes à lui poser.

Elle se leva, hésitante et, après un effort visible, réussit à énoncer ce qui la tourmentait :

— Ecoutez-moi, je vous prie. J'ai répondu à toutes vos questions, cela me donne le droit de savoir.

Elle désigna d'un signe de tête les volets rouillés qui protégeaient la fenêtre.

— Alan me l'a assuré, mais ces volets étaient-ils bien fermés au verrou de l'intérieur ?

— Oui, et les verrous sont si rouillés qu'il faudra un chalumeau pour les ouvrir... Ne vous inquiétez pas de la raison qui lui a fait poser cette question, Masters.

Lorsque miss Isabel fut partie, H. M. tira sa blague et, en bourrant sa pipe, il regarda l'inspecteur d'un air ironique :

— Ce sont de solides volets, Masters ! Pensez-y bien ! Avez-vous jamais eu le cauchemar d'une situation impossible ?... Mais vous vous souvenez que j'ai parlé du coffret de Cagliostro ? Il y en a un du même genre dans cette chambre... Bon sang, Masters, ne roulez pas ces yeux, vous allez me faire peur. Il lui ressemble même tellement qu'on le dirait construit par la même personne. Et c'est fort possible.

— Mais vous avez affirmé qu'il n'y avait rien de suspect ici, cria Masters.

Avec un soupir, H. M. se dirigea vers la coiffeuse située dans l'angle gauche de la chambre. Il examina le miroir sali de traces de mouches, le dessus de marbre, les tiroirs de bois doré : celui du haut, à droite, s'ouvrit en grinçant...

Il en sortit une cassette d'argent noirci, d'une vingtaine de centimètres de long, large de douze et montée sur de petits pieds d'environ dix centimètres de haut. Ses côtés bombés étaient ornés de bergers dansant au rythme des flûtes de Pan ; une frise de rosaces sculptées bordait le tour du couvercle et s'arrêtait à environ deux centimètres de chaque côté de la serrure. Le couvercle affectait la forme d'un toit : il arrivait au ras des rosaces, mais abritait la serrure, dans laquelle se trouvait encore une petite clé noircie.

— Voilà, dit H. M. : la clé n'est pas tournée dans la serrure et je l'enlève. Continuez, Masters... ouvrez la boîte.

Masters se frotta le menton.

— C'est que, monsieur...

— L'un de vous se sent-il le courage ? Essayez donc, Tairlaine, et croyez-moi, vous ne risquez rien.

Obéissant à l'irrésistible impulsion qui le portait toujours vers le danger, Tairlaine toucha la proéminence au-dessus de la serrure, puis il introduisit son doigt sous le bord du couvercle qu'il essaya de soulever. Rien ne se produisit ; il soulevait toute la boîte, mais le couvercle résistait.

— Attention, cria sir George.

Tairlaine saisit la boîte et posant la main droite en travers du couvercle, le pouce placé sous la proéminence, il tira de nouveau. Le couvercle céda un peu découvrant une mince ouverture dans laquelle il introduisit l'ongle du pouce...

Quelque chose se déclencha et la boîte s'ouvrit d'un seul coup.

Une sueur froide perla au front de Tairlaine. Mais seul un léger nuage de poussière sortit du coffret.

— Vous comprenez le truc, maintenant ? demanda H. M. Vos gestes ont été exactement ceux que l'on attendait de la victime, si la boîte avait été truquée. Il faut faire l'effort pour venir à bout du couvercle, c'est voulu. Il est construit de telle sorte qu'on ne peut l'ouvrir qu'en plaçant le pouce sur cette proéminence. Lorsqu'il cède un peu, on introduit l'ongle du pouce dans l'étroite ouverture. Au moment précis où le couvercle s'ouvre, une minuscule pointe d'acier sort de la partie supérieure, vous pique sous l'ongle et disparaît lorsque le couvercle est complètement ouvert. C'est simple, non ?

Tairlaine fixait d'un regard incertain l'intérieur de la boîte capitonné de peluche tombée en poussière. Un grand médaillon à demi effacé reposait au fond. Il ferma le coffret d'un coup sec.

— Assez simple, en effet, dit-il, la pointe vous pique sans laisser de trace. Mais il n'y a pas de piège dans celle-ci... à moins que je n'aie pas senti...

— Allons, allons ! Je vous affirme que ce coffret est sans danger, je l'ai essayé moi-même. Mais les initiales de son fabricant sont gravées dans le couvercle. Regardez bien, vous verrez les lettres M. L. Or, j'ai dû, au sujet d'une autre affaire, étudier les artisans de cette époque. Celui qui a fabriqué ce genre de coffrets était un artisan français, un *fabricant de meubles* – notez le détail – dont on ignore tout, sauf le nom qu'il laissa.

— Et ? fit Masters.

— Ce nom est Martin Longueval, dit H. M. Oui, vous pouvez parfaitement penser à la personne qui porte ces deux prénoms. L'auteur du coffret ne serait-il pas un parent de notre ami Ravelle ?

Personne n'eut le temps de répondre. La porte s'ouvrit violemment et une voix résonna, empreinte d'une telle fureur que H. M. se retourna brusquement.

— Que diable êtes-vous en train de faire avec ce coffret ? s'écria Guy Brixham.

VII

ENCORE L'AS DE PIQUE

Guy, assez intelligent pour s'apercevoir qu'ils ne complotaient rien de dangereux, recouvra son sang-froid. Mais il était encore pâle et tremblant lorsqu'il s'avança à pas feutrés dans la pièce et il tira son mouchoir pour essuyer la sueur qui perlait à son front.

Il y avait, dans son apparence, quelque chose de reptilien que sa tête étroite au front trop haut, sa façon de la mouvoir lentement, ses rides et son sourire accentuaient.

— Veuillez excuser ma sortie, messieurs, dit-il. J'ai des préjugés bizarres et voir des étrangers manipuler ce qui a été le patrimoine de mes ancêtres me semble un véritable blasphème.

Ses yeux ne cessaient de remuer derrière ses lunettes noires.

— Ainsi c'est là cette fameuse chambre ! Très intéressant. Entrez donc, Judith.

Ils ne s'étaient pas aperçus de sa présence dans l'embrasure de la porte. Elle hésita et parut se donner du courage comme si elle essayait d'imiter l'assurance et l'équilibre d'Arnold sans y réussir tout à fait. Tairlaine avait déjà eu l'occasion de la remarquer. Admirablement faite, Judith Brixham était une brune à la peau blanche dont le visage frappait non seulement par sa beauté, mais par son expression de capricieuse rêverie. Tantôt elle fronçait le sourcil d'un air réfléchi, tantôt elle souriait avec une gaminerie charmante.

— Oui, je désire entrer, dit-elle, j'ai envie de voir cette chambre. Elle n'a pas l'air de vous inquiéter beaucoup, il me semble, messieurs.

— Ils y prennent certainement toutes libertés, dit Guy... Non, ce n'est pas un reproche, messieurs. Mais puis-je savoir – simple curiosité – ce qui vous intéresse dans le coffret des miniatures ?

H. M. cligna des yeux.

— Le coffret des miniatures ? répéta-t-il. Singulière appellation. Mais, au fait, comment connaissez-vous son existence ?

— Je pourrais vous en dire plus long sur cette chambre que les gens qui l'ont vue. Le coffret devrait contenir, si personne ne les a volées, deux miniatures de certains... ancêtres. Et c'est un membre de notre famille qui l'a fabriqué.

— Martin Longueval était donc aussi un de vos parents ? s'écria Masters.

Cette question surprit visiblement Guy Brixham.

— Etonnant, murmura-t-il avec effort, Scotland Yard en sait bien plus que nous, simples mortels, ne pouvons l'imaginer. Ainsi vous avez

entendu parler de Martin Longueval ? Par vous, je suppose, sir Henry... Oui, c'était un de nos parents éloignés.

— Un parent également de la famille de Mr Ravelle, insista Masters.

Guy haussa les épaules.

— A un degré très lointain, je crois. Avez-vous examiné le coffret ?

La question était posée d'un ton un peu trop négligent et l'on sentait l'effort dans la voix de Guy. Pourquoi ? Tairlaine regarda le coffret, puis H. M., mais le visage de ce dernier avait repris son impassibilité.

— Très intéressant, fit H. M. Je n'ai rien vu de suspect, mais je ne suis pas compétent. Un expert pourra peut-être me renseigner. Longueval a-t-il fabriqué certains meubles de cette chambre ?

Guy hésita.

— Oui, j'ai tout lieu de le croire d'après des lettres que je possède, mais je ne puis vous dire lesquels.

H. M. cessant à dessein de s'intéresser à Guy, reporta son attention sur la jeune femme.

— Entrez donc, miss Brixham, lui dit-il aimablement, et asseyez-vous. Si les sièges d'ici vous font peur, voici une chaise de la salle à manger garantie sans danger. Vous êtes la fiancée d'Hippocrate, n'est-ce pas ?

— Oh ! fit-elle scandalisée, vous voulez parler du Dr Arnold. Oui, c'est exact. Mais vous pourriez ne pas être aussi grossier avec moi qu'avec lui. Je sais que vous ne l'appréciez pas. Il a dit, d'ailleurs, qu'il allait se plaindre de la façon dont il a été traité au chef de la police.

— A ce vieux Boko ?... Tiens, vous venez de me rappeler un pari qu'il a perdu et qui ne m'a pas été payé. Merci du renseignement, vous êtes tout à fait gentille.

— Oh ! je le sais ! Alan a expliqué qui vous étiez et Eugène a reconnu qu'il avait dû se tromper. Il a même ajouté qu'autrefois, au temps de votre jeunesse, vous vous étiez bien tiré des affaires qui vous étaient confiées, ajouta-t-elle avec candeur.

Elle sourit, réfléchit un instant et soudain éclata :

— Comment ? Un homme a été tué dans cette chambre d'une façon horrible et vous voici installés ici aussi confortablement que si vous étiez au club !

— C'est une façon d'exorciser les démons. Mais je désirerais savoir ce que vous pensez de l'affaire ?

— Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour ce Bender. Oh ! naturellement, je suis navrée de sa mort. Mais je n'aimais pas sa façon de fouiner partout et de vous poser des questions absurdes en vous regardant de travers.

— Ainsi vous n'avez pas découvert qu'il était médecin aliéniste ?

— Certes non ! Si je l'avais su j'en aurais peut-être voulu à Eugène d'avoir introduit ce chien de garde dans la maison. Il faut de la modération en tout, même dans la vertu. Un homme doit se montrer humain : il peut s'enivrer, faire l'imbécile au besoin, mais je n'admets pas qu'il joue avec le cerveau des gens.

— C'est la mentalité du jeune Carstairs qui vous plaît ?

— Pardon ! fit Judith, interloquée.

— Et vous, dit H. M. en s'adressant à Guy, aviez-vous percé Bender à jour ?

— Moi ? Non, je l'avoue. Je ne faisais guère attention à lui et je le prenais pour un de ces psychologues amateurs qui vous poursuivent de leur marotte. De plus, je ne pouvais m'empêcher de prévoir les questions de ce solennel jeune serin et d'y répondre de façon à l'embarrasser au maximum. Mais revenons à nos moutons, sir Henry : que voulez-vous me demander ?

— On m'a dit que vous aviez un alibi indiscutable... Comme tout le monde ici, d'ailleurs, ce qui tourmente particulièrement notre ami Masters.

— Désolé, inspecteur, fit Guy avec malice.

— On m'a dit aussi que vous ne croyez pas à un piège empoisonné, poursuivit H. M.

— Ah ! Elle vous a dit cela ? Franchement je n'en suis pas sûr ; je voulais tranquilliser Isabel. Mais, comme tout le monde a un alibi, l'hypothèse d'un piège tendu au préalable lèverait vos difficultés, il me semble ?

— Malheureusement pas. Car il y avait, dans la chambre, une personne qui a imité la voix de Bender, qui a pris son carnet de notes et posé ce petit rouleau de parchemin sur sa poitrine...

— *Quoi ?*

Surpris, Guy manifesta un étonnement sincère et pour la première fois parut avoir peur.

— Un parchemin, dites-vous ? Vous avez le don de me faire perdre mon sang-froid, je vous félicite. Puis-je le voir ?

H. M. le lui tendit. Les mains de Guy tremblaient en déroulant le manuscrit sur la table.

— Vous savez ce que c'est ? demanda H. M.

— Oui, répondit lentement Guy, je vais vous le dire : c'est une tentative pour me compromettre. Regardez, Judith, vous reconnaissez cet objet ?

— On dirait un de vos...

— En effet. J'ai acheté une demi-douzaine de feuilles d'un parchemin spécial et très cher en peau de chèvre et ce morceau provient de l'une de ces feuilles.

— Vous reconnaissez donc qu'il vous appartient, dit Masters.

— Je n'ai absolument rien à voir avec ce manuscrit, s'écria Guy qui commençait à perdre son affectation et à agir comme un être normal. Vous n'avez pas menti pour me tendre un piège ? Est-il bien vrai que vous l'avez trouvé sur le cadavre ?

— C'est bizarre ! dit H. M. : je crois que vous dites la vérité. Mais dans quelle intention avez-vous acheté ce parchemin ?

Guy se laissa tomber sur une chaise :

— Ecoutez, dit-il, et essayez de me comprendre. Je m'intéresse particulièrement aux anciennes superstitions : c'est ma marotte. Magie, nécromancie, occultisme, divination exercent une véritable fascination sur moi...

— Pourquoi vous excuser ? fit Judith avec impatience. J'adore les crocodiles empaillés et les herbes magiques... Guy a une bibliothèque épatante.

— C'est, en tout cas, une occupation pour les gens qui, comme moi, s'ennuient dans la vie, dit Guy, et je continue malgré les railleries incessantes d'Alan. Il m'agace prodigieusement. Aussi je lui réponds du tac au tac et, un de ces jours, je lui donnerai une bonne leçon. Vous l'avez entendu ce soir ? Si j'ai envie d'acheter du parchemin et de m'amuser à écrire une étude sur Salomon...

H. M. l'observait.

— Que pensez-vous de l'inscription ? dit-il.

Guy mit cette fois plus de temps à répondre : on aurait dit qu'une pensée subite venait de lui traverser l'esprit et une expression de malveillance triomphante parut sur son visage.

— L'inscription ? C'est, à l'évidence un talisman pour chasser le démon : une recette d'Albertus Magnus probablement. Je chercherai dans ma bibliothèque si vous voulez, mais l'œuvre d'Albertus comprend vingt gros volumes. (Il se tourna vers sir George.) Et vous, lui dit-il, vous ne la reconnaissez pas ?

— Non, dit sir George d'un ton bref, mais je ne serais pas surpris que vous sachiez à quoi vous en tenir, Guy. Ne vous lâchez pas... Je ne prétends pas que vous l'avez écrite ou placée où nous l'avons trouvée. Je dis seulement que vous l'avez déjà vue.

— Vraiment ? Croyez ce que vous voudrez. Mais nous ne serons pas plus avancés lorsque nous aurons trouvé la citation. Quelque imbécile... (Il serra les poings)... a copié une formule et l'a placée ici pour me compromettre.

— Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Peut-être.

— J'espère que vous aurez la bonté de nous dire qui, monsieur, dit Masters.

— Me prenez-vous pour un idiot ? Non, inspecteur, je ne vous

désignerai personne. Ce serait de la diffamation : je ne suis qu'un cadet sans patrimoine et ne peux me permettre ce luxe.

Il eut un méchant sourire.

— Mais peut-être agirai-je d'après une hypothèse qui m'est personnelle. Vous m'avez dit qu'on avait volé le carnet de Bender. Avez-vous un autre indice sur lequel vous désirez mon avis ?

H. M. posa le neuf de pique sur la table.

— On a trouvé ceci à côté du cadavre. Cette carte a-t-elle une signification pratique ou symbolique ?

— A côté de son cadavre ? Très intéressant. Vous me flattez, sir Henry, n'importe quelle tireuse de cartes vous dirait que le pique indique toujours des ennuis, le neuf particulièrement ; mais je me demande si cette carte était là à titre de présage ?

H. M. se pencha sur la table.

— Vous voici tout d'un coup de bien bonne humeur, dit-il vivement. Qu'avez-vous dans l'esprit ?

— Je suis de si bonne humeur que je vais vous donner une idée. Cette carte vient de me la suggérer. Je ne me serais jamais cru l'étoffe d'un criminologiste, c'est un talent à exploiter : rappelez-moi ceci plus tard, Judith. En essayant de raisonner logiquement, je m'aperçois que vous faites une erreur capitale : vous ne remontez pas aux origines du problème. Quelles sont ses origines ?

— Elles sont ici, dit H. M. en désignant d'un geste large toute la pièce. L'indice important, celui qui nous donnera la clé du mystère, est contenu dans l'histoire de cette chambre. C'est cette histoire que je veux entendre de votre bouche et non une théorie fantaisiste.

— Je serais enchanté de vous obliger. Mais écoutez-moi un instant, je voulais parler de l'origine du meurtre de Bender. Où est-elle ? Bender est venu dans cette maison comme médecin aliéniste pour découvrir le fou sadique qui a étranglé le perroquet et égorgé le chien.

Le rire de Guy fit sursauter Tairlaine.

— Et comme il l'a découvert... il devait mourir.

— C'est ridicule, s'écria Judith. Pour l'amour du ciel, Guy, cessez de jouer la comédie et soyez naturel. Vous avez exactement la voix que vous preniez pour me raconter des histoires de revenants sur...

Elle regarda la table et les chaises avec un visible malaise et tapa du pied d'un geste enfantin.

— Mais vous n'êtes plus une enfant, ma chère, dit Guy. Vous avez trente et un ans. Laissez-moi continuer. Bender était donc une victime toute désignée. Or, dans le tirage au sort de ce soir, par une curieuse coïncidence, il a pris justement la carte qui allait l'envoyer dans cette chambre. Devons-nous croire qu'elle lui a été attribuée par le hasard ?

— Continuez, dit H. M. d'une voix sans timbre.

— Où la coïncidence devient réellement invraisemblable, messieurs, c'est au moment où Bender ne reçoit pas une quelconque carte gagnante, mais que, pour ajouter au pittoresque, il tire précisément cet as de pique dont la tradition populaire a fait la carte de mort. Le hasard n'y est pour rien, croyez-moi. Mais comment le truquage a-t-il été manigancé ? Je ne puis me l'expliquer.

» Réfléchissez un instant : on peut faire sauter la coupe en jouant une partie, mais ici les cartes ont été étalées en éventail sur le plateau que Shorter a passé à la ronde. Bender fut justement le dernier à se servir ; comment aurait-on pu lui forcer la carte puisqu'il la choisissait lui-même ? Nous nous trouvons en face du problème le mieux posé que j'aie jamais rencontré. Quelle est votre solution, sir Henry ?

H. M. qui avait réussi à se caler sur une des fameuses chaises de citronnier arrêta court le mouvement qu'il faisait pour porter sa pipe à sa bouche.

— Masters, dit-il, j'ai été le dernier des imbéciles ! Les faits les plus simples ne m'ont même pas sauté aux yeux. Oh ! dire que je n'ai rien soupçonné ! Vite, appelez Shorter ! Qu'il apporte le paquet de cartes dont on s'est servi ce soir. Pas de questions, nom de... Faites ce que je vous dis.

Lorsque l'inspecteur eut passé la porte, H. M. regarda Guy d'un air sombre :

— Pour le moment, vous avez le dessus, mon ami, mes lauriers sont ternis.

— Je ne sais pas ce que vous avez dans l'esprit, dit Judith, les yeux élargis de stupeur ; mais Shorter... c'est absurde. Il est à notre service depuis des années...

— Vous ne comprenez pas, observa Guy, mais je crois que sir Henry sait à quoi s'en tenir.

Masters ramena un Shorter très déconcerté, mais qui n'avait nullement l'apparence d'un coupable :

— J'ignore ce que cet homme me veut, monsieur, dit-il d'un air offensé. Mais voici les cartes dont on s'est servi ce soir : je les ai moi-même remises dans leur boîte. Si vous désirez les voir...

— Bon, dit H. M. Comptez-les.

— Monsieur ?

— Comptez-les ! Vous savez compter, j'imagine ?

Shorter obéit d'une main tremblante.

— Mais le compte est juste, dit-il en fronçant les sourcils, il y a cinquante-deux cartes.

— Voulez-vous recommencer en regardant les cartes une à une pour voir si vous ne remarquez pas une anomalie. Ne me demandez pas laquelle. Faites ce que je vous dis.

— Mais voyons, que signifie ceci ? demanda sir George.

— Patientez, vous allez comprendre. Prenez votre temps, Shorter... Ah ! Nous y voici ! Que trouvez-vous ?

— Je ne sais si je me trompe, monsieur, mais on dirait qu'il y a *deux* as de pique.

— Mais bien sûr ! Masters, dit tristement H. M., voici une de nos meilleures pistes réduite à néant. Bender a bien joué la comédie ! Cela ne vous dit rien car vous ne l'avez pas vu, mais les autres se souviendront. Après avoir tiré sa carte Bender a mis sa main sous la table comme s'il prenait d'extrêmes précautions pour la regarder. Et malgré le talent avec lequel il a joué son rôle, il n'a pu s'empêcher de faire une curieuse grimace en produisant l'as de pique. Rappelez-vous aussi que plus tôt dans la soirée un paquet de cartes avait été éparpillé dans le hall sans raison apparente. Vous comprenez maintenant ce qui s'est passé : Bender a pris l'as de pique de ce paquet et, à table, il l'a simplement substitué à la carte qu'il avait réellement tirée.

» Pour une raison qui nous échappe il tenait à venir dans cette chambre... et le neuf de pique n'a pas quitté sa poche de smoking. Vous avez remarqué que la carte est froissée. Il devait chercher quelque chose dans sa poche au moment où le poison a commencé à agir et il a sorti la carte en tombant. Ce neuf de pique que nous prenions pour un indice sérieux est tout simplement la vraie carte qu'il avait tirée à table... Je me battrais, Masters, pour n'avoir pas compris cela !

VIII

LE TALISMAN

— C'est clair, dit sir George.

— D'une simplicité élémentaire, appuya Guy avec un rire déplaçant. Je suis enchanté de me trouver en présence d'un problème policier dans lequel la victime joue le vilain rôle. Je suppose que le gaillard ne s'est pas tout simplement suicidé de façon théâtrale ?

Masters, plus lent à s'assimiler cette nouvelle version, dit à son tour :

— Tout cela est très joli, monsieur, mais quel intérêt aurait donc eu Mr Bender à rester dans cette chambre ?

— Il espérait que le meurtrier viendrait l'attaquer et il s'offrait en appât. Le meurtrier vint en effet... Bender ne manquait pas de courage et je me demande s'il n'avait pas une arme dans sa poche : le neuf de pique serait tombé en la tirant. On aurait en ce cas volé l'arme aussi.

— Un instant, s'écria Masters. J'ai une idée, et une petite perquisition pourra nous prouver qu'elle est bonne. Il existe peut-être, après tout, un piège empoisonné dans cette chambre.

— Bon Dieu, fit H. M. Vous ne vous êtes pas mis en frais d'originalité. Vous n'avez donc pas écouté tout ce que nous avons dit ce soir ?

L'inspecteur ne sourcilla pas :

— Attendez donc, mon explication est parfaitement originale. Vous venez de démontrer que le neuf de pique était tombé de la poche de Mr Bender, n'est-ce pas ? Alors qu'est-ce qui empêcherait le petit rouleau de parchemin d'en être tombé aussi ?

— Mais je vous affirme, inspecteur, dit Guy, que je n'ai jamais...

— Ne vous tourmentez pas, monsieur ; on peut expliquer de multiples façons la présence de ce document entre ses mains. Je continue : nous ignorons si l'assassin n'aurait pas dissimulé un piège au curare dans un ornement du mobilier par exemple, ou ailleurs. Au moment où Bender s'aperçoit qu'il est empoisonné, que fait-il ? Il a dans sa poche une accusation terrible contre le meurtrier, consignée dans le carnet : son instinct le pousse à cacher ce carnet dans un endroit où la police pourra le retrouver avant l'assassin. Il a tout juste la force d'accomplir son geste... le carnet peut être dissimulé dans le lit, par exemple, ce qui expliquerait la position du corps. Au moment où il l'a tiré de la poche de son smoking, la carte et le rouleau de parchemin sont venus aussi ; la carte est tombée à terre et le rouleau par accident s'est logé sur sa poitrine. Voilà, conclut l'inspecteur.

H. M. se redressa lentement :

— Mes aïeux ! fit-il, j'ai entendu bien des reconstitutions saugrenues dans mon existence, mais jamais aucune n'a défié à ce point les lois de la pesanteur et du bon sens. Vous croyez vraiment à cette funambulesque histoire ?

— Parfaitement. Chacun ici a un alibi valable, la fenêtre est protégée par des volets de fer fermés au verrou et la porte était surveillée par cinq personnes. Alors ?

— S'il faut vous montrer votre erreur, je le ferai. La voyez-vous, Mr Guy ? dit H. M.

— Mais voyons, protesta Judith, comment voulez-vous que Bender ait eu assez de force pour sortir son carnet de sa poche et se dépêcher de le cacher, mais pas assez pour appeler au secours ? C'est absurde... D'ailleurs, s'il avait tiré en même temps que le carnet la carte et le parchemin, les deux objets seraient tombés à terre. Bender était couché *sur le dos*, je l'ai vu, il aurait donc fallu que le rouleau de parchemin voltige dans l'air comme un papillon en attendant sa chute... Vous allez sûrement me faire sortir d'ici, mais cela ne m'empêchera pas de dire que votre hypothèse est absurde.

— Du calme, Judith ! fit Guy. Je vais me ranger à votre avis, inspecteur, bien que votre hypothèse me semble un peu tirée par les cheveux. Mais si nous l'acceptons, comment expliquez-vous la voix qui a répondu aux appels ?

— Je ne suis pas chargé de vous fournir des explications, dit tranquillement Masters. Si j'autorise les hypothèses, c'est uniquement parce que sir Henry est ici. Certaines personnes peuvent me moquer si cela leur plaît, mais j'ai trois hommes ici et je vais faire une petite perquisition pour m'assurer par moi-même du contenu de cette chambre ! Désirez-vous rester pour nous aider ?

H. M. prétendit avoir mieux à faire. Il désirait se rendre au bureau de Mantling et insista pour que les autres l'accompagnent. Guy, qui guettait Masters derrière ses lunettes noires, attendit qu'ils fussent sur le point de quitter la pièce ; puis il posa la main sur le coffret d'argent :

— Vous avez déjà examiné cette boîte, sans y trouver rien de suspect, m'avez-vous dit ? Voulez-vous me permettre de l'emporter, elle m'intéresse. Pure sentimentalité de ma part, naturellement, mais je voudrais...

Masters prévint le geste de Guy et sans manifester ce qu'il pensait, répondit :

— Désolé, monsieur, mais rien de ce qui se trouve ici ne peut être distrait pour le moment. Personnellement, je n'y verrais aucun inconvénient... mais la règle est inflexible. Entre nous, pourquoi avez-vous donc tellement envie de ce coffret ?

— Je n'en ai pas particulièrement envie, dit Guy.

Il était calme, mais une vilaine lueur – rage, désespoir, crainte ou simple perversité – flambait de nouveau dans son regard. Singulier garçon ! On n'arrivait pas à le situer : tantôt aimable et naturel, l'instant d'après il n'était plus qu'affectation. Sa voix tremblait :

— Je n'ai pas particulièrement envie du coffret, mais il y a une miniature à l'intérieur, je crois vous l'avoir dit et je voudrais... Cela vous paraît suspect ? Quelle absurdité !

Le guettant du coin de l'œil, Masters ouvrit le couvercle et en retira l'objet que Tairlaine avait déjà vu. C'était un médaillon ovale cerclé d'or d'environ huit centimètres de long contenant deux miniatures sur ivoire accolées dos à dos : l'une représentant un visage de femme, l'autre celui d'un homme.

Guy prit le bijou avec précaution et Judith accourut pour le voir de près.

— Charles Brixham, dit Guy en passant le bout des doigts sur le verre, le premier de ceux qui moururent dans cette pièce, et sa femme. Vous ne ferez certainement pas d'objection à ce que je...

— Laissez-le l'emporter, Masters, dit H. M.

Au moment où ils sortaient de la pièce, Judith s'empara du médaillon pour l'examiner : ces portraits semblaient la fasciner ; elle le tendit enfin à Tairlaine et, pour la première fois, les ombres du passé prirent un aspect tangible. Ils pouvaient maintenant se figurer les êtres vivants qui avaient occupé la chambre de la mort.

L'une des miniatures représentait le mince visage d'un homme d'une vingtaine d'années, au regard de visionnaire : son expression d'extrême douceur indiquait presque de la faiblesse. Il ne portait pas perruque, mais ses cheveux étaient tressés en queue ; une cravate de chasse lui enserrait le cou ; il était vêtu d'un sévère habit de cheval de couleur marron boutonné très haut. Le menton appuyé dans sa main, il semblait réfléchir. Malgré le coloris de la peinture, on devinait la pâleur du modèle et un cerveau peu équilibré prêt à sombrer sous le poids de ses rêves.

En contraste parfait avec celui de l'homme, le visage de la femme – une beauté latine aux contours arrondis, aux yeux sombres, – empreint aussi d'une certaine douceur révélait un sens pratique aussi net, aussi visible que les boucles de sa perruque poudrée. Son teint paraissait naturellement éclatant et sa bouche ferme avait une expression un peu dure.

— Croyez-vous vraiment que je lui ressemble ? demanda Judith. Guy le prétend, d'après le grand portrait qui se trouve au premier étage, mais je ne vois pas la moindre analogie. Les yeux, les cheveux, ne sont pas de la même couleur et je me jetterais à l'eau si j'avais comme elle un visage en pleine lune.

— C'était une femme très intelligente, ma chère, dit Guy.

Ces portraits hantaient encore Tairlaine au moment où ils arrivèrent au bureau de Mantling. Le constable de faction devant la porte ouverte fut dépêché par H. M. pour aider Masters.

Penchés sur un petit billard de table installé sur le bureau, Ravelle et Carstairs terminaient une partie animée ; ce dernier ramassa vivement ses gains.

— Il fallait bien faire quelque chose, dit Carstairs à Judith en manière d'excuse, puisqu'on nous séquestre ici. Voyons, Judy, ne me regardez pas avec cet air dégoûté : je vous ai offert mon aide, ma sympathie, je vous ai offert...

— Ne faites pas attention, dit Ravelle avec indulgence, il est un peu énervé, vous comprenez : le whisky en est responsable. Il me disait : « Mon vieux, je lui ai offert mes consolations et elle les a dédaignées », et il avalait un verre. « Mais de quoi vouliez-vous donc la consoler ? » lui répondais-je. « Oh ! reprenait-il, il ne s'agit pas de cela, mais c'est pour le principe », et il ingurgitait un autre verre.

» Bon sang ! Je suis très Anglais moi-même, mais je n'arrive pas à comprendre votre mentalité. Je ferais mieux de boire un autre whisky. Mon vieux Merrivale, vous allez faire avec moi une petite partie et je parie que je gagne...

— Vous allez m'enlever ce billard tout de suite, tonna H. M., et... Non, attendez : où sont tous les autres ? Où est Mantling ?

— Il s'est couché, répondit Carstairs. Je n'arrive pas à comprendre ce qui arrive à Alan, si maître de lui, si plein de sang-froid d'ordinaire. Il semble démonté par cette affaire...

— Et miss Isabel, qu'est-elle devenue ?

— Je crois qu'elle a une crise de nerfs, répondit Ravelle. Nous étions à peine installés ici, imaginez-vous, qu'elle est entrée en coup de vent, a couru au bureau et s'est mise à jeter par terre tout ce qui se trouvait dans les tiroirs. Le flic de garde à la porte lui a sauté dessus...

— Bref, coupa Carstairs, elle s'est mise dans un état épouvantable et on a eu du mal à l'emmener. Vous ferez bien d'aller lui parler, Judy : elle s'est fourré dans la tête que les flèches qu'Alan et moi avons rapportées – pas celles des panoplies, les petites fléchettes à main qui ont environ cinq centimètres de long – sont empoisonnées...

— Mais, n'est-ce pas la vérité ? demanda doucement Guy : vous vous êtes vanté vous-même de le croire.

— On peut très bien dire que l'on a réussi à rapporter d'un voyage des armes empoisonnées quand on sait qu'il y a mille chances contre une pour qu'elles ne le soient pas : cela les rend intéressantes, répliqua Carstairs ; par exemple...

— Personne ne s'inquiète de ce qui vous paraît intéressant ou non, mon cher, dit vivement Judith, si vous me permettez, c'est déjà

bien assez de vous supporter dans la maison. J'y suis obligée parce que vous êtes un ami de mon frère, mais au moins comportez-vous décemment. Buvez votre maudit whisky : ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, et continuez à répandre vos vilains mensonges sur...

Elle se retourna, haletante.

— A quel sujet, vouliez-vous nous voir, Guy et moi, sir Henry ?

Carstairs s'était arrêté court et la fixait avec stupéfaction ; soudain la lumière parut se faire dans son esprit :

— Bon sang, dit-il dans un souffle, c'est donc cela !

Un frou-frou de jupe soyeuse... et Judith était partie.

Carstairs immobile regardait toujours la porte, puis il fit le geste de jeter des dés sur le tapis. Tairlaine qui s'attendait à une explosion de H. M. fut tout surpris de l'entendre dire d'un ton placide :

— Allons... Je me doutais bien qu'il y avait eu du grabuge quelque part.

— Ce sont ces maudites armes, dit Carstairs, mais comment aurai-je pu savoir ? Elle ne m'a rien dit sur le moment. Elle a ri et j'en avais conclu... Voyez-vous, elle prétend détester la sentimentalité et les femmes ont des idées si extraordinaires aujourd'hui que la chose n'était pas invraisemblable ; comment savoir ?

» Un après-midi que j'étais ici à lui raconter mes aventures en faisant des moulinets au-dessus de ma tête avec une flèche, je me suis piqué accidentellement la main. Après une seconde de véritable angoisse, j'ai décidé de tirer parti de la situation en lui jouant une comédie digne des meilleurs acteurs de cinéma. Je lui ai décrit mes sentiments pour elle, ajoutant que cela n'avait pas d'importance puisque j'allais mourir. Je ne vous répéterai pas ce qu'elle m'a répondu, car je suis un gentleman ; je lui avais parlé de la même façon une semaine auparavant et elle s'était moquée de mes « boniments ». Les choses se sont gâtées lorsqu'elle s'est précipitée en pleurant chercher du secours et est revenue au moment précis où je buvais à la bouteille pour me donner du courage alors qu'elle me croyait inerte dans mon fauteuil...

Ravelle hocha la tête.

— Il faut plus de délicatesse en amour, mon vieux ; l'essentiel est d'aller progressivement jusqu'au moment où on est sûr du succès.

— Bien ! grommela H. M. Je vois ce qui s'est passé : elle a pris la chose en plaisantant, affirmé qu'elle s'était aperçue dès le premier moment de la supercherie et la journée s'est écoulée dans une atmosphère de cordiale intimité. Mais deux ou trois jours plus tard, elle se fâche sous un prétexte futile et casse tout ?... Dites donc, je ne suis pas ici pour écouter vos malheurs, jeune homme ; je veux savoir à quoi m'en tenir sur ce poison.

— Cette arme en tout cas n'était pas empoisonnée, dit tristement

Carstairs.

— Et les autres ?

— Les lances et les flèches de la panoplie sont absolument inoffensives et je crois que les fléchettes d'Alan le sont aussi. Mais vous saurez bientôt à quoi vous en tenir. Isabel a fait un tel foin tout à l'heure, qu'elle a ameuté non seulement l'agent de garde à la porte, mais un autre de ses copains et les experts qui comparaient des empreintes dans la pièce voisine. Ces derniers ont emporté les flèches et Arnold s'est chargé d'Isabel. J'espère qu'elle est remise maintenant.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? Alors, filez ! Oui, allez-vous-en d'ici, mais ne quittez pas la maison !... Vous, restez ! dit H. M., en retenant Ravelle : je tiens à votre présence, car vous allez me raconter une petite histoire de famille...

— Une histoire de famille ? De quelle famille ?

— De la vôtre, dit H. M.. Vous ne nous aviez pas dit que vous étiez parent des Brixham.

Ravelle ferma les yeux à demi en affectant un air étonné.

— Dites donc, c'est une plaisanterie ? Je suis naturellement très flatté, mais qui me prétend parent de mes amis Brixham ?

— La police d'une part, répondit Guy, et moi de l'autre. C'est que, voyez-vous, j'ai étudié les papiers de la famille. Mais je suis le seul à savoir ; Alan n'a pas le moindre soupçon et j'ai pensé qu'il valait mieux ne rien dire, puisque vous n'aviez pas mentionné vous-même notre parenté. Pourquoi ? Je me le demande.

— Je serai franc, dit soudain Ravelle, mais quittez cet air solennel. J'ai entendu dire, en effet, que nous étions parents, mais à un si lointain degré que rien ne s'oppose à notre amitié... En venant ici, j'avais le dessein d'acheter certaines choses. Mettez-vous à ma place : allais-je embarrasser mes amis ? Me voyez-vous disant à Alan : « Mon vieux, vous allez me laisser ce meuble au prix que je vous offre, parce que nous sommes parents ? » Non. Ce ne serait plus du sport ! J'ai l'habitude de jouer franc jeu.

Guy inclina la tête.

— Puisque nous savons tous deux, dit-il, les chances restent égales et nous nous en tiendrons là. Cette parenté m'indiffère.

— Voilà qui est bien. Merci mille fois, dit Ravelle sans se démonter, j'ai trop bu de whisky ce soir pour être capable de vous riposter. De plus, je pense à ce pauvre garçon mort si tragiquement et je me félicite d'être encore vivant. Puis-je vous demander ce que vous avez découvert ? Le policier de faction n'a rien voulu me dire.

— Un de vos ancêtres s'est intéressé à la même chose que vous, observa H. M. Savez-vous si, au XVIII^e siècle, Martin Longueval a fabriqué un meuble ou un objet de cette chambre ?

Ravelle haussa les sourcils :

— Je vous assure, monsieur, que je ne connais pas de Martin Longueval ayant vécu à une époque aussi reculée : le premier du nom est mon grand-oncle.

— Alors, dit lentement H. M. si le mobilier ne vous dit rien, c'est peut-être le mastic qui vous intéresse ? Car je sais que cette matière n'est pas indifférente à Guy.

Il y eut un silence mortel. Le coup avait été différé si longtemps que Tairlaine avait presque oublié l'étrange allusion rapportée par Isabel. L'effet fut saisissant, bien que différent de ce que Tairlaine avait imaginé. Guy parcourut simplement l'assistance d'un coup d'œil et applaudit des deux mains. Mais Ravelle qui allumait une cigarette se brûla les doigts et se détourna en jurant pour jeter l'allumette dans le feu. Le mouvement avait surtout pour but de dissimuler son visage ; il avait repris son masque d'affabilité lorsqu'il se retourna, mais les veines de ses tempes étaient étrangement gonflées.

— Du mastic ? Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

— Selon toutes probabilités, mon ami, dit Guy avec une exquise politesse, vous comprenez beaucoup mieux que lui. J'admire tellement la façon de tirer au jugé de Merrivale que cela me décide à raconter en toute franchise l'histoire de la Chambre de la Veuve. Je n'avais pas l'intention de le faire, mais vous le méritez. La cause de ces morts vous apparaîtra... si vous êtes assez fin. C'est un défi que je vous lance.

Son visage ridé exprimait une soudaine gaieté ; il s'approcha du buffet.

— Mais d'abord, un verre de porto pour m'éclaircir la voix. Voyons : Alan doit en avoir dans un de ces compartiments.

Il s'assura que son intonation bizarre avait éveillé l'attention de ses interlocuteurs. De l'air d'un conspirateur, il tourna la clé de la porte de droite.

— Vous allez goûter le porto 1898 d'Alan. Pourquoi diable les portes du buffet sont-elles toutes dures à ouvrir ? Celle-ci...

La porte s'ouvrit en grinçant ; Guy se recula de façon à ne pas masquer la lumière et Tairlaine penché sur l'épaule de sir George aperçut un visage...

Un visage qui, de l'intérieur du buffet, les regardait, les yeux grands ouverts. Un second coup d'œil rassura Tairlaine et le remplit de colère. Guy riait sous cape.

— Le porto doit être de l'autre côté... Désolé, messieurs. J'espère ne pas vous avoir fait peur ? Alan s'amuse à des farces enfantines : son plus grand plaisir est de faire raconter à ce mannequin des anecdotes d'un goût douteux devant ses amis... Peut-être ai-je oublié de vous dire que mon frère est un ventriloque amateur de talent ?

Il ouvrit l'autre porte.

IX

LA LÉGENDE

— L'histoire de la Chambre de la Veuve, dit Guy, commence à Paris au mois d'août 1792 – c'est-à-dire à l'époque de la Terreur – et elle n'est pas encore terminée.

Assis derrière le bureau. Guy, le médaillon entre les doigts, tourna vers ses quatre auditeurs le portrait du jeune homme.

— Charles Brixham. fils unique du fondateur de notre maison, avait alors vingt ans : il venait de terminer ses études à Paris et ses lettres d'alors, inspirées de Rousseau, prouvent qu'il avait encore un véritable culte pour la Révolution française. *« Trois ans d'efforts acharnés »,* écrivait-il en avril à son père, *« et ce n'est pas fini ; mais grâce à Dieu nous avons versé moins de sang pour accomplir notre tâche jusqu'ici que les tribunaux d'Angleterre n'en font couler en six mois. Notre nouveau ministère girondin fait preuve de fermeté sans violence. Il y a, bien entendu, des extrémistes qui se sont groupés sous le nom de Jacobins, mais M. Roland saura les réduire. »*

» Le vieux Brixham, homme riche et fils de ses œuvres, révolutionnaire fanatique lui aussi, répondit ironiquement au jeune Charles, qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Révolté par une telle façon de voir, celui-ci déclara passionnément *« qu'il ne pouvait plus accepter le moindre subside d'un père imbu d'idées aussi sanguinaires »*. Le pire est que ce jeune imbécile tint bon et nous le retrouvons en 1792 vivant misérablement dans la rue Saint-Julien-le-Pauvre, les cheveux non poudrés, lisant Rousseau à la lueur d'une mauvaise chandelle, fréquentant les tribunes bruyantes de l'Assemblée Nationale.

» Un enfant aurait pu prévoir la tempête qui allait s'abattre sur la France lorsque le ministère girondin déclara la guerre à l'Autriche. Les revers de l'Armée française provoquèrent une réaction violente dans tout le pays ; on cria à la trahison, Marie-Antoinette, l'Autrichienne, fut dénoncée et Marat demanda des têtes. Le calme revint un peu lorsque le Roi, coiffé du bonnet phrygien, harangua la foule. Mais la Prusse déclara la guerre et son armée marcha sur Paris.

» La puissance des Jacobins augmenta. Charles Brixham se trouvait à la porte d'Orléans lorsque les fédérés marseillais firent leur entrée dans la capitale, tambours battant, en chantant le plus bel hymne patriotique que l'histoire eût jamais enregistré.

» Il répondit à ces accents nouveaux par « Vive Roland » et reçut aussitôt un coup de poing sur la nuque qui l'envoya rouler évanoui

sous une porte cochère.

» Le 10 août, Danton ayant dissous l'Assemblée, Charles Brixham entendit de chez lui la fusillade dans la direction des Tuileries. Il se précipita dans la rue, apprit que la garde suisse avait été massacrée et le Roi et la Reine faits prisonniers. Avec Danton, Marat et Robespierre au pouvoir, la guillotine commença à fonctionner sur la Place de la Révolution.

» Ce fut alors que Charles Brixham tomba amoureux.

» Les circonstances de cet événement ne sont pas ordinaires :

» Le 16 août, porté par la foule contre le mur de l'Hôtel de Ville, Charles Brixham s'était accroché à une fenêtre avec quelques autres pour suivre les débats. Il entendit Robespierre réclamer d'urgence l'institution d'un tribunal révolutionnaire, puis un autre personnage prit la parole et son discours sanguinaire indigna Charles qui voulut protester ; mais l'émotion lui ayant fait oublier son français, il cria en anglais quelques paroles que son entourage prit, évidemment, pour une approbation. Dans son agitation, il lâcha prise et tomba lourdement dans la foule contre le mur d'appui. Une femme enveloppée d'une mante grise à capuchon l'aida à se relever...

Guy tourna le médaillon et montra le visage arrondi de la jeune femme, aux yeux intelligents et rieurs, à la bouche dure.

» – Elle lui dit : « Je sais l'anglais ; êtes-vous fou, « milord ? » Aussitôt le jeune imbécile cria en français : « A bas ces maudits Jacobins, ces assassins ! » La foule voulut l'écharper ; adossé au mur d'appui, il se défendit jusqu'à ce que son épée fût brisée. Profitant d'un remous, la femme au manteau gris le tira vivement par la main et, toujours courant, ils arrivèrent, épuisés, au bord de la Seine et s'assirent sur les marches descendant jusqu'à l'eau mouvante. Elle refusa de lui dire son nom, mais elle lui donna un baiser en lui promettant de le revoir.

» Représentez-vous l'effet de cette rencontre sur un jeune visionnaire rendu à moitié fou par l'écroulement de son idéal politique et nourri de conceptions sur l'amour puisées dans *La Nouvelle Héloïse* ! Une femme inconnue était devenue sa déesse, son seul espoir, sa raison de vivre. Il écrivit à son père dans le style pompeux de l'époque : « *J'ai contemplé une créature mortelle parée du visage d'un ange.* » Le vieux Brixham dut répondre par quelque plaisanterie assez crue qui mit fin pour un temps à l'échange de correspondance. Le mois suivant, Charles ne pensait plus qu'à courir les rues à la recherche de sa bien-aimée : c'était l'époque des massacres de septembre.

» Il la retrouva le soir du couronnement de la Déesse Raison ; elle sortait, furtivement, d'une porte de la rue du Temple, avec sous le bras, un paquet qui ressemblait à des livres de compte ; il en conclut aussitôt qu'elle venait d'accomplir une mission charitable. Bien qu'elle

parût heureuse de le revoir, son premier mouvement avait été de fuir. Ils entrèrent ensemble dans un café et, plus tard, elle lui proposa spontanément de l'accompagner chez lui. Ils y passèrent trois jours de bonheur ; elle répondait à ses supplications : « Oui, nous nous marierons, mais pas tout de suite », et refusait toujours de lui dire son nom. Le matin du quatrième jour, elle s'enfuit tandis qu'il dormait, en laissant un billet.

» Une longue et triste attente commença et il n'avait pas encore retrouvé « son ange », par cette froide journée de janvier, qui vit tomber la tête de Louis Capet, roi de France. Charles Brixham assistait à l'exécution, perdu dans la foule où échelles et lorgnettes se louaient à prix d'or. Quelqu'un lui ayant prêté des jumelles, il aperçut les deux exécuteurs revêtus de blouses grossières destinées à préserver leurs vêtements et on lui arracha les verres au moment où la victime montait les degrés de l'échafaud. Charles ferma les yeux, mais avant la clameur immense qui salua l'exécution, il avait entendu les trois coups sourds qui déclenchaient la machine de mort.

» Charles Brixham partit en chancelant au moment où la voiture s'approchait pour charger le corps et la tête et il se rappela la réflexion d'un voisin disant que Samson, le bourreau, se ferait un joli denier en vendant les boucles de cheveux de Louis Capet. Aussitôt, son esprit frappé d'horreur par cette boucherie s'égara vers le mécanisme de l'exécution. Où emportait-on le corps ? Ces monceaux de têtes et de corps ? Que devenaient les effets des suppliciés ? Au bout de combien de temps devait-on aiguïser « La Louissette » ou la remplacer ? Pensées terribles, songes dangereux !... C'est depuis cette époque que le sens pratique et l'extravagance se sont si étrangement mêlés dans notre famille.

» Le logement de Charles Brixham n'était pas loin de la Conciergerie ; il allait parfois guetter le départ de la dernière fournée des condamnés et les voyait monter péniblement en charrette les mains liées derrière le dos, frissonnants sous l'air glacé. Il se mit à boire des alcools coûteux et à poser les questions qui l'obsédaient à un cafetier du Quai du Nord tout en redoutant que celui-ci tînt pour suspect ce jeune Anglais non rasé, à la bourse bien garnie, qui ne portait pas de cocarde et oubliait souvent de l'appeler « citoyen ». Mais jugeant, sans doute, ce gibier de trop peu d'importance pour « La Louissette », le cabaretier lui dit d'aller, de nuit, sur la colline derrière le Père Lachaise s'il tenait à savoir ce que la République faisait de ses ennemis.

» Malheureusement pour sa raison, Charles Brixham suivit ce conseil et ses rêves furent désormais hantés par l'affreux spectacle : à la lueur d'immenses feux de joie des terrassiers creusaient des rangées de fosses dans lesquelles les corps des condamnés étaient précipités

après avoir été dépouillés de leurs vêtements. Ces vêtements classés et rangés en pile étaient estimés à mesure et consignés dans un livre par un contrôleur ; on les envoyait ensuite au lavage avant de les vendre. Une autre image vint un peu plus tard frapper son cerveau : au début de février, alors que de graves rumeurs de guerre circulaient déjà, il suivit le tombereau des condamnés jusqu'au pied même de la guillotine. L'un des deux exécuteurs était un jeune homme de taille imposante, élégant et très digne qui tenait une rose entre ses dents.

» Un seul espoir retenait Charles à Paris, celui de retrouver « son ange » ; à part cela rien ne l'intéressait ; il n'ouvrait même plus ses lettres et ne fut pas touché par l'avertissement de son père qui lui conseillait de revenir immédiatement en Angleterre, la guerre étant sur le point d'éclater. A son immense joie, la jeune beauté revint un beau matin et lui dit avec une émotion profonde : « J'avais une résolution à prendre : si vous voulez toujours de moi, nous allons nous marier, mais nous quitterons la France aussitôt après. »

» Il se rasa et, pour la première fois, sortit de son coffre le gilet de satin d'autrefois. Ils se marièrent le même jour (formalité très simple au temps de la Déesse Raison) sans témoins. Il ne lut pas la signature de sa femme sur le registre, mais elle lui dit s'appeler Marie-Hortense Longueval...

Tairlaine tressaillit en entendant la voix tonitruante de H. M. s'écrier :

— Longueval ? Vous êtes sûr ?

Le charme ne fut cependant pas rompu. Sir George Anstruther, penché en avant, tenait un cigare éteint entre ses doigts. Martin Longueval Ravelle se frottait machinalement les yeux, mais ne souriait plus. Le plus affecté de tous était Guy ; Tairlaine sentait que ce récit faisait partie de sa vie même.

— Oui, c'était son nom, en ce sens qu'elle y avait un certain droit. Vous verrez pourquoi. Mon histoire vous intéresse, messieurs ? Je l'ai répétée bien des fois.

Il but un peu de porto et reprit :

— Charles Brixham loua une voiture de remise pour aller au village de Passy où ils devaient passer une semaine à l'auberge avant de s'embarquer pour l'Angleterre. Lorsqu'il avait interrogé sa bien-aimée sur ses parents, elle lui avait dit de ne pas s'en inquiéter ; notre jeune idéaliste s'était contenté de cette réponse. L'idylle fut brusquement interrompue le surlendemain : Marie-Hortense entendit crier la nouvelle et très pâle vint la lui apprendre :

» La guerre était déclarée à l'Angleterre. Danton clamait qu'il pendrait les maudits « Rosbeefs » à tous les réverbères de la rue Saint-Antoine et l'aubergiste allait être obligé de déclarer qu'il avait un ennemi sous son toit. Le premier mouvement du jeune homme fut

d'écarter de rire en songeant aux vaisseaux de lord Howe qui gardaient la Manche. Mais Marie-Hortense rabattit sa superbe : « Tu es fou, imbécile, » dit-elle ; « il faut nous cacher, nous serons en sûreté chez moi. Tu es mon mari maintenant et je saurai garder ce qui m'appartient. »

» Le ton avec lequel elle avait prononcé ces paroles le surprit. Elle loua une chaise de poste et, à la nuit tombante, ils filèrent bride abattue sur Paris. « N'oublie pas que tu es mon mari et ne sois pas étonné de voir une très belle demeure », lui avait-elle dit non sans fierté.

» En débouchant dans la rue Neuve Saint-Jean, ils furent arrêtés par une bande qui leur cria que seuls les aristos et les Anglais pouvaient s'offrir une voiture. Marie-Hortense passa la tête par la portière et fit tomber son capuchon en disant : « Me reconnaissez-vous, citoyens ? » A la grande horreur du jeune mari, l'homme qui tenait déjà la poignée recula et ses camarades s'excusèrent.

» Les jeunes mariés s'arrêtèrent dans un coin de la rue Neuve Saint-Jean. *La maison était fort belle, mais, écrivit-il, elle contenait une profusion d'objets d'art en désordre et de portraits posés à même le sol* et la nervosité des domestiques le frappa.

« Mon père est-il là ? », demanda Marie-Hortense à un majordome de grand style en perruque poudrée. Charles pensa qu'il entraînait, en effet, chez d'insouciant aristos.

« Monsieur de Paris est en train de dîner », répondit cérémonieusement le laquais, « avec madame sa grand-mère et quatre de messieurs ses frères venus de province. Son cinquième frère a été retenu, mais M. Longueval est venu de Tours... Mademoiselle n'a pas oublié l'anniversaire de madame Marthe ? »

« Je vais voir mon père », répondit Marie-Hortense. Puis s'adressant à son mari : « On fête mon arrière-grand-mère, un véritable tyran, qui aura quatre-vingt-dix-huit ans demain. Vous avez choisi un bon moment pour voir toute la famille. Attendez-moi ici, je dois leur parler d'abord. »

» Il attendit le cœur battant ; le bruit d'une discussion animée parvint à ses oreilles, puis la voix de Marie-Hortense qui criait : « C'est un milord anglais et il est riche. »

» Elle parut aussitôt les joues en feu et le pria d'entrer.

» La pièce était brillamment illuminée aux bougies. Imaginez dans la fraîcheur de ses dorures la chambre que vous avez vue ce soir, la table de citronnier couverte de victuailles et les six chaises autour. Il y en avait une septième, sorte de trône, sur lequel une vieille femme, la tête couverte de fines dentelles, le visage maquillé, était assise. Elle tenait d'une main un verre de vin rouge et de l'autre une béquille. Les cinq hommes, robustes gaillards, les cheveux noués de rubans de

couleur vive, étaient visiblement frères ; le cinquième faisait figure de parent pauvre. L'aîné se leva, fit un salut courtois et dit :

« Vous ne devez pas ignorer, citoyen Anglais, que le mariage de ma fille nous prend par surprise. La question est de savoir si nous allons vous envoyer en prison ou vous admettre dans la famille. Mes frères et moi ne pouvons risquer nos situations et nos têtes pour un caprice de jeune fille, mais tant que nous n'aurons pas pris de décision, vous êtes notre hôte. Martin Longueval, donnez-lui une chaise ; Monsieur de Blois, versez-lui à boire. »

« Il faut que vous ayez été follement amoureux, jeune homme », dit un des frères en ricanant, « car peu de gens se soucient de faire partie de notre cercle. »

» La vieille dame intervint aussitôt :

« Un peu plus d'orgueil, Louis-Cyr », dit-elle en frappant le sol de sa béquille. « Notre charge a été donnée, il y a eu cent quatre ans en septembre dernier, au père de mon mari par le Grand Roi lui-même. Quant à cet Anglais... pourquoi pas ? Ma fille a bien épousé un musicien. Si la petite Marie-Hortense a envie de lui, elle l'aura. D'ailleurs, il me plaît. Venez m'embrasser, jeune homme ! ».

« Monsieur Longueval », fit Charles d'une voix mal assurée en s'adressant au père de Marie-Hortense, « Monsieur Longueval... »

« Longueval ? » dit-il. « Pourquoi vous servez-vous de l'ancienne forme de notre nom ? Seule une branche éloignée de notre famille l'a conservée. Serait-il possible que la petite Marie-Hortense vous eût caché son vrai nom ? »

» Un éclat de rire formidable secoua les convives et fit vaciller les flammes des bougies. Au même instant, Charles Brixham faillit s'évanouir. Un jeune homme de taille imposante, élégant et digne, une rose à la bouche, entra dans la pièce :

« Au nom du ciel », s'écria Charles, « qui êtes-vous ? »

« Ce citoyen », répondit le père de Marie-Hortense, « est mon fils aîné, celui qui m'a remplacé dans le service actif. Quant à nous, citoyen, nous appartenons à la famille des Samson, exécuteurs des hautes-œuvres de père en fils dans toutes les hautes cours de France. »

Guy Brixham s'arrêta pour considérer son auditoire. Une horloge dans le hall sonna la demie.

— Vous aviez, naturellement, deviné depuis longtemps, mais j'ai dû vous donner ces détails pour remonter aux véritables causes du drame qui devait suivre. Comprenez aussi que les Samson n'étaient pas des démons, ni même de méchantes gens : ils recueillirent l'étranger sous leur toit à un moment où celui-ci représentait un véritable danger pour eux. Les Samson faisaient consciencieusement la besogne de leur charge sans perdre de vue le côté financier, évidemment, mais ils n'ont jamais cherché à influencer Charles

comme celui-ci paraît l'avoir pensé. Si son cerveau n'avait pas été déjà atteint et – il faut bien le supposer – sans les agissements de la vieille madame Marthe Dubut-Samson, le mariage aurait pu être heureux.

» Mais le pauvre Charles Brixham devait mourir fou.

» Trop fier pour reprocher à Marie-Hortense de lui avoir caché son secret, il ne cessait pas de l'aimer. De terribles rêves recommencèrent à le hanter : un jour, il aperçut dans la cuisine une pile de vêtements propres qui lui évoquèrent ceux des guillotins. Une autre fois, sa propre image dans la glace lui causa une épouvante sans nom. En mars, alors que la Terreur battait son plein, il s'enivra dans la bibliothèque et sortit tranquillement de la maison pour aller se livrer. Mais il avait à peine descendu quelques marches qu'il rencontra le jeune Henri... celui-ci lui assena un coup de poing sur la nuque pour l'étourdir et le faire rentrer de force dans la maison. Marie-Hortense accueillit son mari sans reproches, mais ils restèrent des jours sans se parler.

» Charles avait écrit à son père pour lui demander de trouver le moyen de les faire sortir de France ; longtemps après, un homme d'affaires lui répondit que son père était mort, mais qu'il allait faire le nécessaire. Marie-Hortense affirma aussitôt en bonne épouse qu'elle suivrait son mari en Angleterre. « *La tendresse aurait pu exister entre nous* », écrivait Charles, « *sans ma maudite mentalité. Dieu de miséricorde, comment pourrai-je jamais me vaincre moi-même ?* »

» Mais la pire ennemie du ménage était, à mon avis, madame Marthe qui, fière de la lignée des Samson et ayant percé à jour les véritables sentiments de Charles, lui avait voué une haine farouche. La bise de mars faillit être fatale à la vieille femme et sa rancune grandit à mesure que ses forces déclinaient. La chambre à la table de citronnier était la sienne ; dressée sur les oreillers du grand lit en forme de cygne, le visage sans maquillage, un fichu autour de la gorge, elle recevait Charles et lui parlait des horreurs passées, des présents reçus par son mari pour qu'il accomplisse plus vite sa sinistre besogne et de bien autres choses que vous pouvez imaginer ; elle enrageait de le voir écouter sans émotion apparente, mais ces conversations portaient leur fruit empoisonné et il ne devait jamais oublier la chambre maudite.

» Fin avril arrivèrent des nouvelles d'Angleterre : un bateau les attendait au large à quatre milles de Calais. De faux passeports leur permettraient peut-être de sortir de Paris ; l'aventure devait être tentée. Mme Marthe était mourante lorsqu'elle apprit leur projet de départ. Marie-Hortense avait passé des heures à son chevet et la vieille sorcière sut les utiliser : elle lui montrait « *des coffrets bizarres en or et en argent en présence du cousin Longueval* », écrivit plus tard Charles : « *Une fois elle lui fit même prêter serment sur un crucifix, c'est Henri qui*

me l'a dit. »

» Le rire sardonique de la vieille femme les poursuivit lorsqu'ils partirent en voiture fermée. Leur fuite réussit sans difficulté et ils entrèrent en possession d'une coquette fortune. Tout semblait s'arranger au mieux mais, environ dix-huit mois plus tard. Charles descendait l'escalier par un bel après-midi d'été, lorsque subitement l'affreuse vision lui apparut de nouveau : un tombereau plein de corps décapités et sanglants, montant à sa rencontre...

» Cette nuit-là, la haine s'installa à son foyer.

» De semblables visions le poursuivirent par intervalles ; il les a toutes décrites dans son journal : bientôt il n'osa plus sortir de chez lui.

» Au début de 1796. Marie-Hortense lui donna deux jumeaux, un garçon et une fille et le 2 juillet de la même année, ils apprirent que Mme Marthe était morte à la veille de son centenaire en laissant un singulier testament : elle léguait tous les meubles et objets de sa chambre sans exception à son arrière-petite-fille Marie-Hortense avec l'ordre de les faire parvenir en Angleterre. Elle avait aussi dicté une lettre à Martin Longueval (qui fut largement rétribué de ses peines) : celui-ci l'apporta à Marie-Hortense qui la brûla aussitôt lue, mais n'oublia jamais son contenu, bien qu'elle n'en fit qu'une seule fois mention.

» Charles ne fit aucune objection à recevoir le mobilier. Il s'était mis à lire journallement la Bible – et il permit à Marie-Hortense de coucher seule avec ses enfants dans la chambre reconstituée de son aïeule...

» Votre imagination saura compléter ce récit. Marie-Hortense mourut de mort naturelle avant Charles. La légende d'une malédiction attachée à cette chambre pour quiconque tentait d'y rester seule semble venir d'une femme de charge qui soigna Marie-Hortense pendant sa maladie. Dans la dernière entrevue que celle-ci eut avec son mari, elle l'embrassa, toute haine disparue, et lui murmura doucement quelques mots ; la femme de charge entendit seulement « en cas de grand besoin ». Puis elle attendit la mort en tenant la main de son mari. Tout à coup, elle parut vouloir donner un avertissement, mais elle ne put proférer un mot. Les deux enfants se cramponnèrent à elle longtemps après que la vie l'eut quittée, car ils avaient peur de leur père et de la charrette-fantôme qui ne cessait de le poursuivre.

X

SARBACANES ET VENTRILOQUIE

Lorsque la voix se tut, Tairlaine dut se secouer pour chasser les ombres maléfiques, si prenante avait été l'évocation du passé.

— Et maintenant, messieurs, dit Guy en levant la main, vous admettez, n'est-ce pas, l'existence d'un piège empoisonné ? Vous êtes sûrs que l'instrument de mort construit à l'instigation de Mme Marthe par l'artisan Martin Longueval fut envoyé à son arrière-petite-fille sur des instructions sur la manière de s'en servir pour se débarrasser du fou qui était son mari...

— Et vous, riposta sir George, croyez-vous à l'existence de ce piège ? Marie-Hortense a essayé de mettre en garde son mari à la dernière minute et n'a pu le faire... Et que pensez-vous du coffret d'argent que la vieille dame lui avait montré en présence de Martin Longueval ? Nous nous sommes beaucoup occupés d'un coffret d'argent ce soir.

— Dans lequel vous n'avez rien trouvé de suspect, dit Guy.

— Non, c'est-à-dire... grommela l'autre en jetant un coup d'œil furtif du côté de H. M.

Celui-ci était assis tranquillement, les yeux vagues derrière ses grosses lunettes.

— Une belle histoire que vous venez de nous raconter là, dit-il. On est tout ébaubi de s'apercevoir que vous avez évoqué des torrents de sang en ne prononçant qu'une fois ou deux le mot terrible. Mais la question intéressante est de savoir si nous sympathisons avec ce pauvre cerveau fêlé de Charles Brixham ou avec sa femme et la famille de celle-ci. Quant à vous, vos sympathies ne vont ni aux uns ni aux autres, mais seulement au passé. C'est lui seul qui vous fascine à travers ce récit.

— Eh bien ! demanda Guy en serrant les dents, et quand cela serait ?

— Je répondrai ainsi à cette question, dit H. M. Vous m'avez demandé, Anstruther, si cette boîte cachait un dangereux secret : oui, certainement.

— Mais nous sommes tombés d'accord... fit Tairlaine.

— Je sais, nous sommes tombés d'accord pour déclarer qu'elle ne renfermait aucun piège empoisonné et n'en avait jamais contenu. Mais je vous demande maintenant quel secret dangereux peut-elle cacher. Vous qui êtes un descendant de ce Martin Longueval. Mr Ravelle, avez-vous une idée ?

Assez bizarrement, le jovial Ravelle paraissait le plus affecté par le récit. Il dut se rendre compte de son attitude étrange et tenta de l'expliquer.

— Vous pensez que j'ai vu, moi aussi, des fantômes ? Peut-être. Je ne sais rien du coffret, mais ces têtes coupées m'impressionnent. Si vous aviez jamais vu fonctionner la guillotine, comme cela m'est arrivé, vous n'aimeriez guère aborder ce sujet. (Il s'essuya le front avec son mouchoir.) Vous autres Anglais, vous pouvez en parler à votre aise puisqu'on ne s'en sert pas chez vous pour châtier les criminels. Et vous devriez vous féliciter qu'on les pendre ici.

— Pourquoi ? dit H. M.

— Pourquoi ? Mais parce qu'on pendra obligatoirement quelqu'un pour le crime de ce soir, n'est-ce pas ? demanda Ravelle en se tournant vers lui. Vous ne pensez plus, j'espère, à ces absurdes pièges empoisonnés ? Vous n'en avez pas trouvé : mon vieux père non plus, autrefois. Je ne dis pas qu'à l'origine il n'y ait pas eu quelque artifice de ce genre, mais Bender est mort différemment. Les policiers disent qu'il a été tué par le poison dont les Indiens se servent pour leurs flèches. Croyez-vous donc qu'on connaissait ce poison sud-américain au temps de la Révolution ? Certainement pas.

— Voilà, dit une voix forte derrière eux, la première parole sensée qui ait été prononcée ce soir.

Tairlaine se retourna vivement. Il n'avait pas entendu s'ouvrir la porte et ignorait depuis combien de temps Alan était là. Mantling paraissait encore plus grand dans la pénombre.

— La première parole de bon sens, vous dis-je. J'ai entendu la majeure partie de votre histoire de revenants, Guy, elle ne m'a pas donné l'ombre d'un frisson. (Il s'approcha du bureau.) Le fait est, mes amis, que Guy adore ce genre de représentation. La seule personne qu'il arrive à épouvanter avec ses histoires est Judy : il les prépare comme une conférence. N'est-ce pas, George ? Que buvez-vous donc, Guy ? Du porto ? Vous avez de nouveau ouvert mon buffet ?

— Nous aimons tous les petites représentations, il me semble, riposta Guy. Du moins, je ne tente pas d'imiter les dialogues spirituels que vous échangez avec ce mannequin. Non, je ne l'ai pas dérangé, il est toujours dans le buffet.

— Nous en parlions justement..., dit H. M.

Mantling ouvrit le buffet et jeta un coup d'œil soupçonneux à l'intérieur.

— Votre frère nous a dit que vous étiez un excellent ventriloque.

— Dites donc, H. M., fit Mantling amusé, vous autres policiers, vous êtes de drôles de gens. Est-ce que, par hasard, cela fait partie de votre méthode de vous entretenir d'un pantin alors qu'un cadavre est étendu dans la pièce voisine ? Subtil, peut-être, mais... Oui, voici

Jimmy, je le sors quelquefois. Cela vous amuserait de le voir à l'œuvre ?

Il saisit le mannequin et l'installa près de lui.

— Tout dernièrement, dit H. M., un ventriloque de mes amis m'affirmait encore que cette façon de « lancer la voix » était impossible à réaliser...

— Arrière, tous ! ordonna Mantling, l'effet sera manqué si vous êtes trop près. Et maintenant Jimmy, vous allez m'écouter avec attention, je demande... Eh bien, continua Mantling en se tournant avec impatience vers la porte, eh bien, Shorter, que diable voulez-vous ?

— Excusez-moi, monsieur, dit la voix de Shorter, mais il faut venir immédiatement, l'inspecteur de police est étendu par terre dans la Chambre de la Veuve ; il semble mort.

H. M. bondit en jurant et laissa tomber sa pipe. Tairlaine s'était tourné vers la porte ; il entendit derrière lui un bruyant éclat de rire. Mantling se tenait les côtes.

— Voici, messieurs, un échantillon de l'humour de mon frère, dit Guy sans faire un mouvement. Il vous a, je crois, donné une petite démonstration pratique.

Mantling qui riait aux larmes rangea son mannequin.

— C'est exact : vous avez vu ? Voyons, H. M., ne me faites pas ces yeux-là. Je n'étais guère d'humeur à faire marcher Jimmy ce soir, mais j'ai voulu vous donner un spécimen de son savoir. Guy a raison : c'est une démonstration pratique. J'ai attiré votre attention sur le mannequin pour que vous ne soupçonniez pas la supercherie et vous avez été dupes... Votre ami a cependant raison, H. M., on ne peut pas « lancer » sa voix. Tout est comédie : les gens ne situent les sons que lorsqu'on sait diriger leur attention.

H. M. le considéra une seconde en tripotant sa pipe.

— Vraiment ? Mais comment arrivez-vous à changer votre voix ? Ce n'est pas de la comédie, cela ?

— La question vous intéresse ? Parfait, dit Mantling avec une évidente satisfaction. Cela demande de l'expérience, mais je vais vous donner une idée. J'ai pris tout à l'heure ce que j'appelle la voix caverneuse. Regardez : j'ouvre la bouche, je bâille et pendant que ma gorge est dans cette position, je parle. Puis je relève la langue contre l'arrière-gorge : plus elle ira loin, plus la voix paraîtra distante et profonde. Ce sont les muscles de l'estomac qui lui donneront sa puissance : on les contracte comme pour tousser. Tout ceci est facile ; où la difficulté commence, c'est au moment où il faut prononcer des mots sans remuer les lèvres. Certaines consonnes sont impossibles à dire, il faut leur en substituer d'autres... Mais, qu'avez-vous donc, tous ? vous paraissez bizarres !

— Doucement, dit H. M., en clignant des yeux. Vous prétendez pouvoir émettre cette voix caverneuse de n'importe quelle distance ?

— Non ; j'ai voulu parler d'une distance raisonnable où je pourrais attirer votre attention. La voix n'est, naturellement, jamais très claire, étant donné la façon dont elle est émise. Et plus on est censé l'envoyer loin, plus le son est étouffé, jusqu'à...

Il s'arrêta court, les yeux arrondis, et ses taches de rousseur devinrent soudain plus visibles.

— Imbécile ! jeta Guy, ne voyez-vous donc pas que vous venez de décrire exactement ce qui s'est passé ce soir ?

Mantling fit un pas en avant ; au même moment la porte s'ouvrit et Masters parut. Il saisit immédiatement l'atmosphère tendue de la pièce ; son regard fit le tour de l'assistance et il ferma son carnet, prêt à agir. H. M. prévint sa question :

— Nous avons appris des choses très intéressantes sur le passé, mais elles peuvent attendre. Comment vous en êtes-vous tiré ? Avez-vous trouvé le carnet de Bender ?

— Non, monsieur, mais nous nous en sommes très bien tirés et je crois que nous serons bientôt à même de prouver de quelle façon la voix a été manœuvrée. Comme vous le dites, cela peut att...

— Remarquez que mon frère est sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie, inspecteur, dit Guy en serrant nerveusement les mains. Vous feriez mieux de vous expliquer. La voix aurait-elle été par hasard produite par un ventriloque ?

Masters, très maître de lui d'ordinaire, parut si saisi que Alan recula avec une exclamation sourde.

— Par un ventriloque ? répéta Masters. Un ventriloque ! Justement. Vous comprendrez, monsieur, qu'il ne nous est pas permis...

— Ce que l'inspecteur essaye de vous faire comprendre, dit H. M. en tirant sur sa pipe, c'est que les policiers ne sont pas autorisés à parler des choses dont ils ne savent rien. Bien qu'il ait toujours été très délicat, Masters ne vous soupçonne pas encore, Mantling.

Masters se racla la gorge.

— Lord Mantling ? Je vous cherchais, monsieur. Tous ont fait leurs dépositions sauf vous et Mr Ravelle ; si nous pouvions en finir rapidement, je n'aurais plus à vous ennuyer ce soir. Bien entendu, nous continuerons à travailler dans la chambre du crime...

Mantling essayait de reprendre son souffle.

— Parfait ! inspecteur... Eh bien, allez-y. Que désirez-vous savoir ? Ce n'est pas moi qui l'ai tué, bon sang !

— Non, monsieur. Il s'agit maintenant des fléchettes.

— Des fléchettes ? Quelles fléchettes ?

— Celles qui viennent d'Amérique du Sud, monsieur. Miss Isabel

Brixham les a prises dans un tiroir de votre bureau et les a données à l'un de mes hommes...

Mantling se pencha sur le bureau, tâta les tiroirs et parut saisi de stupeur en trouvant une clé sur l'un d'eux.

— Saviez-vous qu'elles sont empoisonnées au curare ?

— Par exemple, voilà qui est bizarre... oh ! non, pas les fléchettes... je veux dire... Pardon, que m'avez-vous demandé, inspecteur ?

— Savez-vous qu'elles sont empoisonnées au curare ? Le toxicologue qui les a examinées vient de nous téléphoner ce renseignement.

— Eh bien... oui et non, dit Mantling, c'est-à-dire que toutes les flèches à sarbacane doivent être empoisonnées ; sans cela, à quoi serviraient-elles ? Voilà pourquoi je les gardais dans un tiroir fermé à clé. Mais les indigènes de la brousse mentent si volontiers ! Ils aiment que l'on croie leurs armes empoisonnées parce que cela les fait respecter, mais bien souvent les blessures s'infectent sans que l'arme ait rien de suspect. Le tétanos s'en mêle et la légende de l'arme empoisonnée prend corps. C'est par prudence que je les avais enfermées et il est étrange...

— Combien de fléchettes aviez-vous ?

— Huit. Dites à vos hommes d'y prendre bien garde, n'est-ce pas ?

— On n'en a trouvé que cinq dans le tiroir, monsieur.

Mantling tressaillit et les deux hommes se dévisagèrent.

— Mais il y en avait huit, insista Mantling. Je les ai encore vues de mes yeux la...

— La ?...

— Voilà que je ne me souviens plus : la semaine dernière... il y a quinze jours ?... Impossible de me rappeler. Ce qu'il y a de bizarre, par exemple, c'est cette clé. La dernière fois que j'ai regardé les flèches, elle était accrochée à mon anneau et la voici sur ce tiroir. Bon sang ! pourquoi me dévisagez-vous ainsi ?... Je ne suis pas entré seul ici ce soir, inspecteur.

Le visage de Masters était de pierre tandis qu'il prenait des notes. Il reprit :

— Vous avez parlé de fléchettes à sarbacane, monsieur. Avez-vous aussi la sarbacane ?

— Nous y voici ! s'écria Mantling : ainsi, vous croyez que ce petit voyou qui s'intitulait artiste a pu être tué par une fléchette à sarbacane ? L'hypothèse est plus plausible en tout cas que celle d'une malédiction attachée à la Chambre... Ecoutez-moi, la sarbacane a effectivement disparu. Je...

Masters fit un pas en avant.

— Je suis moi-même obligé d'admettre, grommela H. M. que ceci paraît sérieux. Auriez-vous, par hasard, trouvé une fléchette en perquisitionnant, Masters ?

— Non, monsieur, nous n'avons rien trouvé de semblable, mais il valait mieux s'en assurer. Et pas de sarbacane non plus.

— Dites-moi, qu'avez-vous donc découvert ? dit H. M. en l'observant. Vous paraissez bien fier ; des empreintes peut-être ?

Le visage de Masters refléta une joie secrète : voilà une affaire qui embarrassait Merrivale autant que lui-même et il s'en réjouissait.

— Des empreintes ?... A foison. Tout le monde est entré dans la chambre avant que... il vous soit venu à l'idée de me faire appeler. Et la personne qui a nettoyé cette chambre a été assez aimable et ordonnée pour prendre soin de porter des gants... peut-être pour ne pas se salir les mains. Mais nous avons cependant relevé quelques traces de son passage.

Le ton de Masters était si détaché que Tairlaine eut l'impression qu'il prononçait pour l'un des présents des paroles grosses de menaces. Aussitôt après, il ferma son carnet.

— Merci beaucoup, lord Mantling, je n'ai plus besoin de vous ce soir, à moins que vous ne puissiez suggérer...

— Sûrement pas !

— Très bien. A vous, Mr. Ravelle.

Ravelle qui était allé subrepticement se verser un verre de whisky avala une bonne lampée pour se donner du cœur. Masters s'apercevant de son émoi, lui dit d'un ton affable :

— N'ayez crainte, monsieur, nous ne sommes pas autorisés à arrêter quelqu'un sur de simples soupçons. Un bref témoignage...

— Je vous jure, monsieur, que je ne sais absolument rien sur cette affaire. J'ai un alibi... ce qui me rend suspect. Mais malgré cet alibi, je n'ai pas tué Bender. J'ai assisté au dîner comme les autres, mais je ne le connaissais pas ; je ne l'avais jamais rencontré auparavant. C'est tout ce que je puis dire. Vous me permettez de finir mon whisky ?

— Certainement, monsieur... Mais il ne s'agit pas du dîner ; je désire savoir ce qui s'est passé ensuite. Quand avez-vous quitté la table ?

— A 11 heures et demie, après que Bender eut répondu à l'appel. Seigneur ! Je ne suis pas près de l'oublier. Il était déjà mort depuis longtemps, m'a-t-on dit, et c'est heureux pour moi.

— Où êtes-vous allé ?

— Dans ma chambre : j'avais deux câbles à envoyer à Paris et une lettre à écrire. J'ai téléphoné mes dépêches à la Western Union en me servant de l'appareil qui est dans ma chambre, puis j'ai écrit ma lettre et je la descendais dans le hall lorsque j'ai entendu crier.

Masters l'observa un instant puis, tout en consultant son carnet, il

poursuivit :

— Votre chambre est située, si je ne me trompe, au premier étage sur la façade... exactement en face du boudoir de miss Isabel Brixham ? Bon, c'est bien cela. Avez-vous jeté un coup d'œil de ce côté en passant, ou parlé à miss Brixham ?

— Non, je ne lui ai pas parlé. La porte était ouverte pourtant, et elle était assise devant le feu, le dos tourné et la tête si inclinée sur la poitrine que j'ai cru qu'elle dormait. Aussi ne l'ai-je pas dérangée.

Un long silence suivit ; Masters jeta un coup d'œil sur Guy assis très droit, les mains crispées. L'inspecteur dit doucement :

— Et où se trouvait Mr Guy Brixham ?

Ravelle ouvrit de grands yeux.

— Guy ? Je ne comprends pas. Guy n'était pas là.

— Vous faites erreur, mon ami, dit Guy avec le plus grand sang-froid. Vous ne pouviez pas me voir, voilà tout. Je suppose que vous n'êtes pas entré dans le boudoir ? Si vous aviez le moindre doute interrogez ma tante.

L'autre donna des signes de malaise évident et soudain explosa :

— Ecoutez. Je n'ai pas l'intention de causer des ennuis à quiconque et, de plus, vous êtes mon ami, mais mentir à des policiers... ça, je ne le ferai pas. Ils vous fourrent dedans trop facilement. Vous n'étiez pas là, j'en suis sûr : car je me suis avancé pour regarder... à moins que vous ne vous soyez caché dans le bahut. Miss Isabel était assise dans le grand fauteuil de cretonne ; on voyait le sommet de sa tête, mais vous n'étiez pas là.

— Désolé, riposta Guy en haussant les épaules, cela fera deux témoignages contre un, voilà tout.

— Nous interrogerons de nouveau miss Brixham pour éclaircir ce point, dit Masters. Merci, Mr Ravelle. Dites-moi, lorsque vous êtes descendu porter votre lettre – il était environ minuit – et que vous êtes repassé devant la porte, avez-vous regardé à l'intérieur ?

— Non... Attendez... : je crois me rappeler que la porte était fermée, mais je n'en suis pas sûr.

Masters ferma son calepin.

— Je ne vous ennuierez pas davantage ce soir, messieurs, dit-il, à moins que vous n'ayez quelque chose à ajouter. Non ?

Il jeta un coup d'œil à H. M. qui paraissait d'humeur maussade.

— Je rentre chez moi, dit ce dernier, j'ai besoin de réfléchir, c'est essentiel. Il est presque 3 heures, voyons...

Il lança un clin d'œil à Tairlaine et sir George :

— Vous habitez de mon côté, Anstruther, nous allons faire route ensemble en fumant un cigare. Et vous, professeur, vous n'allez pas rentrer à Kensington cette nuit, vous en auriez pour jusqu'à demain matin avec ce brouillard. Venez avec moi, on vous trouvera bien un

coin pour dormir. J'ai besoin de parler à quelqu'un... Masters, j'ai un mot à vous dire en particulier : venez dans le hall.

Assez embarrassé pour trouver une formule convenable en prenant congé de son hôte. Tairlaine se contenta de murmurer une phrase inintelligible en lui serrant la main. Ravelle arpentait nerveusement la pièce sans regarder Guy. Mantling grommelait entre ses dents et Guy immobile, les mains jointes, tenait les yeux obstinément baissés.

H. M., vêtu d'un pardessus orné d'un col de fourrure mangé des mites et d'un vieux haut-de-forme posé en arrière, discutait avec Masters, lorsque Tairlaine et sir George le rejoignirent dans le hall.

— Vous allez rentrer chez vous, monsieur, lui disait Masters avec indulgence, nous sommes encore loin d'avoir terminé ici... la description de cette sarbacane... Je parierais qu'elle est courte... Tant que je ne pourrai pas vous montrer le faisceau d'indices au complet, je préfère ne rien dire. Je passerai à votre bureau demain matin, si vous m'y autorisez.

— Alors, vous croyez connaître le meurtrier et savoir comment le crime a été commis ?

Masters fit signe à Shorter qui aidait les autres à passer leurs vêtements de s'éloigner, puis il les accompagna à la porte. Le brouillard était toujours dense, Tairlaine frissonna.

— Je suis certain de le connaître, répondit enfin l'inspecteur. Encore un ou deux détails à préciser – des détails seulement – et tout deviendra clair.

— Alors le coupable est... ?

— Mr Guy Brixham. Pour une fois, sir Henry, vous allez me permettre d'adopter votre attitude en livrant à vos méditations quelques remarques assez sibyllines.

— Eh bien ?

— Je suis certain de ne pas me tromper, dit Masters, premièrement parce que j'ai vu un peu de brume... comme celle-ci. Et deuxièmement, parce qu'en visitant la chambre de Mr Guy je me suis aperçu qu'il possédait un authentique kimono japonais... Je vous apporterai la preuve demain matin. Bonsoir, messieurs. Attention aux marches.

L'inspecteur salua comme un maître d'hôtel bien stylé avant de refermer la porte.

XI

L'HOMME À LA FENÊTRE

Cédant aux instances de H. M., Tairlaine accepta de passer le reste de la nuit dans sa grande maison de Brook Street. Il dut d'abord subir les doléances de son hôte sur l'absence de sa femme qui ne revenait que pour semer la perturbation et recevoir nombre de personnes qu'il ne désirait pas voir ; contre ses deux filles qui lui empruntaient sa voiture et rentraient au petit jour en cornant sous les fenêtres ; contre le ministère de la Guerre trop parcimonieux pour lui installer un ascenseur et lui éviter ses quatre étages à monter, etc.

Ce diable d'homme obligea Tairlaine à jouer avec lui à la « bataille navale », jeu où il excellait, puis il imposa des rébus de son invention, s'amusa à chercher dans ses livres des citations que Tairlaine en tant que professeur d'anglais était supposé devoir compléter. Il était 5 heures et demie lorsqu'il l'autorisa enfin à se coucher sur un lit de fortune. Tairlaine à demi endormi eut cependant la force de reprocher à son hôte de n'avoir pas dit un mot de l'affaire en cours.

— Ne vous inquiétez pas, répondit H. M. Vous êtes le meilleur des Watson que j'aie jamais rencontré. Si vous avez besoin de whisky, tapez deux fois sur le plancher. Les domestiques comprendront.

Quelques heures de sommeil remirent d'aplomb Tairlaine qui rentra ensuite chez lui pour changer de vêtements. A 10 heures, il arrivait au bureau de H. M. dans Whitehall, où il avait rendez-vous avec sir George. H. M. l'attendait au milieu du pittoresque désordre qui lui servait de cadre.

— Asseyez-vous ! Attention ! cette chaise n'est pas très solide, dit H. M. en repoussant le téléphone. Je suis tourmenté, horriblement tourmenté. Cela m'est venu hier soir, pendant que nous jouions à la « bataille navale », et j'ai longuement réfléchi une fois que vous avez été couché... J'aurais peut-être dû prévenir Masters... mais j'ai voulu lui laisser courir sa chance. Je me demande...

— A quoi faites-vous allusion ?

H. M. fit un geste vague.

— Il s'agit de Guy. Vous ne comprenez pas, naturellement, mais Masters va arriver d'un moment à l'autre. Je vois dans quel sens il oriente son enquête et c'est bien ce qui m'inquiète. Bah !

Le téléphone sonna pour annoncer George Anstruther. Il fit bientôt son apparition, enveloppé d'un épais manteau.

— Cela va mal, dit-il en s'asseyant pour reprendre son souffle,

Mantling m'a téléphoné ce matin.

— Eh bien ?

— Il ignorait le numéro de votre téléphone privé et vous étiez déjà parti lorsqu'il a appelé chez vous. Ce qu'il avait à dire ne regarde pas la police, je l'espère, du moins...

— Vous n'allez pas m'apprendre... ?

— Il ne s'agit pas d'un nouveau cadavre, rassurez-vous : mais d'un assez vilain incident. Mantling n'a pas été très clair dans ses explications : il paraît que Carstairs et Ravelle ont failli se tuer hier soir.

— Quoi ? fit H. M. Vous êtes sûr de ce que vous dites ? *Carstairs et Ravelle* ? Ils sont pourtant bons amis, à moins que... Comment est-ce arrivé ?

— Masters et ses hommes sont partis environ une demi-heure après nous. Tout était calme et chacun avait regagné sa chambre, sauf Alan qui les reconduisit à la porte. Masters – je trouve sa négligence impardonnable – n'avait pas même laissé un agent dans la chambre. Supposez qu'il existât vraiment un piège empoisonné que quelqu'un ait eu intérêt à enlever ? La précaution était élémentaire...

— Précaution élémentaire, dit H. M., que je l'ai supplié de ne pas prendre. Je ne pensais pas qu'il m'obéirait. Eh bien ?

— Alan est allé se coucher, il avait bu beaucoup de whisky et s'est endormi comme une masse. Un bruit le réveilla : le temps de reprendre ses esprits et de tourner le commutateur, le tapage était devenu infernal au rez-de-chaussée. Il était exactement 4 h 20. Armé de son revolver, Mantling dégringola l'escalier et bien qu'il se refuse à l'admettre, il dut avoir une frousse terrible en découvrant que le bruit venait de la Chambre de la Veuve. Il entendit Carstairs crier : « Je l'ai, je l'ai ! » dans l'obscurité. Ayant allumé le lustre de la salle à manger et, muni d'une lampe électrique, Alan s'avança vers la chambre où la lutte continuait dans le fracas des meubles renversés ; le faisceau de sa lampe éclaira un sauvage corps-à-corps au moment où l'un des lutteurs s'écroulait inanimé ; l'autre, Carstairs, resté debout était trop essoufflé pour parler et assez amoché lui-même. Ils allumèrent le gaz au moment où Ravelle commençait à reprendre ses sens. Lorsque Carstairs le reconnut, il eut peine à en croire ses yeux... c'est ce qu'il affirme, en tout cas.

H. M. interrompt le narrateur :

— J'aurais dû me douter, clama-t-il, j'aurais dû le savoir. Mais je ne pensais pas qu'il irait jusque-là... et c'est moi, maintenant, qui vais vous dire la suite : Ravelle avait un couteau sur lui, n'est-ce pas ? Et probablement aussi un poinçon d'acier très long, fin comme une aiguille, avec une pointe acérée.

La stupéfaction se peignit sur le visage de sir George.

— Comment diable le savez-vous ?... C'est exact, on a trouvé sur lui ces deux objets. Alan m'a décrit ce que vous appelez le poinçon comme une sorte d'aiguille à tricoter munie d'une poignée ; il affirme que Ravelle a dû s'en servir pour commettre le crime.

— Quoi ?

— Oui. Vous vous souvenez qu'à table Ravelle était placé à côté de Bender. Alan prétend que Ravelle ayant empoisonné cette aiguille au curare a piqué Bender sous la nappe au moment où il partait. Mais n'ayant réussi qu'à écorcher la peau, le poison a mis plus de temps à agir : Bender serait mort toutefois avant notre premier appel et ce serait une sorte de gramophone qui aurait répondu... Oh ! ne prenez pas cet air de martyr. Je sais que l'explication est absurde ou tout au moins qu'elle en a l'air, mais Alan est fou à l'idée qu'on l'accuse de s'être servi de ses talents de ventriloque et il déraisonne. Néanmoins, ce poinçon est assez troublant... Mais pour en finir avec mon récit, ils ont encore découvert sur Ravelle quelque chose dont l'utilisation ne peut s'expliquer : une demi-douzaine de bâtons de pâte à modeler roulés dans un mouchoir. Qu'en dites-vous ?

H. M. avait repris sa bonne humeur :

— J'en dis que ces bâtonnets expliquent tout : Ravelle en avait besoin pour remplacer le mastic... N'oubliez pas le mastic, mon cher : il va prendre une importance capitale. Mais je parierais cependant que Ravelle a fait chou blanc. Ravelle connaît le secret de cette chambre, c'est certain, il est au courant des pièges mécaniques...

Sir George bondit :

— Bon sang ! Henry, un peu de suite dans les idées, je vous prie. Le piège existe-t-il, oui ou non ? Vous nous avez affirmé solennellement qu'il n'y en avait pas. Que voulez-vous dire exactement ?

— Ne vous fâchez pas, fit H. M. Au lieu de vous dire ce que j'en pense, cherchons plutôt la réponse à une question autrement importante : qu'en pensent Ravelle et Carstairs ? Comment expliquent-ils leur attitude ? En un mot que s'est-il passé ?

— Je n'ai pas pu tirer d'Alan des explications suffisamment claires. Ravelle s'est refusé à parler – la bataille avait été chaude, tous deux en portaient les traces – il s'est relevé non sans dignité et a gagné sa chambre d'un pas chancelant où, à sa grande fureur, Alan l'a enfermé. Quant à Carstairs...

Sous ses sourcils broussailleux George lança un coup d'œil à H. M.

— Quant à Carstairs il s'est montré succinct. Il dit s'être introduit dans la chambre pour y attendre le criminel qui, d'après lui, devait « venir y faire quelque chose... »

— A propos, comment Carstairs se trouvait-il dans la maison ? Il

n'habite pas là que je sache ?

— Non... Il a dû revenir en cachette après qu'on le croyait parti ; peut-être possède-t-il un double de la clé de la porte d'entrée. Il s'est mis en faction dans l'obscurité ; peu après, quelqu'un s'est glissé dans la Chambre de la Veuve. L'intrus avait à peine passé le seuil que notre héros a bondi sur lui.

— L'imbécile !... Pourquoi ne l'a-t-il pas laissé... Ah ! (H. M. regarda d'un air furieux le téléphone qui sonnait.) Vous savez qui s'annonce ? Masters, naturellement, il va arriver triomphant, tout fier de réussir où la vieille baderne a échoué... J'ai encore le temps d'avoir sa peau. S'il a déniché sa dernière preuve...

Le visage de l'inspecteur montrait assez qu'il avait réussi ; il salua d'un geste large et posa sa serviette sur le bureau.

— Messieurs, bonjour ! s'écria-t-il gaiement, j'ai déjà fait du bon travail ce matin, comme vous pouvez le deviner. Bien entendu, il vous tarde de connaître les nouveaux indices ?

Gêné par le regard sans aménité de H. M., il s'assit et accepta un cigare :

— Pour être précis, je me suis documenté sur la vie privée de Mr Bender et bien que les renseignements n'aient rien ajouté, ils confirment mon hypothèse. Bender habitait un petit hôtel de Bloomsbury situé tout près de l'hôpital, où l'on pouvait avoir besoin de ses services. J'ai interrogé sa logeuse : son témoignage a corroboré mes soupçons... même dans un tout petit détail concernant des cors.

— Quoi ? s'écria sir George.

— J'ai bien dit : des cors, répéta l'inspecteur en désignant avec un sourire son énorme pied : j'espère pour vous que vous ignorez à quel point ce bobo peut être douloureux...

— Par exemple, s'écria H. M. en donnant un coup de poing sur son bureau, voilà le bouquet ! Je ne puis supporter d'entendre des imbécillités pareilles. Est-ce que, par hasard, vous voudriez nous faire croire, Mr Masters, que Bender a été assassiné au moyen d'un coricide empoisonné ?

— Ne vous fâchez pas, monsieur... je vais m'expliquer, mais je n'ai pu résister à l'envie de vous imiter.

Il cessa de sourire.

— Voici : Bender poussait, paraît-il, la conscience professionnelle jusqu'à ses extrêmes limites. Vous vous en souvenez, je ne pouvais admettre qu'il fût allé dans la chambre de propos délibéré sachant qu'il s'exposait à tomber dans un piège tendu par un fou dont il connaissait l'état mental. C'est cependant ce qu'il a fait, poussé par une conscience scrupuleuse au point d'en être morbide. Il paraît que souffrant un jour d'un mal si violent que l'on crut à une crise d'appendicite, il se rendit, néanmoins, à son service et refusa d'en

parler à qui que ce fût, prétendant que cela distrairait l'attention du malade... C'est absurde, n'est-ce pas ? Même pour un petit bobo tel qu'un cor au pied...

— Mais son appendice n'était pas malade ? grommela H. M. Pourquoi donc toutes ces histoires à propos de vétilles ?

— Parce que je sais comment il est mort, répondit Masters avec calme en ouvrant sa serviette. J'ai, ici, un bout de fil fin et une photographie à l'aide desquels je vous montrerai comment Mr Guy Brixham a accompli son crime. Je ne crains pas d'affirmer qu'il est fou : par conséquent, il échappera au châtiment.

» Mais, vous me permettrez, messieurs, de vous montrer d'abord à quelles difficultés je me suis heurté et en quoi ces difficultés m'ont fortement aidé. Voici la chambre.

Il prit une feuille de papier et traça un carré parfait, écrivit *porte* sur le côté le plus près de lui, *fenêtre* en face, *cheminée* à gauche et *mur vide* à droite.

— Vous voyez que nous nous sommes heurtés immédiatement à une impossibilité matérielle : porte gardée, fenêtre protégée par des volets de fer fermés au moyen de verrous complètement immobilisés par la rouille ; cheminée munie d'une grille et, par ailleurs, remplie de suie. Aucun passage secret.

» Au premier abord, l'existence de quelque mécanisme empoisonné paraissait certaine, mais après avoir examiné la pièce de fond en comble avec mes hommes, je dus reconnaître qu'il n'y avait rien de ce genre.

— Vous en êtes sûr ? demanda sir George.

— Absolument. Seconde invraisemblance : bien qu'on eût entendu une voix et qu'un homme eût été empoisonné, tous avaient un alibi. Vous me pardonnerez, messieurs, de vous dire que j'abordai cette difficulté avec mon simple bon sens. Il fallait, tout d'abord, s'attaquer aux alibis pour les détruire si possible. Ce fut chose aisée : car deux personnes n'en avaient, en réalité, aucun, en ce sens que leur alibi était confirmé, uniquement, par leurs mutuelles déclarations. Je soupçonnais fort Mr Guy Brixham d'avoir menti et de s'être fait soutenir par sa tante.

» Je me rappelai l'étrange attitude de cette dernière pendant sa déposition et je fus particulièrement frappé des derniers mots qu'elle prononça avant de nous quitter. Désignant tout à coup la fenêtre, elle avait dit d'un ton angoissé : « Ces volets étaient-ils vraiment fermés au verrou de l'intérieur ? »

H. M. se leva.

— Ce n'est pas mal. Masters, grommela-t-il. Je crains que vous ne preniez l'habitude de faire des conférences dans mon genre, mais je vous félicite tout de même. J'avais fait la même réflexion, mais... ainsi

vosre attention a été attirée vers la fenêtre ?

— Oui, car je me rappelai aussi l'endroit où le corps était étendu : de l'autre côté du lit. Vous vous en souvenez ? Pas exactement dans le prolongement de la fenêtre, mais presque, entre l'angle du lit et ce mur.

» Pourquoi miss Brixham s'inquiétait-elle donc tant de savoir si les volets étaient fermés ? Je réfléchis : « Supposons que Mr Guy l'ait quittée pendant un moment et soit revenu lui avouer qu'il avait regardé par la fenêtre et assisté à la mort de Mr Bender, tout en lui jurant, dans le même temps, qu'il ne pouvait être coupable puisque les volets étaient fermés... Supposons qu'il l'ait, ensuite, suppliée de lui fournir un alibi pour éviter d'être soupçonné. Elle aurait, en ce cas, posé la question qui la tourmentait exactement comme elle l'a fait. Or, une personne placée à l'extérieur de la maison pouvait parfaitement voir à l'intérieur de la chambre en mettant l'œil contre une fente des volets...

— Un instant, dit sir George. En quel état avez-vous trouvé la fenêtre et les vitres ? En y pensant, je me souviens...

— D'un courant d'air dans la chambre, poursuivit Tairlaine ; il y avait des carreaux cassés.

Masters fit un signe d'assentiment :

— Parfaitement. Je l'avais remarqué moi-même plus tard, car un peu du brouillard très épais alors avait pénétré à l'intérieur. Aidé de mes hommes je brisai les verrous et ouvris les volets : ceux-ci n'avaient pas été touchés. Mais toutes les vitres de la fenêtre étaient noires de crasse à l'exception d'une qui manquait et qui avait été coupée au diamant à mi-hauteur de la fenêtre. Nous eûmes beaucoup de peine à ouvrir celle-ci ; mais lorsque nous eûmes réussi, je compris toute l'affaire.

» Cette fenêtre située à l'arrière de la maison donne sur une impasse très étroite qui la sépare du mur de la maison d'en face. Elle est à une certaine distance du sol, mais un mur de soutènement, assez large, court directement sous la fenêtre et va rejoindre l'escalier de la porte de derrière... Vous voyez cela d'ici : quelqu'un pouvait facilement sortir par cette porte, suivre le mur jusqu'à la fenêtre, appuyer le visage contre le volet et voir par la fente tout ce qui se passait dans la chambre.

» C'est alors que j'eus une soudaine inspiration : si ce quelqu'un pouvait voir et entendre, il pouvait *a fortiori* parler, donner exactement cette espèce de cri étouffé qui répondit à votre appel et paraissait, en effet, venir de la chambre.

Masters s'arrêtant pour reprendre haleine promena son regard triomphant sur ses auditeurs, puis il tira de sa serviette quelques feuilles de papier.

— Je suis, d'ailleurs, certain que Guy Brixham est coupable. Voici des agrandissements d'empreintes : il en avait laissé deux sur les carreaux crasseux de la fenêtre et je les ai comparées à celles de son verre de Porto : ce sont les mêmes.

XII

LA FLÉCHETTE DISPARUE

— Je ne tire, naturellement, aucune vanité de ma découverte, poursuivit Masters qui, en réalité, éclatait d'orgueil ; elle est due, simplement, à ces minutieuses recherches de routine que vous détestez si fort, sir Henry. Mais pour en revenir à des considérations pratiques, la manœuvre était facile : le seul danger pour Guy était qu'on l'entendît de *l'extérieur* : danger bien faible pour plusieurs raisons. Primo, il criait vers l'intérieur, la bouche appliquée contre la fente ; secundo, le brouillard assourdit tellement les sons que celui de sa voix perdue dans le cul-de-sac de l'impasse n'aurait pu parvenir à la rue ; tertio, le mur de la maison d'en face ne possède aucune fenêtre.

— Je crains bien que vous ne soyez, en effet, dans le vrai, dit sir George. Votre raisonnement est juste, il est presque convaincant et pourtant je n'arrive pas encore à y croire... Vous avez donné l'explication de la voix, mais vous n'avez pas dit un mot du crime.

H. M. qui s'était approché de la cheminée pour remettre un peu de charbon dans le feu resta un instant immobile, les yeux fixés sur la flamme.

— Peut-être, dit-il enfin. Oui, vous avez raison, j'ai grand peur que vous ne l'ayez démasqué, Masters.

— Peur ?

— C'est-à-dire que vous allez développer l'affaire dans un sens qui ne me satisfait pas... mais le crime, comment a-t-il été commis ?

— Avec une fléchette empoisonnée, projetée par une sarbacane à travers une des fentes du volet, répondit l'inspecteur.

Masters articula le mot « projeté », comme s'il témoignait déjà en justice.

— J'entends d'ici votre objection, messieurs, poursuivit-il. On n'a pas trouvé de flèche dans la chambre, bien entendu, mais voilà justement ce que je vais vous expliquer.

— Dites donc, Masters, s'écria sir George, c'est pour cela que vous m'avez téléphoné ce matin ?

— Parfaitement, monsieur, j'avais besoin d'une recommandation pour le Muséum où l'on m'a donné des renseignements précieux sur les armes primitives.

Masters chercha dans sa serviette.

— Voici deux spécimens de sarbacanes sud-américaines ; la plus courte est celle qui répond le mieux à notre problème. Et voici des flèches... N'ayez pas peur : elles ne sont pas empoisonnées.

Il posa sur un bureau un tube de bambou d'environ huit centimètres de long et deux morceaux de bois noir légèrement effilés.

— Vous vous demandez, naturellement, comment le criminel appuyé contre le volet pouvait voir suffisamment clair pour atteindre son but. La réponse est simple. Les fentes des volets sont séparées par des intervalles d'environ cinq centimètres ; un homme de taille moyenne appuyant l'orifice de ce tube contre une des fentes aurait les yeux légèrement au-dessus de la fente supérieure ; celle-ci lui servirait de cran de mire pour viser dans une chambre éclairée. Un peu d'adresse pour manier la sarbacane et le tour est joué.

» Regardez maintenant cette flèche, c'est la réplique exacte de celles que lord Mantling gardait dans son bureau... Prenez-la en main, monsieur, que remarquez-vous ?

Tairlaine fut surpris de son poids. Il toucha avec précaution la pointe aussi piquante qu'une aiguille.

— Elle paraît lestée, dit sir George, probablement pour lui donner plus de précision. Mais qu'importe ? Ce qui nous intéresse c'est de savoir comment elle a pu disparaître après avoir été lancée. Bon sang ! Masters, c'est encore plus difficile à expliquer que la chambre fermée !

— Croyez-vous pouvoir nous faire une petite démonstration ? demanda soudain H. M.

Les yeux de Masters brillèrent d'une joie contenue : H. M. prit un paravent dans un coin et l'étendit non sans faire naître un nuage de poussière.

— Vous avez un canif, Masters ? dit-il. Bon ! Coupez des fentes. Le paravent n'est pas aussi haut que la fenêtre, mais il fera tout de même l'affaire. Mettez-vous derrière et lancez votre flèche ; si vous pouvez la faire disparaître aussitôt après... Croyez-vous que ce soit possible ?

Masters semblait aux anges.

— J'ai souvent lancé des boulettes de papier de cette façon quand j'étais gosse. Et j'ai ici le nécessaire pour réussir ma petite démonstration...

» Je vais demander à l'un de vous, messieurs, de s'asseoir sur ce fauteuil en pleine lumière ; une fois derrière ce paravent, j'enverrai ma flèche et je vous mets au défi de me dire comment elle aura disparu après avoir frappé.

— J'aimerais voir cela ! dit H. M. Mais vous allez peut-être trop loin, Masters ; si vous alliez aveugler quelqu'un à ce petit jeu ?

— Je vous promets de piquer tout juste le veston, vous ne sentirez rien. Eh bien, messieurs ?

Tous trois étaient si désireux de servir de cible qu'il fallut jouer à pile ou face : le sort tomba sur Tairlaine et Masters se mit joyeusement à couper ses fentes dans le paravent.

— On se croirait à Guignol, grommela H. M. Je donnerais je ne sais quoi pour que quelqu'un entre ici pendant la représentation. J'attends justement de gros pontes de la légation d'Autriche : s'ils n'écrivent pas à Freud après cela pour lui raconter ce qu'ils auront vu... Bien ! Que faut-il faire maintenant ?

— Allumer la lampe de bureau, monsieur, dit Masters en montrant sa tête comme un photographe, pour que je puisse voir nettement. Et maintenant, Professeur, tirez ce fauteuil un peu en avant et asseyez-vous face à la fenêtre. C'est cela. Ne regardez pas le paravent avant que je vous en donne le signal... Je vais le reculer légèrement... Quant à vous, messieurs, placez-vous de côté. Prêt ?

Tairlaine était installé sur un de ces fauteuils tournants qui basculent en arrière au moment où l'on s'assied dessus. Il regarda la fenêtre où se reflétait la lampe placée derrière lui. H. M. grommelait entre ses dents, on entendait aussi pétiller le feu ; en bas, l'incessante circulation s'écoulait sur le quai de la Tamise brumeuse...

Soudain quelqu'un cria derrière lui.

— Au secours ! Tairlaine, au secours !...

Le cœur battant la chamade, Tairlaine bondit, la tête levée vers le paravent. A l'instant où ce mouvement découvrit son cou, quelque chose vint le piquer vivement sous le menton. Puis il y eut du remue-ménage derrière le paravent ; après une seconde de stupeur Tairlaine passa la main à l'endroit blessé, mais il ne sentit rien.

— Désolé, monsieur, s'écria Masters toujours masqué par son paravent, je n'ai pas visé aussi bien que je l'espérais, mais la petite blessure que je vous ai infligée n'a même pas l'importance d'une coupure faite en se rasant... Le point essentiel est de savoir si vous retrouverez la flèche.

Tairlaine secoua ses vêtements et regarda partout autour de lui sans résultat. H. M. s'avança furieux.

— Vous avez fait cela exprès, s'écria-t-il. Avouez-le, Masters. Vous avez crié pour lui faire lever la tête et vous l'avez atteint...

— Au point précis où Bender portait son unique coupure, dit sir George.

Ils se regardèrent. Tairlaine se lança dans une série d'invectives fort peu académiques qui eurent le don de réjouir Masters.

— Je suis enchanté que vous preniez la chose ainsi, dit-il ; c'est toujours bon signe quand on jure. Toutes mes excuses pour cette petite comédie, mais pour atteindre mon but, elle était indispensable...

— Peu importe, grommela Tairlaine, à condition que cette flèche ne soit pas empoisonnée. Je ne vois pas très bien comment le meurtrier aurait pu brailler de cette façon sans qu'on l'entende de la salle à manger, mais l'essentiel est de savoir comment le geste a été accompli.

— Laissez-moi vous le démontrer... Non, ne regardez pas encore derrière le paravent. Le rapport médical arrivé ce matin confirme pleinement mes suppositions : Mr Bender est mort empoisonné par du curare administré en injection. La seule trace suspecte relevée sur son corps était cette légère coupure sous le menton : il fallait donc que le poison fût entré par là. D'ailleurs, j'y avais déjà songé... Mais je croyais indispensable que l'injection fût faite à l'avance... vous vous rappelez, sir Henry, combien nous avons été surpris que Mr Bender, même empoisonné par un poison ultra-rapide, eût été empêché d'appeler au secours ? Vous voyez ce que cela signifiait ?

H. M. marchait de long en large en donnant des signes d'irritation.

— Bien entendu ! il fallait que le poison fût introduit dans le cou pour paralyser immédiatement la parole. Mais...

— Et le moyen a réussi, fit Masters, Mr Bender a eu une seconde de surprise comme le professeur Tairlaine tout à l'heure. Il a dû sursauter, regarder autour de lui pour voir ce qui lui arrivait et le poison a fait son œuvre... Messieurs, regardez ceci : je l'ai trouvé coincé dans le volet.

Il ouvrit une enveloppe et la secoua sur sa main qu'il tendit grande ouverte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda sir George. Je ne vois rien.

— Approchez-vous de la lumière... Ah ! Vous l'apercevez maintenant ? C'est un filament fin comme un cheveu, mais un peu plus lourd... un brin de véritable soie japonaise noire dont la résistance vous étonnerait.

Il remit le filament dans l'enveloppe, passa derrière le paravent et revint bras tendus et écartés.

— Dirigez la lumière sur moi, sans quoi vous ne verriez rien. Voici quatre mètres de fil de soie japonaise à deux brins aussi légers qu'une toile d'araignée. Le principe de la manœuvre exécutée par le criminel est le même que celui des pistolets à bouchon – mon petit garçon en a un ; enroulez à l'extrémité opposée à la pointe de votre flèche quelques centimètres de soie et collez-la soigneusement ; une fois derrière la fenêtre passez le fil dans la fente du volet, et laissez le pendre sur une longueur de quatre mètres environ pour faciliter le lancement. Personne n'y verra rien ; le fil est presque invisible, surtout à la lumière artificielle. Vous tenez l'extrémité du fil dans la main ou vous l'attachez solidement quelque part ; l'autre bout est collé à la flèche qui passe librement dans la sarbacane avec sa mince attache... Vous lancez un appel, et lorsque votre victime est placée à bonne distance dans un espace libre, vous soufflez dans la sarbacane. La flèche pique, mais ne reste pas dans la plaie et vous la retirez au moyen du fil, par la fente du volet, avant que le pauvre diable sache

ce qui vient de lui arriver... vous avez prouvé, du même coup, que sa mort est due à une machinerie cachée dans la chambre maudite, ce qui renforce la légende.

Masters enroula soigneusement le fil autour de la flèche et remit le tout dans une enveloppe.

— Et voilà, conclut-il.

— Avez-vous imaginé cela tout seul ? dit pensivement H. M. Un garçon ayant la marotte des trucs de spiritisme aurait pu tomber sur cette solution, bien sûr... Oh ! Je ne critique rien. Pour le moment – et c'est bien le plus malheureux pour Guy – je ne vois pas d'autre moyen d'accomplir ce tour de prestidigitation. Vous avez détruit son alibi, prouvé qu'il était allé à la fenêtre et avait répondu aux appels... Si vous pouvez avoir de plus la preuve que le fil lui appartenait...

— Je l'ai, monsieur.

— Vous avez parlé hier soir, dit sir George, d'un kimono...

— De vraie soie japonaise. Parfaitement : c'est une robe de chambre très usagée que j'ai trouvée dans son placard. Le fil de soie s'assortit exactement aux parties effilochées de ce vêtement. Il était facile d'en tresser une mince cordelette à deux ou trois brins de la longueur voulue, en effilant le bas du kimono. J'ai, de plus, trouvé un instrument à couper le verre, messieurs, caché sur le rayon supérieur du placard. Je crois que le cercle des preuves se referme complètement sur Guy Brixham. Qu'en dites-vous ?

— Asseyez-vous tous, cessez de marcher ainsi de long en large, clama H. M.

Tairlaine s'aperçut, à sa grande surprise, qu'ils tournaient, en effet, comme des lions en cage. D'où venait donc cette insistance tacite à protester contre la culpabilité de Guy ? En se rappelant son visage osseux au front démesuré, son mauvais sourire, Tairlaine sentait bien qu'aucune sympathie ne pesait dans la balance...

— Il est vrai, reprit H. M., que Guy semble le plus susceptible d'être atteint de la folie héréditaire. Nous avons pu nous rendre compte pendant son récit qu'il se repaissait secrètement de la sombre histoire de la chambre. Il a, certainement, pu y venir de nuit en cachette pour lui rendre son apparence d'autrefois, étrangler le perroquet qui criait à son passage et couper la gorge du chien dont les aboiements risquaient de le trahir. Il a fort bien pu tuer Bender lorsque celui-ci a découvert sa folie et le tuer de cette façon. Et s'il est fou, il a, certainement, autant d'intelligence et de sens commun que son ancêtre Henri Samson. Oui ; il semble bien qu'il soit coupable et que ces preuves s'adaptent exactement.

— Mais, dit sir George, à quoi lui aurait servi de tuer Bender ? Un autre médecin aurait pu découvrir sa folie.

— Sans doute... mais il ne le croyait pas possible.

— D'ailleurs, s'il a tant d'intelligence et de sens commun, pourquoi a-t-il répondu aux appels longtemps après la mort de Bender ? Si nous acceptons la solution de Masters, je ne vois pas pourquoi quiconque agirait ainsi.

Masters sourit avec indulgence.

— Je ne suis peut-être pas très fort en psychologie, messieurs, dit-il, mais le bon sens est mon affaire... Guy Brixham a agi ainsi parce qu'il voulait être certain que Bender serait bien mort lorsque vous entreriez dans la pièce. Personne, pas même un toxicologue, ne peut affirmer, avec certitude, quel temps mettra un poison à entraîner la mort. Rappelez-vous que le corps de Mr Bender fut retrouvé à un endroit où il était impossible de l'apercevoir de la fenêtre. Supposons que Guy ait tiré sa flèche immédiatement après que Bender eut répondu à l'appel de 11 heures et quart. Le reste s'ensuit logiquement : Bender tombe et Guy ne le voit plus ; à 11 heures et demie, il peut très bien ne pas être mort. Or, si sa réponse ne vient pas, vous êtes prêts, messieurs, à vous précipiter dans la chambre. Qui sait si le pauvre diable n'aura pas la force de murmurer quelques mots avant de mourir ?... Non, pas de risque semblable ! Notre ami Guy restera jusqu'au moment où il sera certain que sa victime est bien morte. Voilà, selon moi, le simple bon sens.

H. M. qui s'était de nouveau installé dans son fauteuil dit d'un ton plaintif :

— Dites donc, Masters, vous oubliez le carnet de Bender, il me semble ?

— Je me suis assez cassé la tête à ce sujet, monsieur, répondit l'inspecteur, et ma conclusion est qu'il ne faut plus s'inquiéter de ce carnet.

— Oh ! J'admets ma défaite avec humilité, dit H. M., je voulais simplement vous faire remarquer que ce carnet a été volé.

— Vous croyez ? Alors, laissez-moi vous poser une simple question : avez-vous vu, de vos yeux *vu* ce carnet ? Pouvez-vous jurer qu'il existait réellement ?

H. M. grommela entre ses dents, mais ne répondit pas.

— Vous êtes trop averti, monsieur, poursuivit Masters, pour ne pas vous rendre compte que votre témoignage ne reposerait sur rien si vous deviez le produire à la barre. Une heure avant dîner, vous avez remarqué que la poche intérieure du smoking de Bender était gonflée. Vous vous êtes volontairement heurté à lui et avez *cru* sentir un carnet dans sa poche. Où est la preuve de ce que vous avancez ? En supposant même que vous ayez deviné juste, il s'est passé un certain temps pendant lequel vous avez perdu de vue Bender.

— Bien sûr. Je vois d'ici l'interrogatoire, grommela H. M., et je crois entendre le vieux Goopy Howell me bombarder de questions de

sa voix tonnante tout en me menaçant de son crayon. (Il hocha la tête.) Evidemment, je ne peux jurer que c'était un carnet parce que je ne l'ai pas vu... C'est comme si on disait à un homme qu'il ne peut affirmer avoir passé le bras autour de la taille de sa femme parce que le geste s'est passé dans l'obscurité. Bah ! Je suis certain, Masters, qu'il avait bien un carnet dans sa poche. Mais à table...

— Vous hésitez, dit sir George, sommes-nous donc battus ?

— Je le crains. Dans le bureau, il avait bien le carnet et autre chose encore, mais après... Je suis obligé de m'avouer vaincu pour cette manche : Masters et le sens commun marquent le point.

» Le seul atout qui nous reste est ce petit rouleau de parchemin. Mais que pèse-t-il contre le faisceau des preuves ? Après tout, il aurait pu se trouver dans la poche de Bender, comme le neuf de pique. Bender aurait pu le tenir à la main et le laisser tomber sur sa poitrine dans les affres de l'agonie. D'ailleurs, un bon avocat tel que Goopy Howell ne manquerait pas de soutenir que c'est ce qu'il a fait, précisément, pour attirer l'attention sur le meurtrier... Guy a laissé des empreintes sur la fenêtre, ce qui a permis de découvrir le fil passé dans le volet. Guy seul peut être coupable, toutes les preuves convergent vers lui, ce petit bout de parchemin lui-même prouve... ce bout de parchemin prouve...

Soudain H. M. se mit à répéter d'une voix blanche ces quelques mots comme un disque rayé. Puis il s'appuya des deux mains à son bureau et fixa le vide.

— Oh ! mon Dieu ! dit-il enfin dans un souffle.

Immobile, sa silhouette énorme se découpait sur la fenêtre. Personne ne disait mot. Une longue minute s'écoula, puis la sonnerie du téléphone fit sursauter Tairlaine.

C'était un appel du bureau de sir George au British Muséum et la voix de Mantling vibrait si fort dans l'appareil qu'ils surent tous ce qui était arrivé avant que H. M. ait eu à le leur répéter : Guy Brixham avait été trouvé mort dans la Chambre de la Veuve, le crâne défoncé. On l'avait découvert sous le lit, une cassette d'argent terni à portée de la main.

XIII

LE TIROIR SECRET

Masters ayant fait le nécessaire, le médecin-légiste et l'équipe réglementaire arrivèrent presque en même temps que leur voiture. Tairlaine ne devait jamais oublier cette course dans les rues brumeuses de Londres, où la circulation les retenait à chaque instant. H. M., tassé tant bien que mal à côté de Masters, n'ouvrit la bouche qu'une seule fois :

— L'assassin se découvre maintenant et j'ai grand-peur que nous n'ayons affaire à un fou : un fou qui ne serait pas Guy... J'ai cru, pendant une seconde hier soir, apercevoir une vague lueur de vérité, mais je suis encore loin de comprendre. Ce que j'ai deviné peut n'avoir aucune portée sur l'issue fatale et cependant je regrette de ne vous avoir rien dit. J'aurais peut-être empêché ce nouveau crime.

Les curieux s'étaient massés dans Curzon Street et quelques crieurs de journaux annonçaient les gros titres de l'affaire Mantling jusque devant sa propre demeure. Alan, qui semblait vieilli de dix ans, leur ouvrit la porte et la referma bruyamment.

— J'ai dû me battre avec les gens du Muséum pour savoir où vous trouver, George, dit-il d'un air irrité. (Il passa la main sur ses yeux rougis :) Pauvre... petit !

— Laissez-nous jeter un coup d'œil, interrompit H. M., toujours mal à l'aise en présence de ce genre d'effusion.

Il avait repris toute son assurance. Masters, au contraire, paraissait complètement éberlué.

— Vous n'étiez pas clair au téléphone. Par qui et quand a-t-il été découvert ? Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés plus tôt ?

— Mais il y a une demi-heure à peine que Bob Carstairs et moi l'avons trouvé mort. Nous étions allés dans la chambre pour chercher des indices...

— Quels indices ? demanda brusquement Masters.

— N'importe lesquels, des indices prouvant que Ravelle a... Je vous raconterai cela quand vous l'aurez vu. Nous regardions la fenêtre lorsque Bob m'a saisi le bras et m'a montré le bout d'un soulier qui sortait de dessous le lit. Pauvre Guy ! Je regrette que nous l'ayons tiré de là comme si nous avions eu affaire à un cambrioleur. J'ai failli m'évanouir lorsque je l'ai reconnu.

Il passa de nouveau la main sur ses yeux.

— Venez : vous connaissez le chemin ; il est mort depuis longtemps déjà : son corps est froid.

Alan les précéda dans le hall surchargé qui paraissait encore plus morne à la lumière du jour. L'atmosphère de cette vieille demeure avait quelque chose de délétère ; elle semblait être restée identique depuis que la charrette-fantôme était apparue à Charles Brixham pour la première fois.

Carstairs les attendait dans la salle à manger. Lorsque Masters aperçut sa joue enflée et son front entouré d'un bandage, il se tourna brusquement vers Alan :

— Voudriez-vous me dire exactement ce qui s'est passé ici, monsieur ? Vous nous annoncez qu'un homme a eu le crâne défoncé et je me trouve en face d'un autre qui paraît sortir à peine d'une chaude bataille !

Carstairs malgré son air hagard fit entendre un cri de protestation qui ressemblait à un aboiement. Alan devança sa réponse :

— Oh ! fit-il, ses blessures n'ont rien de suspect. Il s'est battu avec Ravelle hier soir et l'a mis K.O. ; je vous raconterai cela dans un instant. Mais ne vous attardez pas à des choses insignifiantes, quand le pauvre Guy... Venez !

Bien que les volets fussent grands ouverts dans la Chambre de la Veuve, la couche épaisse de crasse qui recouvrait la fenêtre empêchait le jour d'entrer sauf par le carré brillant de la vitre enlevée où des molécules de poussière dansaient dans un pâle rayon de soleil. Près de la porte, des traces de lutte étaient visibles : une des chaises de citronnier avait les pieds arrachés, le dossier d'une autre était écrasé sur le siège ; la table avait été tirée de côté, déchirant le tapis.

— C'est Ravelle et moi qui avons fait cela, dit Carstairs. Pas...

Il pointa le doigt dans la direction du rayon lumineux, mais sa main lui fit mal et il la laissa retomber.

H. M. et Masters s'avancèrent vers le lit ; Tairlaine les suivit, mais il ne resta pas longtemps près d'eux. Le corps rigide était étendu presque à l'endroit où l'on avait trouvé Bender, mais cette fois les chaussures au lieu de la tête dépassaient le pied du lit. Il était couvert de cette poussière floconneuse qui s'accumule d'ordinaire sous les meubles lorsque le ménage n'a pas été fait, même depuis moins de soixante ans ; les jambes étaient croisées l'une sur l'autre et les mains aplaties sous la poitrine, car le meurtrier l'avait poussé sous le lit face contre terre ; à l'exception de la mâchoire inférieure, toute déviée, le visage paraissait très calme dans la pénombre. Les lunettes noires brisées et couvertes de poussière gisaient à terre, mais les paupières cachaient, maintenant, le regard que ces verres fumés avaient jusqu'alors dissimulé.

— Je serais presque tenté de dire moi-même, « Pauvre Guy », dit H. M. à Masters. Mourir sous un lit, c'est presque aussi triste que de périr dans un égout.

Son pied heurta un objet dur.

— Qu'est-ce donc ? Ne peut-on avoir de la lumière ici ? Ah ! c'est notre vieille connaissance, la cassette d'argent !

Il mit ses gants et la prit avec précaution.

— Quel est l'instrument du crime ? Le voyez-vous ?

— Je puis vous renseigner, dit tristement Alan, car j'ai craqué une allumette et regardé sous le lit. Vous vous souvenez du marteau que j'avais pris hier soir pour ouvrir la porte ? Penchez-vous, et vous le verrez là, au fond. Je... ne peux pas me rappeler où je l'avais mis... J'ai oublié...

— Peu importe, car moi, je me souviens, dit Masters qui cherchait à tâtons les mains gantées. Nous nous sommes servis du marteau et du ciseau pour briser les verrous et ouvrir la fenêtre et nous les avons laissés sur le lit... recouverts de nos empreintes, grommela l'inspecteur dont le visage s'empourpra de colère. Depuis combien de temps est-il mort, sir Henry ?

S'agenouillant, H. M. réclama impérieusement de la lumière et Masters ouvrit la fenêtre. Pour la première fois, la splendeur vétuste de la chambre était visible au jour, lumière bien pâle, mais naturelle enfin ! De l'autre côté de l'étroite impasse, Tairlaine aperçut un haut mur de briques sans fenêtres. En regardant vers le lit, il vit H. M. qui levait la tête du mort pour tâter la blessure et il détourna les yeux.

— L'heure de la mort !... grommela H. M. A première vue j'estime qu'elle s'est produite il y a environ huit à neuf heures, probablement huit. Voyons... il est maintenant un peu plus de midi. Guy a été tué aux environs de 4 heures.

— 4 heures ? s'écria Carstairs, les yeux agrandis d'horreur. Vous ne voulez pas dire 4 heures du matin ?

— Mais si, dit Masters, qu'est-ce qui vous trouble ?

Carstairs tâtonna pour s'appuyer à une chaise ; n'en trouvant pas, il regarda le cadavre.

— Voulez-vous dire qu'il était... mort sous ce lit pendant que j'attendais quelqu'un ici dans l'obscurité et que je ne l'ai pas su ?

— Parfaitement, dit H. M., l'évocation n'a rien d'agréable, je le comprends. Si vous vous êtes battu avec Ravelle à 4 heures et demie, comme je crois l'avoir entendu dire, c'est exactement ce qui s'est passé. Vous feriez mieux de tout raconter à Masters car ce mobilier renversé le préoccupe autant que le crâne défoncé.

Carstairs s'approcha de la fenêtre. Il n'était pas spécialement beau d'ordinaire et, en ce moment, son visage blême, ses vêtements poussiéreux, ne l'avantageaient pas ; pourtant, il y avait en lui quelque chose d'honnête, de sain, qui appelait la sympathie. Sa présence détonnait dans la chambre maudite. Tairlaine le trouva plus affecté que Mantling par la mort de Guy.

— Comprenez-moi, dit-il en hésitant, j'étais persuadé que quelqu'un pourrait se glisser ici à la faveur de la nuit, pour chercher quelque chose.

Masters tira son calepin :

— Et qu'est-ce qui pouvait vous faire supposer cela, Mr Carstairs ? dit-il.

— Mais, c'est vous-même qui l'avez dit – vous ou un autre – lorsque les policiers ont fouillé la chambre et ouvert les volets. Plus tard vous avez changé d'avis et n'avez même pas pris la peine de laisser un agent de faction. Vous n'allez pas mettre en doute vos propres déclarations ?

— Peu importe, monsieur. Vous écoutiez donc à la porte ? Carstairs rougit.

— Oui, en un certain sens... Je passais par là...

— Pourquoi ?

— S'il faut tout vous dire, je me suis de nouveau disputé avec Judy hier soir. Depuis cette malheureuse blessure avec la flèche que j'ai prétendu empoisonnée, nous n'avons jamais été en bons termes. Hier soir, elle était furieuse contre Arnold et toutes les fois qu'elle est fâchée contre quelqu'un, elle passe sa colère sur moi. Au moment où elle allait monter se coucher, elle a repris son éternel refrain : « Pourquoi ne devenez-vous pas quelqu'un ? » ; puis elle a ajouté : « Mais il faut en avoir l'étoffe ; vous ne feriez même pas un épouvantail convenable. » J'étais fou de colère, car Arnold était près de nous, affectant cet air supérieur qui lui est habituel et...

— Calmez-vous, Mr Carstairs. Ce sont des faits que je vous demande. A quelle heure placez-vous cette conversation ?

— Je suis à peu près sûr qu'elle a eu lieu immédiatement après le départ de ces trois messieurs... (Il désignait H. M., Tairlaine et sir George.)... c'est-à-dire environ à 3 heures moins 10. Je m'en souviens, car je n'avais pu parler à Judy auparavant. Elle et moi étions dans la bibliothèque ; nous sortîmes dans le hall au moment où Ravelle montait se coucher ; Guy le suivit de près. Quelques instants plus tard. Arnold descendit – il venait paraît-il, de calmer miss Isabel – au moment où Judy me faisait cette remarque sur l'épouvantail. Une inspiration me vint subitement : « Et si je découvrais le meurtrier ? »

Il serra les poings.

— Pendant que Judy et cet individu se disaient tout ce qu'ils avaient à se dire, je me rendis dans la salle à manger pour réfléchir et pour essayer de savoir où en était la police, ce que je fis. Une idée me traversa l'esprit : « Si c'est Arnold qui avait tué Bender et si je pouvais le démontrer ? »

Masters releva brusquement la tête :

— Vous croyez que le Dr Arnold ?...

— Il est aussi suspect que n'importe lequel d'entre nous, il me semble, protesta Carstairs... Non, en réalité je ne crois pas qu'il soit coupable ; il est bien trop malin pour se laisser aller à commettre un crime... Si vous voulez la vérité, je souhaitais qu'il fût l'assassin, car il peut être coupable au même titre que n'importe lequel d'entre nous. Voilà pourquoi j'ai voulu surveiller la chambre cette nuit-là. Bien entendu, je suis parti ouvertement de la maison pour revenir plus tard...

— Et comment pensiez-vous pouvoir entrer ?

Mantling s'interposa avec impatience :

— Mais de la façon la plus naturelle du monde ! Bob a sa clé ; lorsque nous projetons une petite expédition quelque part, il faut s'occuper d'un tas de détails et nous entrons et sortons vingt fois par jour.

— Du moment que vous l'affirmez, monsieur... Et ensuite, Mr Carstairs ?

— Je dis bonsoir à tous et quittai cette maison avec Arnold, mais je prétendis aussitôt être obligé de prendre la direction opposée, et à la faveur du brouillard, je le suivis...

— Vous l'avez suivi ? s'écria H. M. Pourquoi ?

— Mais je jouais au détective !... Je pensais qu'il agirait peut-être de façon suspecte... d'ailleurs je n'avais rien de mieux à faire, puisqu'il me fallait attendre que chacun fût couché. Il rentra chez lui, l'animal !... Lorsque je revins ici, il était presque 3 heures et demie... Alan se tenait sur le seuil et vous preniez congé de lui, Mr Masters, ainsi que deux autres policiers. Il me fallut attendre sur le trottoir opposé, dissimulé dans l'ombre d'une porte, que le calme se fît dans la maison. Une demi-heure plus tard, comme toutes les fenêtres étaient obscures, je traversai la rue ; au moment où je m'approchais du perron, une chambre s'éclaira au second étage.

— Quelle chambre ? demanda H. M.

— Celle de Guy...

Il hésita un instant et ses yeux s'agrandirent de stupeur.

— Ecoutez !... je n'avais pas réfléchi à cela... Il était alors un peu plus de 4 heures. Mais si Guy...

— Vous comprenez, mon garçon, que ce n'est pas Guy qui a allumé cette lumière. Voyons la suite ?

Carstairs chercha longtemps dans sa mémoire avant de poursuivre son récit.

— Je reculai sous mon abri ; il faisait froid et j'étais si transi que je faillis tout abandonner. Les stores de la chambre de Guy étaient baissés et je voyais une ombre aller et venir.

La vision de cette fenêtre lumineuse dominant la rue pleine de brouillard sur laquelle se mouvait une ombre qui n'était pas celle de

Guy s'imposa à Tairlaine qui frémit... Carstairs continuait :

— Lorsque la lumière s'éteignit, je pensai : Guy a dû se lever et il s'est recouché ; je peux me risquer maintenant. C'est ce que je fis. Je craignais cependant que Guy... je craignais...

— Quoi donc ? fit Masters.

— Je vous raconterai cela plus tard. J'entrai dans la maison où tout était obscur et silencieux. J'avoue avoir éprouvé une impression pénible ; essayez de vous glisser dans une chambre comme celle-ci au milieu de la nuit, sans lumière... et vous m'en direz des nouvelles ! Je craquai quelques allumettes : tout semblait parfaitement en ordre, mais je résolus de ne pas m'asseoir et de ne m'appuyer sur rien. J'attendis donc ici même.

Il s'avança vers le milieu de la pièce et jeta lentement un regard autour de lui comme s'il n'arrivait pas à concilier l'aspect actuel des choses avec ses terreurs de la nuit.

— J'étais à peine en faction depuis une dizaine de minutes que j'entendis des pas : quelqu'un s'approchait dans le corridor, portant une lampe électrique ; je repris mon sang-froid lorsque je m'aperçus que c'était...

— Que c'était ? s'écria Masters.

— Un être humain, répondit Carstairs. Vous comprenez ce que je veux dire. En réalité, je ne devais pas être de sang-froid, car je bondis aussitôt sur lui. Il laissa tomber sa lampe, et...

Carstairs eut un léger sourire.

— En dépit de ce que dit Alan, j'ai une certaine sympathie pour Ravelle : c'est un boxeur émérite. Quoi que vous puissiez en penser, Alan, il ne s'est pas servi de son couteau contre moi. C'est parce qu'il le tenait à la main que je me suis blessé accidentellement : il l'a aussitôt laissé tomber... D'ailleurs, s'il avait tué Guy à 4 heures, pourquoi aurait-il eu la bêtise de revenir vingt minutes plus tard sur le lieu du crime ?

— Vous êtes un bon garçon, Bob, dit Mantling avec indulgence, mais vous n'avez pas pour deux sous de cervelle. Vous vous attendiez à voir revenir quelqu'un, n'est-ce pas ? C'est la raison qui vous avait déterminé à faire le guet. Alors ?

Son large visage prit une expression dure.

— Laissez-moi vous raconter maintenant, inspecteur, ce que Ravelle avait sur lui.

Il décrivit le couteau, la longue « aiguille à tricoter » munie d'une poignée et les bâtonnets de pâte à modeler.

— Le bruit de cette lutte vous a réveillé à 4 h 20, m'avez-vous dit. Quelles sont les autres personnes de la maison qui l'ont entendu et se sont levées ?

— Mais tout le monde, sauf Isabel qui avait pris un soporifique.

Je renvoyai les domestiques se coucher et j'aidai Judith à panser tant bien que mal le pauvre Bob. Mais, mon Dieu, jamais nous n'aurions soupçonné...

Il désigna le corps en frissonnant.

— N'avez-vous pas été surpris que Mr Guy ne soit pas descendu ?

— Oh ! non ! Il n'en aurait pas pris la peine... Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, je ne veux rien insinuer.

Mantling, les mains dans les poches, s'approcha du lit et regarda le cadavre avec curiosité.

— Nous lui devons des excuses ; il n'avait pas de mauvaises intentions.

— Je ne saisis pas, monsieur.

— H. M. comprendra, lui dit Alan. Je vais néanmoins essayer de vous expliquer bien que j'aie la réputation de ne guère savoir coordonner deux idées. Peut-être suis-je trop imaginaire et c'est sans doute pour cette raison que j'avais peur de cette chambre.

» Regardez Guy. (Il désignait le cadavre.) Je le croyais fou ou du moins un peu toqué ; et je ne sais encore que penser, si ce n'est qu'il n'a certainement assassiné personne. Mais je serais le roi des hypocrites si je prétendais ne pas éprouver du fait de sa mort, non de la joie, le terme est trop fort, mais un sentiment de délivrance. Guy ne s'adaptait nulle part ; non seulement sa présence dans la maison me rendait nerveux, mais elle agissait sur les nerfs de tous, sur les siens aussi. Vous parlez « d'atmosphère ». Ne sentez-vous pas que l'air est plus léger depuis qu'il est pour toujours réduit au silence ?

— Tout cela est fort bien, mais nous voudrions des faits, dit Masters.

— Des faits, s'écria Mantling de sa voix de stentor... Pendant toute la nuit dernière, j'ai cru Guy fou, et fou au point de commettre un crime. Guy, mon frère, issu du même sang ! Pour être sincère, je ne déteste nullement les médecins, sans quoi je ne tolérerais pas Arnold et j'aurais immédiatement démasqué Bender, mais j'avais peur qu'ils ne s'aperçoivent de la tare de Guy. Hier soir, après l'assassinat de Bender, une fois que Bob Carstairs m'eut confié avoir vu ce garçon sortir subrepticement de la chambre de Guy..., lorsque nous apprîmes plus tard que Bender surveillait quelqu'un..., j'ai dû aller m'étendre.

— Comment ? s'écria Masters. D'où sortait Mr Bender ?

Carstairs s'interposa.

— Il n'y a plus d'inconvénient à parler maintenant, dit-il. A vrai dire, lorsque je vis le visage de Bender, je crus qu'il avait dérobé quelque chose et je n'y pensais plus. Vous y attachez de l'importance ? Voici les faits : hier soir, environ deux heures avant le dîner j'étais remonté dans ma chambre pour me donner un coup de brosse, lorsque j'aperçus Bender qui passait la tête dans l'embrasement de la porte de

Guy : il jeta un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer que la voie était libre et sortit d'un pas rapide. J'allai droit sur lui et remarquai son expression bizarre ; il tortillait les boutons de sa manche de veston dans lesquels une sorte de long fil noir ou de cheveu s'était accroché... C'est pour cette raison qu'il ne m'avait pas vu...

— Un fil ? répéta Masters d'une voix changée.

— Un fil, dit H. M.

Les deux enquêteurs se regardèrent.

— Qu'en a-t-il fait, Carstairs ?

— Rien, il l'a simplement arraché et jeté à terre, comme n'importe qui l'aurait fait ; il partit ensuite en toute hâte. Pourquoi ?

— Ecoutez, Masters, et surtout ne faites pas d'objections car vous avez vous-même attaché une grande importance à ce détail, dit H. M. Le kimono de Guy est très vieux et le bord de la poche est tout effiloché. Voyons, réfléchissez : il n'y a rien d'étonnant à ce que vous ayez pu assortir si exactement le petit fil que vous avez ramassé sur le volet de cette fenêtre : il venait évidemment de cette poche... Bender cherchait quelque chose dans la chambre de Guy, il a fourré la main dans la poche du kimono et un bouton de sa manche s'est pris dans le bord élimé... Où avez-vous trouvé ce fil sur le volet, Masters ? Vite !

— Il était accroché au bord rugueux d'une des fentes d'aération. Vous ne supposez pas, murmura l'inspecteur, que Mr Bender l'y ait accroché lui-même ? Un morceau de fil était encore pris dans le bouton de sa manche... il est donc possible – possible, mais non certain – qu'une fois seul dans la chambre il soit allé vérifier la fermeture des volets avant de s'installer... et un morceau de fil serait resté pris dans la fente ? Est-ce là le fond de votre pensée ?

H. M. se traîna lourdement jusqu'à la fenêtre et fixa un instant le ciel gris.

— Masters, dit-il enfin, la magnifique théorie s'écroule comme un château de cartes. Que vaut cet assassin diabolique retirant sa flèche au moyen d'un fil de toile d'araignée ? Que vaut toute cette sanglante hypothèse maintenant ? Venue de rien, elle retombe dans le néant.

Masters toussota nerveusement.

— Il s'agit d'une expérience nouvelle pour nous, mon ami : ce Bender est bien le cadavre le plus machiavélique que j'aie jamais vu. Il nous a induits en erreur avec le neuf de pique, il en a fait de même avec ce rouleau de parchemin et il nous assène maintenant le coup final.

— Auriez-vous l'extrême obligeance de nous dire de quoi vous parlez ? fit Mantling.

— Pour tout l'or du monde, je ne prononcerai plus un mot au sujet de cette flèche-boomerang. Mes enfants, lorsque je songe à la

comédie que nous avons jouée il y a quelques instants dans mon bureau, la honte me monte au visage ; désormais, je ne me fierai plus qu'à mon propre jugement. L'un d'entre vous a-t-il des suggestions ?

Une vague de colère secoua de nouveau Mantling.

— Etes-vous devenu aveugle ? fit-il. Vous ne voyez donc pas l'évidence même ? Coffrez Ravelle : voilà ce qu'il faut faire. On a beaucoup jaser au sujet de la folie héréditaire dans notre famille, mais Ravelle en fait aussi partie. Guy me l'a appris hier soir ; il m'a mis en garde, et c'est la dernière fois que je l'ai vu vivant. Pourquoi vouloir jeter la culpabilité sur nous, alors que Ravelle était dans la maison lorsque le chien fut massacré et que cette sinistre affaire commença ? Jamais semblable chose ne s'était produite. Pourquoi Ravelle est-il ici, d'ailleurs ? Quitter ses affaires pendant trois semaines pour venir acheter deux pièces d'un mobilier dont la totalité ne vaut guère plus d'une centaine de livres !... Et enfin, ne voyez-vous rien d'étrange dans ce qu'il a fait cette nuit ? Que cherche-t-il ?

— Je puis vous le dire, répondit H. M. en désignant de son doigt ganté le coffret d'argent. Voilà ce qu'il cherchait mais il n'en savait rien.

— Il ne savait pas quoi ?

— Pour découvrir ce qu'il voulait trouver, il aurait fouillé dans le mauvais endroit, car on avait changé l'objet de place. Vous désirez que je vous le démontre ?

H. M. ramassa le lourd coffret et revint à la fenêtre où se profila sa silhouette massive coiffée de son vieux gibus.

— Vous vous êtes tous demandé pourquoi Ravelle s'était glissé furtivement dans cette chambre au milieu de la nuit. Mais avez-vous pensé à vous demander pourquoi Guy avait agi de même ? Cherchez donc la raison qui l'a fait venir ici sans lumière, permettant ainsi à l'assassin de le saisir au collet et de l'assommer par derrière... Vous n'aurez pas besoin de réfléchir longtemps, Masters, car vous avez vu comme moi Guy sur le point d'avoir une crise de nerfs lorsqu'il vous a vu ce coffret entre les mains. N'avez-vous pas remarqué son insistance à vous persuader de le lui laisser emporter ? Mais vous avez refusé et il est alors venu le chercher.

» Pourquoi ? J'ai essayé souvent d'attirer votre attention sur ce coffret, j'ai répété cent fois qu'il était truqué et vous répondiez inlassablement : « Il ne contient aucun piège empoisonné. » D'accord, mais en ce cas que pouvait-il renfermer d'autre ? En un mot, à quoi donc pouvait servir cette cassette ?

— Eh bien ? dit Masters.

— A contenir des bijoux, dit H. M. Elle peut donc avoir un double fond.

Il la mit en pleine lumière, passa la main sur la face inférieure ;

soudain un tiroir peu profond déclenché par un mécanisme sortit si brusquement que son contenu fut projeté à l'extérieur... Le groupe fit un saut en arrière : une petite bourse de cuir s'écrasa à terre en répandant un éblouissant trésor. Tairlaine compta cinq diamants – deux d'entre eux étaient enchâssés dans de lourdes montures d'or – une boucle de soulier ornée de rubis...

— Les bijoux offerts au bourreau, ceux dont la vieille Marthe Samson se vantait si volontiers, s'écria H. M. Voilà ce qu'il cherchait !

XIV

LA CHAISE DE MARTHE DUBUT

— On vient de sonner à l'entrée, poursuivit H. M. C'est certainement le médecin légiste et l'équipe du service des empreintes. Ils vont nous envahir... Si vous voulez entendre l'histoire complète de cette chambre maudite telle que je l'ai reconstituée, nous ferons mieux d'aller ailleurs. Ah ! Emportez donc la chaise qui porte l'inscription « Monsieur de Paris » – celle dont les pieds sont maintenant cassés – nous en aurons besoin.

Mantling se baissa pour ramasser la bourse de cuir – qui était neuve – et son contenu. Dans sa paume les bijoux brillaient maintenant de tous leurs feux et Tairlaine se pencha avec admiration sur les deux diamants sertis d'or, d'une eau merveilleuse, gros chacun comme un œuf de pigeon, deux autres montés en boucles d'oreilles, un peu moins purs et le dernier, énorme pierre taillée à facettes ; la boucle de soulier ornée de rubis et un saphir monté sur une épingle d'argent, cassée comme si elle avait été arrachée brusquement, complétaient le trésor.

Mantling désigna le gros diamant.

— Celui-ci pèse au moins quatre-vingts carats, peut-être cent...

— Mettez ces bijoux dans votre poche, coupa H. M., ils vous appartiennent maintenant. Je voulais laisser Guy les prendre, puisqu'il avait eu l'intelligence de les découvrir et je n'ai pas vu qu'il courait à la mort.

Il referma le tiroir du coffret.

— Cent carats, dites-vous ? Au lieu de voir comme vous la valeur de ces pierres, mon imagination me montre de pauvres diables richement vêtus qui, les genoux tremblants, gravissent les marches de l'échafaud et arrachent un de leurs bijoux pour que le bourreau fasse d'un seul coup sa besogne. Il y a une femme parmi eux... Voyez ces boucles d'oreilles. Voilà votre héritage ! Vous y tenez ?

— Quant à moi, murmura sir George, je me demande si nous ne nous trompons pas entièrement sur le mobile du crime.

— Sur le mobile ?

— Oui. Il n'est pas nécessaire d'être fou pour tuer afin de s'approprier une pareille fortune.

— C'est bien mon avis, mais c'est un fou qui tue sans emporter la fortune. Prenez cette chaise et venez. L'un d'entre vous ira chercher Ravelle car il est essentiel qu'il soit présent.

En silence ils sortirent de la chambre maudite. Shorter venait

d'introduire la police dans le hall, Masters s'arrêta pour donner quelques instructions et rejoignit les autres dans le bureau. Carstairs s'offrit à aller chercher Ravelle « pour bien montrer qu'il ne lui gardait pas rancune ». Mantling posa les bijoux sur le sous-main et H. M. s'assit derrière le bureau.

— J'ai longuement réfléchi à cette affaire dès l'instant où j'en ai connu les grandes lignes, dit-il. Une de ses phases m'a particulièrement intrigué, parce qu'elle peut corroborer l'idée d'une malédiction déchaînée au hasard : je veux parler de cette jeune fille élevée dans l'horreur de la chambre où son père est mort fou et qui choisit brusquement d'y passer la nuit précédant son mariage en 1825.

» D'autre part – question capitale – pourquoi la mort frappe-t-elle uniquement les personnes qui séjournent *seules* dans cette chambre ? Ceci ne correspond ni aux règles de démonologie ni à celles du simple bon sens. Et en supposant même que vous écartiez le surnaturel pour adopter l'idée du piège empoisonné, l'énigme reste entière : le piège, devant être tendu en permanence, ne peut donc choisir ni sa victime, ni son moment. Cependant jamais rien d'anormal ne s'est produit lorsqu'il y a eu plus d'une personne dans la pièce.

» La présence m'apparut brusquement : cette jeune fille en 1825 avait une raison pour agir de façon aussi bizarre, une raison pour vouloir rester seule. En fait, tous ceux qui se sont ensuite succédé et ont trouvé la mort poursuivaient le même but. Ces victimes cherchaient quelque chose à l'insu de tous... et elles mouraient en essayant de la trouver. De trouver quoi ? Deux détails pouvaient avoir leur importance : 1° décembre 1825 vit éclater la plus grande panique financière du XIX^e siècle ; 2° le fiancé de Marie Brixham était un joaillier qui fit par la suite de mauvaises affaires.

— Mais voyons, protesta sir George, nous avons établi que ce coffret ne contient aucun piège empoisonné...

— Patience, je vais y venir. Examinons plutôt les victimes suivantes. En 1870, un fabricant de meubles de Tours, Martin Longueval, arrive ici ; il est parent du Longueval qui a fabriqué une partie du mobilier existant dans cette chambre et il possède probablement des papiers de famille le concernant... mais il n'en dit rien. Officiellement il vient pour affaires... et insiste pour occuper la chambre. Tout va bien, tant que le vieux Mantling – votre grand-père, Alan – est avec lui, mais ensuite il reste seul et il meurt.

» Pendant des années le grand-père Mantling semble ne rien soupçonner, mais tout à coup voici cet homme dur, essentiellement réaliste qui devient romanesque et décide de passer une nuit dans la chambre, où il meurt. C'est qu'il avait découvert un indice. Lequel ? Nous n'en saurons sans doute jamais rien – mais la succession des faits nous démontre qu'il y a dans cette chambre un objet caché ayant une

énorme valeur.

» J'arrive à la question qui vous intrigue. Le représentant de la génération suivante, le grand industriel sait qu'il y a certainement un piège mortel quelque part ; il fait venir son contemporain Ravelle, de la maison Ravelle et Cie, pour examiner le mobilier. Celui-ci non seulement s'acquitte de cette mission, mais, nous a-t-on dit, emporte quelques meubles pour faire un examen plus minutieux...

— Et il n'y trouve rien de suspect, dit Alan.

H. M. siffla entre ses dents.

— Nous ne savons pas s'il n'a réellement rien trouvé, nous savons seulement qu'il l'a prétendu. Cette idée ne vous a pas encore frappé ?

Il s'arrêta pour allumer sa pipe et reprit.

— Je ne vois pas le grand Mantling, l'homme d'affaires épris de réalités, fouillant une malle pleine de vieux papiers de famille. Comment aurait-il pu savoir que Ravelle était proche parent des Longueval et les Longueval apparentés aux Brixham ? Mais Ravelle ne l'ignorait pas et il saurait éviter le piège empoisonné qui protégeait le trésor ; il saurait en retirer ce qui était de vente facile. Passez-moi cette chaise, voulez-vous ?

Masters examina la chaise cassée. Il passa les mains sur la soie fanée ; puis il regarda la face interne du siège : on y apercevait un placage dans le bois, en forme de fleur de lis.

— Donnez-moi votre canif, Masters, dit H. M. Je n'ai fait que deviner ce qui va suivre, nous allons voir si l'expérience confirme mes prévisions. La nuit dernière, j'ai jeté un coup d'œil là-dessus pensant que si le piège existait il serait vraisemblablement caché dans la chaise du chef de famille. Mais je n'en trouvai pas, car il n'y en a plus maintenant, grâce à Ravelle senior. Regardez...

H. M. passa doucement la pointe du canif sur le contour de la fleur de lis ; trouvant une résistance il pressa plus fort ; la lame s'engagea et Tairlaine aperçut dans le bois une ligne circulaire qui semblait délimiter une petite cachette.

Un craquement se fit entendre.

— Je vais sans doute être obligé de la briser, grommela H. M., le mastic colle au bois – remarquez qu'il est relativement frais. Ah ! je l'ai !

Le cercle s'ouvrit brusquement et la cachette mue par un mécanisme intérieur se releva découvrant une surface plane de mastic.

— Un joli joujou, hein ? fit H. M. Le Martin Longueval du XVIII^e siècle connaissait son affaire. Cette cachette découvre une cavité dans laquelle on devait pouvoir introduire les doigts pour en retirer quelque chose... Il y a soixante ans, Ravelle père découvrit cette cachette ; il la désarma et il la scella pour que personne ne la connaisse.

— Vous voulez dire qu'elle contenait des bijoux, dit Masters, mais alors pourquoi ne les a-t-il pas pris ? Non seulement ils sont encore ici, mais ils se trouvent dans une autre cachette.

H. M. se mit en devoir de creuser le mastic avec son couteau.

— Guy a eu soin de les changer de place : voilà pourquoi le mastic est frais. Quant à la raison qui a empêché Ravelle de prendre les bijoux... – enlevez donc ce mastic, – nous pourrions peut-être la deviner...

Pendant que Masters se mettait à l'ouvrage, H. M. continua ses explications.

— L'affaire n'a commencé à devenir claire pour moi qu'à partir du moment où Guy nous a raconté l'histoire de Marthe Samson.

» Vous rappelez-vous la vieille fée Carabosse montrant à Marie-Hortense Brixham des « coffrets d'or et d'argent » ? Cela n'éveille pas l'idée de pièges, mais celle de bijoux : les « somptueux présents » dont elle se vantait. Une pointe empoisonnée cachée dans le couvercle d'une cassette risquait de tuer aveuglément ; d'ailleurs à quoi aurait-il servi de placer des bijoux à l'intérieur si la victime ne pouvait voir l'appât qu'une fois prise ? Il fallait un vrai piège et un appât facile à découvrir par la personne visée seulement. Rappelez-vous les mots « grand besoin », que prononça Marie-Hortense sur son lit de mort, obéissant aux ordres de la vieille sorcière ? J'ai idée que ces mots faisaient partie d'une phrase que tôt ou tard n'importe quel homme devait être heureux d'entendre : *Si jamais vous avez grand besoin d'argent agissez de telle ou telle façon*. Et Charles Brixham qui avait la manie de tout écrire a dû consigner cela dans ses notes. Ah ! la vieille Marthe allait lui faire payer cher le mépris qu'il avait affiché pour cet amour du lucre propre aux Samson. Elle pouvait attendre dans sa tombe le moment où les finances de son ennemi diminueraient de façon inquiétante, alors... Eh bien ! Masters ?

— Le mastic n'est pas très épais, monsieur. Regardez maintenant.

La cavité ne paraissait pas très grande à première vue : on pouvait y introduire deux ou trois doigts jusqu'à l'articulation ; elle s'enfonçait ensuite à angle droit, en forme d'entonnoir et se terminait par une petite ouverture ronde encore aveuglée par le mastic.

— Passez-moi ce gros diamant. J'y suis maintenant ! Une pierre magnifique se trouvait fixée là. Vous ouvriez la trappe extérieure, enfoncez les doigts dans la cachette pour sortir le diamant et le vieux truc de la piqure sous l'ongle fonctionnait. Je vous ai dit que c'était la spécialité de Martin Longueval... Rien d'étonnant à ce qu'on n'ait pas trouvé de marque sur les victimes. Le diamant était si bien assujéti que pendant les vains efforts tentés pour le retirer, le poison avait le temps d'agir... et la trappe se refermait !...

— Mais cela ne va pas, s'écria Mantling qui, très excité, essayait

de fixer le diamant à l'intérieur ; il est trop petit et ne resterait pas en place...

— Parfaitement, dit H. M. et cela confirme mes suppositions : la plus grosse pierre manque. Ravelle père l'a fourrée dans sa poche, il y a soixante ans.

Une exclamation indignée retentit derrière eux. En se retournant Tairlaine aperçut Ravelle fils qui passait le seuil d'un air conquérant ; en dépit de sa joue enflée il n'avait pas l'air trop mal en point, mais il paraissait un peu pris de boisson.

— Je vous ai causé bien des ennuis dit-il et, du fond du cœur, je m'en excuse. Mais lorsque vous prétendez que mon vieux père, mort depuis de longues années, a volé quelque chose, cela ne me plaît guère : d'ailleurs, vous serez bien incapable de le prouver.

— Du calme, dit H. M. en saisissant Mantling par le bras. (Puis, s'adressant à Ravelle :) Tranquillisez-vous, personne n'a l'intention d'essayer de prouver quoi que ce soit. Notre ami Alan a trouvé ici une compensation suffisante... à condition, bien entendu, que vous nous disiez toute la vérité.

Ravelle posa amicalement la main sur l'épaule de Carstairs qui l'accompagnait.

— Certainement, je vous la dirai, d'abord pour ce vieux Bob auquel je ne garde nullement rancune de m'avoir appliqué un si vigoureux coup de poing, mais surtout parce que je ne tiens certes pas à être accusé d'un crime.

Il frissonna.

— Vous savez, maintenant, pourquoi j'avais emporté des outils dans cette chambre. Le couteau pour ouvrir... ceci ; ce que vous appelez « l'aiguille à tricoter » pour sonder l'intérieur de la cachette et la pâte à modeler enfin devait servir à remplacer le mastic.

H. M. imposa de nouveau silence à Mantling.

— Et maintenant, mon ami, nous sommes tout disposés à admettre que votre vieux père, loin de songer à un diamant, n'a emporté qu'un simple caillou incrusté dans cette chaise. Regardez sur ce bureau les autres cailloux que nous avons trouvés : les plus petits devaient être dissimulés dans l'étroite cachette située derrière le Grand Mongol. Pourquoi votre père ne les a-t-il pas pris ?

Le visage de Ravelle s'assombrit.

— Sans doute n'a-t-il pas pensé que quelqu'un pût être assez idiot pour cacher tant de pierres alors qu'une seule – de belle taille – suffisait comme appât. Il ignorait que la vieille Marthe avait promis *tous* les « cailloux », comme vous dites, à Marie-Hortense si elle incitait son mari à aller les chercher... Je crois comprendre pourquoi le vieux n'a rien vu. Dites-moi, deux de ces cailloux que vous venez de trouver ne sont-ils pas sertis dans une large monture d'or toute plate ?

— En effet.

— Il en existe une liste complète à Tours ; lorsque mon père l'a vue plus tard, il s'est bien aperçu que de petites choses lui avaient échappé. Cette monture d'or devait s'appliquer directement sur la petite ouverture : mon père l'a prise pour une des nombreuses incrustations de cuivre qui ornent ces chaises ; il a donc supposé que le gros di... Hum ! fit Ravelle qui se mordit la langue.

— Vous avez le front, dit Mantling, de parler ainsi devant un officier de police, et en ma présence, d'avouer...

— Je n'ai pas peur de vous, dit Ravelle. Quant à la loi, elle ne peut rien. Qu'ai-je fait de mal ? Je suis entré dans une chambre au milieu de la nuit... mais ne suis-je pas votre hôte ? Je tenais un couteau ouvert... ? Peut-être avais-je l'intention de manger du pâté ? Et si vous ne saviez rien des cailloux, c'est votre affaire.

Une soudaine colère lui monta à la tête.

— D'ailleurs, nous sommes de races différentes : à quoi bon essayer de nous entendre ?

Cette explosion eut pour résultat d'amener une détente générale et pour la première fois, Mantling eut un bon rire naturel.

— D'accord, Français que vous êtes ! dit-il. L'incident des cailloux est terminé. Avez-vous quelques indications pratiques à nous donner sur le meurtre de Guy qui est probablement votre œuvre ?

— Vous le croyez ? s'écria Ravelle en s'adressant à Masters.

— Je crois, Mr Ravelle, que vous avez beaucoup de choses à nous expliquer. Vous cherchiez ces bijoux, Mr Guy Brixham aussi...

— Sont-ils en ma possession ? Non, n'est-ce pas ? Guy m'a devancé et les a retirés de la chaise pour les placer dans le coffret d'argent.

— Comment le savez-vous ?

— Mon ami Carstairs vient de me l'apprendre.

Masters fit demi-tour.

— Mr Carstairs, et vous aussi, lord Mantling, aidez-nous un peu je vous prie. Voulez-vous aller chercher miss Isabel et miss Judith ? Je suis persuadé qu'elles savent ce qui s'est passé.

— En d'autres termes... sortez d'ici, fit Carstairs. Désolé, inspecteur, Judith est, en effet au courant, mais je crois qu'Isabel dort encore. Venez, Alan !

Une fois la porte refermée, Masters se tourna vers H. M.

— Vous avez très brillamment découvert la cachette des diamants, monsieur ; mais où cela nous mène-t-il ? Nulle part.

— Vous croyez ? Voyons, professeur, aidez-nous de vos lumières. Que savons-nous ?

— Si Guy a enlevé les bijoux de la chaise pour les cacher dans le coffret, dit Tairlaine, c'est donc lui qui avait ouvert la chambre pour

s'y rendre secrètement de nuit...

— Bien entendu, fit H. M. avec impatience. Personne n'en a jamais douté. Mais cela ne prouve pas qu'il ait tué Bender. Visiter de nuit une chambre condamnée et nettoyer son mobilier ne prouve pas nécessairement la folie ; c'est de l'excentricité, tout au plus. Mais les peintres cubistes, les joueurs de bridge plafond et les nudistes en font bien d'autres sans qu'on les enferme pour autant.

— Evidemment, mais ce perroquet et ce chien ?

— Encore faut-il prouver que leur mort est l'œuvre de Guy : or rien n'est moins sûr. Quant à l'ingénieuse méthode de la flèche-boomerang, elle est anéantie. Voyons donc ce que nous pouvons prouver de façon certaine :

Il compta sur ses gros doigts :

— ... 1° Guy a visité de nuit la Chambre de la Veuve, astiqué le mobilier et caché les bijoux dans la cassette d'argent.

2° D'après le relevé des empreintes, il était à la fenêtre, dehors, pendant que Bender mourait.

— Quoi ?

— Mais je reprends votre propre théorie et c'est vous-même qui avez fourni la preuve. Parce que votre imagination vous a entraîné un peu trop loin sur l'hypothèse de la flèche et du fil, il ne faut pas rejeter ce qui nous apprend quelque chose... N'avez-vous pas saisi ?

» Guy guettait derrière la fenêtre comme vous l'auriez fait vous-même si vous aviez eu des diamants valant une fortune cachés dans cette chambre, pour vous assurer que Bender, l'espion, ne les trouverait pas. Comprenez-vous pourquoi Guy affectait des airs supérieurs ce soir-là ? Non, Guy n'est pas l'assassin... mais il a assisté au crime.

— Mais voyons, monsieur, à supposer que ce soit vrai, vous n'allez pas prétendre qu'il a répondu aux appels à la place de Bender, une fois celui-ci mort ?

— Mais si, répondit froidement H. M.

— Un complice, alors ?

— Pas du tout ! Je dis qu'il a assisté à l'assassinat, qu'il a vu le truc fonctionner, mais que, dans un dessein connu de lui seul et indépendamment du véritable assassin, il a répondu aux appels. Un soupçon commence à germer dans mon cerveau et il grandit de minute en minute ; je crois deviner qui est coupable et pourquoi Guy a en apparence agi comme un insensé en imitant la voix du mort alors que sa manœuvre était parfaitement raisonnée... Je comprends pourquoi il a couvert le meurtrier la nuit dernière, mais celui-ci n'a pas trouvé cette bonté de son goût. Guy n'a pas été tué à cause des bijoux : ils auraient été volés. Guy en savait trop : il fallait le supprimer.

Sir George Anstruther eut un geste de colère.

— Et vous trouvez que cette explication nous aide ? Mais la situation devient de plus en plus impossible : la fenêtre était non seulement verrouillée, mais gardée par quelqu'un qui n'a pas commis le crime, la porte surveillée, etc. De sorte que si Guy a vu le meurtrier...

— Je n'ai pas dit qu'il l'a vu, riposta vivement H. M. J'ai seulement affirmé qu'il a vu comment mourait Bender et de ce fait a découvert l'assassin.

— Alors nous revenons à l'hypothèse d'un artifice, d'un piège ne nécessitant pas la présence de quelqu'un pour fonctionner.

H. M. fit un signe affirmatif.

— Et la chambre est parfaitement inoffensive en elle-même, mon ami. Trouvez le piège, si vous pouvez ; quant à moi, je ne le vois pas.

Ravelle toussota légèrement.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, messieurs, permettez-moi d'aller me restaurer un peu. D'ailleurs, ma présence est maintenant importune dans cette maison ; je n'ai plus rien à y faire. Et je puis parler franchement.

— Ce qui signifie que vous savez quelque chose ? fit H. M. en l'observant. Dites-nous donc ce qui vous brûle la langue depuis si longtemps. Allons ! ajouta-t-il en frappant du poing sur la table.

— Je n'ai plus aucune raison de cacher la vérité, fit Ravelle. Hier soir, j'ai feint la surprise au sujet des flèches contenues dans ce tiroir – je parle du moment où miss Isabel a fait tant de tapage. En réalité, la scène ne m'a guère étonné, miss Isabel n'ayant fait que deviner ce que je savais. Et puisque je ne suis plus tenu de me taire... J'ai vu qui a dérobé les deux fléchettes et la sarbacane.

— Quoi ! fit Masters.

— C'est Judith Brixham, dit Ravelle.

LA DERNIÈRE PISTE N'ABOUTIT À RIEN

A cette extraordinaire déclaration, tous les yeux se fixèrent sur le visage empourpré de Ravelle, et personne n'entendit quelqu'un s'approcher. Ravelle semblait subitement honteux de sa conduite.

— Je sais ce que vous pensez tous et vous avez raison, fit-il en frappant du poing sur le bureau. Je n'ai pas cru faire mal et je m'aperçois tout à coup de la portée de ma déclaration. Si je vous ai fait cette révélation, c'est parce que j'ai été assailli dans cette chambre par l'homme auquel Judith tient tant et à qui je n'ai pas pardonné. Je regrette mes paroles et voudrais pouvoir vous dire que j'ai menti, mais Dieu m'est témoin que c'est l'exacte vérité.

— L'homme à qui Judith tient tant ? répéta derrière lui une voix calme et assurée. Que voulez-vous dire ?

Ravelle se retourna vivement. Le Dr Arnold, en jaquette impeccable, penchait vers lui son beau visage comme s'il attendait une confidence.

— J'ai parfaitement entendu, poursuivit-il, mais je ne suis pas encore sûr d'avoir bien compris.

— Vite, Masters, chuchota H. M., amenez-moi Judith et Carstairs. J'ai envie de mettre le trio en présence. Retenez-les derrière la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez tousser.

Arnold contemplait les bijoux étalés sur le bureau, son regard erra sur la chaise brisée pour revenir enfin à Ravelle. Celui-ci le considérait avec mépris :

— Ainsi c'est vous l'aliéniste ? dit-il. Expliquez-moi donc comment il se fait que certaines paroles nous échappent sans qu'on puisse les retenir ? Oui, vous avez fort bien entendu ; je disais...

H. M. s'interposa.

— Oh ! Rien d'important, nous discussions seulement pour savoir si miss Brixham vous préfère à Carstairs.

Arnold se maîtrisa, mais ses narines frémissaient lorsqu'il répondit :

— Est-ce là ce qu'il vous plaît de trouver sans importance, sir Henry ?

— Cela dépend. Je suppose que vous avez entendu parler de la mort de Guy ?

— Judith m'a téléphoné, naturellement. Je suis venu dès que possible.

— Triste affaire, n'est-ce pas ?

— Pour être franc, sir Henry, dit Arnold, ce n'est pas mon avis. J'ai fait allusion, hier soir, à ce que j'espérais vous voir découvrir par vous-même avant que je fusse obligé de prendre les mesures qui s'imposaient : Guy Brixham était fou...

— Dangereux ? demanda sir George.

Arnold toujours courtois manifesta, cependant, une certaine impatience.

— Mon cher monsieur, pourquoi s'imaginer que la folie doit toujours être homicide ? J'estime simplement que le déséquilibre est un état dangereux. Les phénomènes morbides que j'ai constatés chez Guy, pouvaient s'aggraver, certes, devenir inquiétants pour son entourage... c'est fort possible. Mais la question est autre. Je rêve d'une forme de société idéale : dans cet Etat bien organisé, les fous incurables – ceux qu'aucune thérapie ne peut sauver – seront supprimés... sans douleur, bien entendu.

H. M. tira une bouffée de fumée.

— Certainement, sans douleur. Nous écrirons sur leur tombe « Dieu ne leur ayant accordé aucune indulgence, les hommes ne leur ont pas fait miséricorde ». Vous êtes impitoyable !

— Je ne suis pas un sentimental, si c'est là ce que vous voulez dire... mais cessons cette discussion. Je désirais vous prévenir d'une chose, que fort heureusement la mort de Guy ne rend plus nécessaire. Vous connaissez, sans doute, le Dr William Pelham ?

— Pelham, de Harley Street ? Je le trouve assez pontifiant, mais il n'est pas dépourvu de valeur. Pourquoi ?

— Je lui avais demandé de venir ici à 4 heures pour voir Guy. Je m'étais résigné à l'assister, mais quant à prendre l'initiative...

Il frissonna.

— Amenez-le, dit tranquillement H. M. et vous pourrez tous deux me donner un avis médical. Changeons de sujet. Je suis curieux de voir jusqu'où peut aller votre manque de sentimentalité. (Il se pencha sur le bureau.) Quelle impression éprouveriez-vous, si l'on vous disait que votre fiancée est accusée d'un crime ?

Arnold, figé, resta un instant muet, puis il dit froidement :

— L'impression d'entendre une absurdité.

— Bender a été empoisonné par du curare. Or, un témoin a vu Judith prendre trois flèches empoisonnées au moyen de ce toxique ainsi qu'une sarbacane dans le tiroir de ce bureau... Non, inutile de vous répandre en paroles oiseuses, ce n'est pas une plaisanterie.

Arnold paraissait moins sûr de lui maintenant :

— C'est... c'est...

— De la folie, alliez-vous dire ? Peut-être, mais je n'en suis pas sûr et c'est ce que je désire savoir.

— Cela passe toute imagination ! Judith, tirer des flèches

empoisonnées ! Autant vaudrait m'accuser moi-même : j'étais avec elle.

— Et pourquoi pas ? fit H. M. Vous avez été accusé, mon ami !

— Tant pis... d'ailleurs, je n'y puis rien. Mais revenons à Judith. Ainsi, c'est là ce que disait Ravelle lorsque je suis entré ici ? Je vous assure...

— Parfait ! dit H. M. Voilà ce que j'espérais entendre. Mais comment accorderez-vous votre sens de la justice à cette nouvelle situation, si, par hasard, Judith est coupable ?

Arnold inclina la tête sur sa poitrine comme pour se livrer à un débat intérieur. Lorsqu'il reprit la parole, son évidente sincérité frappa tous les auditeurs :

— Professionnellement, j'ai échoué auprès de vous, de vous tous, dit-il. Une allumette ne prend pas feu sur toutes les boîtes et je vous suis antipathique ; je n'y puis rien et ne songe même pas à me défendre. Mais vous semblez penser que je suis de pierre... En dépit de tout ce que vous pouvez croire, j'aime Judith et je suis absolument certain qu'elle est innocente ; d'ailleurs, fut-elle coupable que cela ne changerait pas mes sentiments.

H. M. toussota.

Tairlaine qui se rappelait le signal convenu, se tourna vers la porte. Masters et Judith entrèrent, suivis de Carstairs.

Elle s'avança, très belle en pleine lumière ; sa peau blanche contrastait avec le brun doré de sa chevelure et sa robe noire. Il n'y avait aucune inquiétude dans ses yeux bleus aux paupières rougies par les larmes.

— Je suis accusée, m'a-t-on dit, de quoi donc, s'il vous plaît ?

— Du calme, Ravelle, dit H. M. à mi-voix en voyant ce dernier sur le point de faire explosion. C'est moi qui mène... Il s'agit d'une accusation de meurtre, miss Brixham, mais nous n'irons pas encore jusque-là. On prétend que vous avez pris trois flèches empoisonnées dans ce tiroir. Est-ce vrai ?

Elle hésita une seconde. Dans son regard passa le reflet d'une pensée bizarre qui lui venait à l'esprit ; puis très maîtresse d'elle-même, Judith répondit :

— Qui vous a dit cela ?

— Moi ! fit Ravelle. Je suis navré, mais je vous ai vue.

Carstairs ouvrit des yeux effarés et fit un pas en avant ; elle se retourna et son regard insondable se posa sur lui, puis sur Arnold qui souriait – et enfin sur Masters.

— C'est la vérité, dit-elle enfin. Oui, j'ai pris les flèches et la sarbacane aussi.

Après un long silence, elle poursuivit :

— Je les ai subtilisées il y a dix jours, un après-midi ; Mr Ravelle

passait au même moment dans le hall et je craignais, d'ailleurs, qu'il ne m'ait vue. J'avais dérobé la clé du tiroir attachée au trousseau d'Alan, un matin, avant qu'il fût levé ; j'étais sûre qu'il ne s'en apercevrait pas. Hier soir, lorsque j'appris la mort de Bender, je fus saisie de panique et courus chercher dans ma chambre la clé, la sarbacane et les deux flèches qui restaient...

— Les deux flèches qui restaient ! s'écria Masters en tirant son calepin qu'il faillit laisser tomber.

— Oui, je voulais les remettre dans le tiroir et je me glissai jusqu'ici. Mais la clé est un peu dure et au moment où je la mettais dans la serrure, j'entendis venir quelqu'un ; je la laissai donc sur le tiroir et je cachai vivement les autres objets ; Guy entra presque aussitôt.

Elle avait rougi, mais sa voix très claire ne tremblait pas.

— On vint nous dire que notre présence était nécessaire dans la Chambre de la Veuve. Plus tard, le bureau étant plein de monde, il me fut impossible de remettre les flèches dans le tiroir et je les oubliai. Mais c'est bien moi qui les ai prises.

— Mon Dieu, Judy, ce n'est pas vrai ? s'écria Carstairs.

— Mais si ! Et après ?

Elle le regarda et il se laissa tomber lentement sur une chaise en balbutiant quelques mots inintelligibles. Arnold riait.

— Vos imprudences vous joueront, une fois ou l'autre, quelque mauvais tour, Judith, observa-t-il. Je n'approuve pas ce genre de plaisanterie, vous êtes une petite sottie. Mais ce qui m'amuse prodigieusement... (Sa joie paraissait un peu factice, mais il était très à l'aise.)... c'est la curiosité que reflètent les visages qui nous entourent ! Dépêchons-nous de tirer au clair cette absurdité pour laisser la police revenir aux affaires sérieuses.

— Où avez-vous caché les flèches, miss ? dit Masters.

— Derrière la grande photographie d'Alan qui est suspendue au-dessus de cette bibliothèque, dit-elle.

Soudain, elle se mit à rire nerveusement et fit un brusque demi-tour vers Ravelle, Carstairs et Arnold, en proie à une véritable crise de nerfs.

— Allez-vous-en, sortez tous ! Je vous en prie ! J'ai quelque chose à dire en particulier à ces gens-là. Sortez, ou j'ameuterai tout le quartier... Oui, vous aussi, Eugène ! Mais je vous remercie tout de même...

— Ecoutez, je ne crois pas... commença Carstairs.

— Etes-vous décidée ? fit Arnold. Alors venez, messieurs !

Une fois la porte refermée, elle resta immobile, très droite, les yeux pleins de larmes, au milieu de la chambre. Mû par une impulsion irraisonnée, Tairlaine se leva et lui serra la main.

— Merci, dit-elle en s'agrippant à lui, je serai tout à fait bien dans un instant. J'ai horreur de me donner ainsi en spectacle, et je devine ce que vous pensez tous. Pardonnez-moi cette petite comédie, mais je voulais voir quelque chose.

— J'aime mieux cela, grommela H. M., car je déteste le spectacle d'une femme en larmes... Vous avez voulu faire une petite expérience sur quelqu'un, il me semble ? Pourquoi avez-vous été assez sotte pour prendre ces fléchettes ?... Les avez-vous retrouvées, Masters ?

L'inspecteur apporta triomphalement deux fléchettes et une courte sarbacane, semblables à celles contenues dans sa serviette.

— Il est temps de nous donner quelques explications, miss, dit-il. J'ai suspecté ces flèches dès le début et nous y revenons, il me semble. Voici celles qui restaient, avez-vous dit. Où est la troisième ?

— Au laboratoire officiel de toxicologie, dit Judith. Sir Bernard Temple, l'expert du gouvernement, l'a encore entre les mains...

— Au laboratoire... ?

— Mais oui, vous n'avez pas sérieusement pensé que je m'en étais servie ?

Elle s'assit sur la chaise que lui présentait Tairlaine : une lueur de gaieté dansait dans son regard, mais un flot de sang empourpra subitement son visage.

— Je vais vous paraître si absurde que j'ai honte de vous raconter cette histoire. Mais j'étais furieuse et c'est la colère qui m'a soufflé cette idée. Bob vous a-t-il raconté le tour qu'il m'a joué avec les flèches de la panoplie ? Le misérable a prétendu qu'elles étaient empoisonnées et s'est volontairement piqué la main, de sorte que... Peu importe ! fit-elle en achevant sa pensée du geste. Mais j'ai voulu lui rendre la monnaie de sa pièce et j'ai volé dans le tiroir des fléchettes qui passaient pour réellement empoisonnées : la pointe de cinq d'entre elles était revêtue d'un enduit noirâtre.

— C'est le curare, dit Masters, et nous sommes en possession de ces cinq fléchettes-là. Alors, miss ?

— Les trois autres paraissaient inoffensives, mais il fallait que je m'assure de leur parfaite innocuité. Une fois en possession d'une flèche non empoisonnée, après qu'on aurait également vérifié la sarbacane, j'avais l'intention de replacer le tout dans le tiroir ; j'aurais fait venir ensuite Bob ici et orienté la conversation de manière à l'obliger à m'apprendre à me servir d'une sarbacane. Figurant une maladresse involontaire, je l'aurais piqué avec une flèche inoffensive et j'aurais vu alors comment monsieur le héros se comportait quand il ne faisait pas le vantard et se croyait réellement empoisonné... N'était-ce pas de bonne guerre après tout ? Mais, ajouta-t-elle en faisant la moue, mon expérience était inutile, maintenant... je sais !

Ils se regardèrent.

— Tout cela est parfait, miss, mais pouvez-vous nous le prouver ?

— Certainement. J'ai écrit au chef du laboratoire de toxicologie et je suis allée le voir (vous pouvez lui téléphoner si cela vous plaît) ; il m'a dit que deux des fléchettes étaient absolument vierges de tout poison, mais comme la troisième portait une trace de curare, il l'a gardée pour vérification complémentaire ; j'ai rapporté les autres qui ont été stérilisées au laboratoire.

Elle soupira.

— Oh ! je sais que c'est affreux de vous raconter tout cela alors que ce pauvre garçon a été tué avec ce même poison. Et Guy... Guy mort aussi, je crois devenir folle lorsque j'y pense. Mais quand vous avez paru croire que j'avais tué Bender, avec du curare...

Masters l'interrompit avec violence :

— Mais c'est insensé ! Comment faut-il donc expliquer la mort de Mr Bender ? D'où venait le curare ? Si votre histoire est vraie, les huit fléchettes n'ont joué aucun rôle dans le drame. Alors ?

H. M. qui voyait Judith regarder les bijoux étalés sur le bureau avec une fascination horrifiée les poussa de son côté.

— Dites donc, Masters, fit-il, vous feriez bien de faire vérifier les autres armes accrochées ici. Mais plus je pense à vos flèches et à vos théories, plus j'en reviens à ma première idée : je veux parler du carnet et du rouleau de parchemin. Vous avez beau prétendre que le premier est un leurre et le second une mystification, ils sont la clé de l'énigme. (Puis s'adressant à sir George :) A propos, avez-vous envoyé copie de l'inscription du parchemin à un de vos experts du Muséum ?

— Oui, je l'ai adressée à Bellow : c'est le plus capable de nous renseigner, mais il habite au fond du Dorset et sa réponse mettra au moins deux jours à nous parvenir... Pourquoi ne pas laisser de côté Bender pendant quelque temps pour concentrer tous nos efforts sur Guy ?

— C'est ce que je dis, s'écria Judith. Qui se soucie de Bender ? Vous ne faites que ressasser des suppositions sur la manière dont on lui a administré le poison. Mais n'est-ce pas tout à fait anormal que l'on ait tué Guy avec un instrument si ordinaire... Vous savez quoi ?

Les larmes perlèrent à ses cils et elle désigna les bijoux.

— Alan m'a parlé de ces horreurs et, si l'on m'écoute, nous les jetterons dans la boîte à ordures. Guy les cherchait quand il est mort. Pourquoi ne nous interrogez-vous pas sur la nuit dernière ?

— Si vous voulez, dit H. M. avec patience. Avez-vous entendu des bruits suspects, vu des lumières ? Remarqué quelqu'un ?

— Non, j'étais si lasse que je me suis endormie immédiatement et ne me suis réveillée qu'en entendant un bruit de lutte au rez-de-chaussée.

— Vous voyez bien ! Que puis-je vous demander de plus ? Nous

allons être obligés de revenir à Bender. Vous êtes-vous jamais aperçue qu'il portait sur lui un carnet ?

Elle passa la main sur son front.

— Je... Je ne sais pas. Je n'ai rien remarqué de particulier, il...

Elle sursauta : comme à son habitude, Alan entraînait en coup de vent dans la pièce.

— Dites donc, H. M., vous m'aviez dit d'amener Isabel, mais vous serez obligé d'attendre un peu : elle se sent très faible et Arnold dit qu'il faut la laisser tranquille... Voilà la commission faite. Et maintenant, Judith, quelle est cette accusation ridicule dont on vient de me parler ?

— Tranquillisez-vous, répondit Judith en souriant, je me suis justifiée ; du moins le serai-je complètement lorsque Mr Masters, qui en grille d'envie, aura donné un coup de téléphone. Mais personne ne semble faire attention à Guy et on m'interroge sur un carnet...

— Un carnet ? Quel carnet ? interrompit Alan.

— Celui que Bender portait probablement sur lui : l'auriez-vous, par hasard, remarqué ?

— Bien sûr ! s'écria Mantling : un grand carnet relié en cuir, avec ses initiales. Je l'ai vu sur sa table pendant qu'il s'habillait hier soir.

— Et alors ? Vite, racontez-nous !

— Un peu de patience. Qu'y a-t-il de bizarre là-dedans ? Hier soir, je montai d'assez bonne heure pour m'habiller ; je voulais prévenir Bender que le dîner serait retardé et lui dire de ne pas parler à Arnold de l'expérience que nous allions tenter.

» Je passai la tête dans sa chambre – il était dans la salle de bain adjacente – et je vis ses vêtements étalés sur son lit et les divers objets qu'il devait mettre dans ses poches, préparés sur une table ; sa montre, ses clés, etc... et un grand carnet.

Le visage de Mantling s'assombrit.

— Je crus qu'il s'en servait pour dessiner, puisqu'il se prétendait artiste. M'approchant de la salle de bain où il se rasait, je lui parlai, mais le son de ma voix le fit sauter en l'air et il se coupa avec son rasoir...

Mantling ne pouvait, évidemment, comprendre l'importance de ses dernières paroles.

— Ah ! fit Masters. Vous êtes sûr qu'il s'est coupé ?

— Certainement : en voilà une question ! Je lui ai même mis de la teinture d'iode. Oh ! ce n'était qu'une petite coupure, faite probablement avec l'angle de la lame, mais il y avait beaucoup de sang dans la cuvette. Il n'a rien dit, d'ailleurs, mais je ne m'expliquais pas sa nervosité.

— Avez-vous remarqué si cette coupure se trouvait sur le cou, directement sous le maxillaire et du côté gauche ? Réfléchissez avant

de répondre.

Mantling posa les doigts sur son cou et fit un visible effort de mémoire :

— Parfaitement, du côté gauche, j'en suis sûr. Mais pourquoi cette question ?

— C'est le bouquet ! s'écria H. M. Le coup final !

— Vous venez de nous donner un renseignement qui bouleverse toutes nos hypothèses, lord Mantling, dit Masters. La seule marque relevée sur le cadavre de Bender était une petite coupure placée sous le maxillaire. Or il n'y a pas de doute que Mr Bender soit mort d'une piqûre qui a introduit directement dans la circulation un poison agissant en dix minutes ; si la seule trace visible a été faite plusieurs heures auparavant, le poison n'a donc pas été introduit par là. Vous comprenez ?

Il se tourna vers H. M.

— J'ai pu me moquer de vous au début de cette affaire, monsieur, lui dit-il tristement, mais je ne songe plus à plaisanter maintenant. Après avoir appris que les flèches n'avaient pu être utilisées, que celles susceptibles de servir n'étaient pas empoisonnées, nous découvrons maintenant qu'il n'y a pas de piqûre sur le corps pour laisser pénétrer le poison, à supposer qu'il existât. Qu'en dites-vous ?

— Simplement ceci, dit H. M. J'ai besoin d'un verre pour me reconforter : qui veut me le donner ?

XVI

L'AIGUILLE HYPODERMIQUE

Après un excellent déjeuner arrosé d'un fameux petit Beaune de la bonne année, Tairlaine et H. M. installés dans un des salons du *Diogenes Club* discutaient une fois de plus l'affaire ; ils espéraient un coup de téléphone de George Anstruther leur communiquant la réponse de l'expert du Dorset.

— Ce n'est pas que je m'attende à un éclaircissement sérieux provenant de ce côté, dit H. M. en traçant machinalement sur son bloc une caricature de Masters. Mais le moindre indice nous serait précieux. J'enrage de ne pas arriver à comprendre comment le tour a été joué, bien que je sois à peu près certain de connaître le meurtrier et...

— Il est sans doute inutile de vous demander son nom ?

— Tout à fait inutile, car vous refuseriez de me croire. Avez-vous quelque hypothèse à me proposer ?

— Je me suis demandé, dit Tairlaine, si l'on ne pourrait pas appliquer au cas qui nous intéresse certaines suggestions fournies par la littérature. Rappelez-vous que « le chant des sirènes et le nom sous lequel Achille se cachait parmi les femmes, tout en étant de formidables rébus, ne sont pas impossibles à deviner ». A propos, avez-vous remarqué que miss Judith Brixham est une jeune femme très attirante ?

— Dites donc, espèce de vieux polisson, fit H. M., avez-vous... ?

— Je ne suis pas un vieux polisson, riposta Tairlaine avec dignité, j'ai cinquante ans, elle en a trente et un, et mes sentiments pour elle sont ceux d'un oncle affectueux, voilà tout. Il me serait désagréable, je l'avoue, de la voir gâcher sa vie avec ce fat de docteur, ou avec le sympathique mais trop versatile chasseur d'éléphants. J'ai des cheveux gris et l'amour a cessé de m'intéresser, mais je vous affirme que si Judith m'avait jamais regardé comme elle a dû regarder Carstairs lorsqu'il s'est piqué avec la flèche, je me sentirais capable de danser la rumba au milieu de Harvard Square avec une bouteille de Champagne dans chaque poche.

Il tira de sa pipe une longue bouffée.

— Quoi qu'il en soit, voyons si je ne pourrais pas vous suggérer quelques bonnes idées au sujet de cette affaire.

— Vous m'en suggérez plusieurs. Continuez...

— Vous cherchez qui a tué Ralph Bender. Pourquoi ne pas considérer le problème sous un angle littéraire ?

— Quoi ? clama H. M. Dites donc, professeur, de deux choses l'une : ou vous avez besoin d'un verre pour vous remonter ou vous avez trop bu. Que voulez-vous dire avec votre « angle littéraire » ?

— Voici : vous prétendez que Guy Brixham posté à la fenêtre, l'œil appliqué au volet, a assisté à la mort de Bender. Il n'aurait, selon vous, pas vu l'assassin, mais compris la manœuvre de l'empoisonnement et aperçu quelque chose lui permettant de deviner l'identité du meurtrier. Soit. Ouvrez donc un manuel, lisez les principes fondamentaux d'une description vivante : « Lorsque vous entrez dans une pièce, remarquez ce qui vous frappe l'œil immédiatement, couleur, mobilier, groupe d'objets, éclairage, etc. »... Cherchons donc ce que Guy Brixham a vu en regardant par le volet. Qu'a-t-il pu remarquer qui nous ait échappé ? Vos recherches seront limitées, car son angle de vision était restreint ; mais le poison a frappé Bender dans cet étroit espace.

H. M. posa son crayon.

— Pas mal, approuva-t-il. Voyons, je ne suis pas allé regarder à travers les volets, mais je me suis tenu tout contre à l'intérieur, de sorte que... Voici justement l'homme qu'il nous faut, dit-il en désignant par la fenêtre Masters qui gravissait les marches du club. Il y est allé, lui, et pourra nous renseigner.

Dès qu'il fut au courant, l'inspecteur dit :

— Vous cherchez en somme, dit-il, quel geste de Bender a pu faire comprendre à Guy qui était l'assassin et quel moyen il avait employé pour commettre son crime ?

— Oui, fit Tairlaine, mais examinons d'abord son angle de vision. Vous êtes à l'extérieur : vous avez l'œil appliqué au volet. Que voyez-vous ?

Masters chercha un instant dans sa mémoire :

— Bien peu de chose... Une bande étroite qui va en s'élargissant jusqu'à la porte en face ; on ne peut voir ni le lit placé à gauche, ni la cheminée et la coiffeuse de droite. A part la porte, on n'aperçoit qu'un morceau de tapis et... attendez donc : lorsque vous avez introduit Mr Bender dans cette chambre, qu'a-t-il fait ?

— Il a tiré une des chaises qui entouraient la table et il s'est assis, répondit H. M. La chaise gravée au nom de « Monsieur de Paris » ; elle était au bout de la table – si tant est qu'une table ronde puisse avoir un bout – dans l'axe de la fenêtre. Lorsque nous sommes rentrés après sa mort, la chaise était à la même place, mais tournée face à la table et légèrement reculée... (Une lueur anima son regard.) Continuez !

— Parfaitement. On ne pouvait voir à travers le volet que cette chaise et une petite partie de la table ; la porte, le tapis, la chaise et un petit bout de la table, *rien de plus*.

— Il a donc été frappé dans cet étroit espace, fit Tairlaine. D'après

la position de la chaise, on peut supposer qu'il était assis à la table, tourné de profil vers la fenêtre... cela ne nous mène à rien. Vous avez bien tout examiné – n'est-ce pas ? – sans trouver rien d'anormal à ces différents objets : table, chaise, tapis, porte et même volets ?

— Oui, répondit Masters, mais l'important est de savoir quel indice parmi ces différents objets a pu permettre à Guy de soupçonner la culpabilité de quelqu'un alors que personne sauf lui-même n'était entré dans la chambre auparavant. De plus, le geste de Bender doit avoir été tout à fait particulier pour fournir un indice à Guy. Je veux dire que s'asseoir à table et regarder autour de lui n'aurait pas suffi, il a fallu un geste aussi défini qu'un coup de poing sur la mâchoire, ou un coup de talon sur le pied, ou...

C'est alors que se produisit au *Diogenes Club* un incident qui fit accourir le portier.

— Des cors ! s'écria H. M. d'une voix tonnante en se dressant brusquement. Voilà le secret, une partie du secret ! Du sang dans une cuvette... Mes amis, j'ai été tellement stupide, tellement borné, que si jamais vous m'entendez jamais manquer d'humilité, vous n'aurez qu'à murmurer à mon oreille « Des cors ! ». Non, Masters, je ne vous dirai rien. Vous vous êtes moqué de moi avec cette histoire de cors ce matin et j'entends vous rendre la monnaie de votre pièce !

Masters répondit avec calme :

— Je ne sais quelle est votre nouvelle idée, monsieur, mais peu m'importe pourvu que vous aperceviez la lumière ; je saurais refréner ma curiosité. Permettez-moi seulement de vous rappeler qu'il est 3 heures et demie et nous avons promis d'être avant 4 heures à Curzon Street.

— Vous avez raison. Mais j'ai un coup de téléphone à donner. Ne me demandez pas à quel sujet. Comment s'appelle l'hôtel où habitait Bender ?

— Le Whitefriars, dans Montagu Street. Demandez Mrs Anderson.

Lorsque H. M. fut sorti en se frottant les mains, Masters dit à Tairlaine :

— Il reprend le dessus et vous m'en voyez ravi ; je ne l'ai jamais vu si tourmenté depuis l'affaire du Royal Scarlet Hôtel. S'il obtient confirmation, il retrouvera du coup tous ses moyens.

— Que peut-il avoir en tête ?

— Je n'en sais rien. Mais vous aviez parfaitement raison en affirmant que tous les objets contenus dans la chambre étaient inoffensifs. Je n'ai pas voulu l'admettre devant lui, mais les idées les plus baroques me sont venues à l'esprit ; j'ai examiné le tapis pour voir s'il ne contenait ni poison, ni épingle empoisonnée... sans résultat. J'ai songé à un coupe-papier, à une aiguille ou à une tranche de feuillet particulièrement coupante dans le carnet de ce garçon...

carnet resté introuvable. J'ai été jusqu'à songer à une histoire de livre empoisonné, où la victime absorbait le poison en mouillant son pouce pour tourner les pages. Mais cette hypothèse est à rejeter puisque le curare n'offre aucun danger, pris de cette façon. Quant à la tranche coupante, elle aurait laissé une marque... Une marque ! Il faut bien qu'il en existe une quelque part cependant !

Tairlaine regardait par la fenêtre la pluie tomber.

— C'est une idée, cependant, dit-il. Pourquoi ce carnet est-il introuvable ? Vous savez que si l'on se coupe de cette façon, la marque est presque invisible. Le médecin-légiste a-t-il cherché une trace de ce genre ?

— Je n'en sais rien, dit Masters, et vous me mettez martel en tête. J'ai tant entendu parler de trucs de toutes sortes dans cette affaire que je n'ose plus rien toucher, dans cette maudite maison, sans me munir de gants épais.

— Pour en revenir à Guy, avez-vous appris quelque chose de nouveau après notre départ de Curzon Street ?

Masters répondit négativement. Il avait interrogé tout le monde sauf Isabel Brixham. Ni les domestiques qui dormaient au sous-sol, ni Judith et Alan au premier étage n'avaient rien entendu avant le bruit de la lutte. Questionné à propos de la lumière aperçue par Carstairs dans la chambre de Guy à 4 heures du matin, Ravelle répondit qu'il ne l'avait pas vue mais comme il avait quitté sa chambre à 4 h 20 seulement, cela n'avait rien d'étonnant. L'examen médical concluait à une fracture du crâne provoquée par deux coups de marteau – l'outil avait été retrouvé sous le lit et portait trois séries d'empreintes différentes : celles d'Alan et de Shorter qui s'en étaient servis au début de la soirée et celles de Masters lui-même. Détail nouveau, inexplicable et particulièrement horrible : Guy avait été frappé une fois à terre par un nouveau coup de marteau sur la mâchoire et on se rappelle que celle-ci était complètement disloquée.

L'émotion causée par cet acte de sauvagerie faisait encore frémir Tairlaine lorsque H. M., de retour du téléphone, fit son apparition, le chapeau en bataille. Une voiture avait été commandée pour les mener à Curzon Street.

Judith, très nerveuse, les attendait dans le hall.

— Oui, j'ai quelque chose à vous montrer, dit-elle en réponse à l'interrogation muette de H. M. Peut-être une preuve ! Venez avec moi... Non, pas dans la bibliothèque... les pompes funèbres sont en train de s'occuper de Guy, dit-elle d'une voix sourde.

Elle les conduisit dans le salon lourdement meublé dans le style du siècle dernier et que seule la lueur du feu éclairait.

— Le Dr Pelham de Harley Street est auprès d'Alan dans le bureau et il semble avoir manœuvré merveilleusement avec lui ; mon

frère est un autre homme. Mais je voudrais savoir pourquoi vous avez insisté pour le faire venir : sa présence n'est plus nécessaire, puisque Guy est mort.

— Vous croyez ? demanda H. M.

Ils entendirent dans le silence qui suivit le tic-tac de l'horloge du hall. Judith avait pâli.

— Vous savez ce que cette visite me fait supposer ? Vous tenez à prouver qu'un autre membre de ma famille est fou.

— Non, répondit H. M. Vous prenez l'idée à rebours : il faut prouver, au contraire, que quelqu'un-dans votre famille est parfaitement sain d'esprit. Je parle sérieusement, miss Brixham, toute l'affaire repose sur le parfait équilibre d'esprit d'un des habitants de cette maison. Certains peuvent penser qu'il vaudrait mieux démontrer que cette personne est folle pour lui éviter le châtiment ; pas moi. Et si vous ne comprenez pas ce que je veux dire, d'ici peu vous serez éclairée... Que voulez-vous nous montrer ?

Elle s'approcha de la cheminée.

— Nous n'aurions rien trouvé si Isabel n'était pas une maîtresse de maison si accomplie. Elle est debout maintenant et circule partout comme un fantôme, l'esprit préoccupé, sans pouvoir dire ce qui la tourmente. Mais ses instincts de ménagère sont plus forts que tout. Lorsqu'elle a vu la vieille courte-pointe et les draperies... vous savez où... elle a ordonné de les brûler. Ces étoffes étaient pleines de punaises et les domestiques refusaient de les toucher. Un bon pourboire a décidé cependant Shorter qui les a enlevées, aidé de Bob. Le matelas était dans un tel état qu'au moment où ils l'ont soulevé, un objet s'est échappé d'une des déchirures : un objet qui avait été placé récemment dans cette cachette ; le voilà, je ne veux pas y toucher.

Elle désigna du doigt un paquet enveloppé d'un mouchoir sur la cheminée.

— Elle appartient à Guy, ajouta Judith ; mon frère s'en servait il y a longtemps, pour certaines injections de sérum : je l'avais oublié.

Masters, dépliant le mouchoir, découvrit une seringue hypodermique munie de son aiguille et à moitié remplie d'un liquide jaune-brun très fluide.

XVII

AUX ABOIS ?

— Bob m'a prévenue que vous auriez certainement à relever des empreintes, poursuivit-elle. Nous l'avons enveloppée d'un mouchoir.

— Parfait, miss, dit Masters en soulevant le piston de la seringue. Mais je parierais qu'on ne trouvera rien sur le verre. Regardez... On l'a maniée avec des gants. Est-ce que ?...

H. M. lui prit l'objet des mains, s'assit devant le feu et posa le mouchoir plié en quatre sur ses genoux ; puis avec une délicatesse surprenante chez ce gros homme, il fit tomber deux gouttes du liquide sur le mouchoir, les renifla et les goûta.

— Du curare délayé dans de l'alcool, dit-il ; on n'a qu'à gratter le bout d'une arme empoisonnée et il est facile de préparer la solution soi-même. Voici ce que vous désiriez, Masters !

— Vous voulez dire que Mr Bender a été tué avec cela ?

— Là n'est pas la question, riposta H. M. avec obstination. Cet instrument est très révélateur, mais vous vous trompez sur sa signification. Pourquoi n'a-t-il pas servi à tuer Guy ? Si le meurtrier voulait exploiter la légende de la chambre maudite, pourquoi ne pas faire une piqûre à Guy avec cette seringue et le laisser mourir de la même façon que les autres ? Pourquoi l'assommer avec ce marteau ? Cet acte n'était pas prémédité, puisque l'outil était déjà sur le lit où Masters l'avait laissé après avoir ouvert la fenêtre : comment l'assassin aurait-il pu connaître ce détail ?

— Celui qui le premier apporta le marteau dans la chambre ne l'ignorait pas, répondit Masters avec calme. Mais peu importe : voici l'affaire de nouveau absolument renversée. Ne voyez-vous pas que si Bender a été tué au moyen de cette seringue, le meurtrier devait nécessairement se trouver auprès de lui ? Attendez !... à moins qu'il ait pu le piquer avant son départ de la salle à manger...

— Le piquer ? Où cela ? demanda H. M.

Il enveloppa très soigneusement la seringue dans le mouchoir et la rendit à Masters.

— Je n'ai pas dit qu'elle avait servi à tuer Bender, poursuivit-il, je n'ai pas soufflé mot de Bender. Pour essayer de vous mettre sur la voie, je ne poserai qu'une question : pourquoi ne s'en est-on pas servi pour tuer Guy ? Appelons le bon sens à notre secours : Guy se glisse hier soir dans la chambre pour chercher les diamants ; le meurtrier – baptisons-le « Samson » – se faufile à sa suite avec une seringue préparée. Mais « Samson » s'aperçoit subitement qu'il a négligé un

détail dans son plan si minutieusement élaboré. Guy peut, par exemple, ameuter toute la maison en sentant la douleur de la piqûre... Le marteau se trouve providentiellement sur le lit. Etourdir Guy d'un coup de marteau et le piquer ensuite était la solution naturelle : le curare aurait fait le reste. Mais « Samson » n'a pas agi ainsi : il s'est purement et simplement servi du marteau. Pourquoi ?

— Je ne vois pas quelle importance cela peut avoir, fit Masters avec impatience. Il a pu être interrompu...

— C'est possible, dit pensivement H. M. : il a cependant eu le temps de lui assener plusieurs coups terribles. Je vois la chose autrement : le détail négligé a pu en faire apparaître un autre. Supposons que « Samson » se soit contenté d'étourdir Guy en lui donnant un coup sur la tête ; la marque sera peu apparente : le meurtrier fait ensuite à sa victime une piqûre de curare sous le cuir chevelu où elle sera dissimulée dans la masse des cheveux. Le lendemain matin, l'inspecteur Masters arrive devant le cadavre : quelle est sa première pensée ? Vite !

— Mais j'aurais pensé que Guy s'était lui-même...

— Parfaitement ! Vous étiez convaincu que Guy avait assassiné Bender – nous avons tous d'ailleurs de fortes présomptions. Logiquement, vous auriez supposé que le meurtrier s'était suicidé ou avait été pris à son propre piège. De toutes façons l'affaire était close et ni vous, ni moi, n'aurions cherché plus loin... voilà ce qu'a compris « Samson ».

— C'est la première fois que j'entends parler d'un criminel qui ne se montre pas satisfait d'avoir prouvé la culpabilité d'une autre personne ! dit Masters avec un sourire légèrement ironique.

— Cela peut arriver, constata H. M. Allons voir le Dr Pelham. Voulez-vous rester ici, miss Brixham ? Je vais dire à votre frère que vous désirez lui parler. Est-il au courant de l'incident de la seringue ? Bien ! prenez-en soin, Masters.

Une atmosphère de cordialité régnait dans le bureau où le Dr Pelham, important et affable, fumait un excellent havane, assis en face d'Alan. Celui-ci s'empressa d'offrir des cigares à la ronde et il fallut que le Dr Pelham insistât pour qu'il se rendît à l'appel de Judith transmis par H. M. Dès qu'il eut quitté la pièce, le médecin s'écria avec un évident plaisir :

— Ah ! Merrivale ! Enchanté de vous revoir, malgré ces tristes circonstances... Il y a des siècles que nous ne nous sommes rencontrés : on ne vous voit plus aux réunions de l'association.

— C'est que... voyez-vous, Bill... je n'ai pas, comme vous, évolué avec le siècle ; je fais vieux jeu, démodé. Enfin, peu importe ! Vous avez vu Mantling ? Quelle est votre opinion ?

Pelham sourit.

— Bêtises que tout cela ? Arnold m'a prévenu que je ne trouverais rien, mais quelqu'un d'autre paraît avoir insisté. Mantling présente bien une légère névrose, naturellement, que nous devons peut-être étudier de plus près, mais quant au reste...

— Voilà bien ce qui m'horripile chez vous autres, aliénistes, dit H. M. Vous êtes incapables, par déformation professionnelle de reconnaître qu'une seule personne au monde est parfaitement saine d'esprit et, d'autre part, on ne peut rien contre vous, si vous commettez un véritable crime moral... Mais j'ai besoin de votre avis, Bill, sur un crime purement physique. Répondez à ma question en toute franchise : si Mantling était accusé avec preuves à l'appui du meurtre de son frère, le pendriez-vous ?

Un frisson d'horreur secoua les assistants comme si un vent glacé avait soufflé soudain dans la pièce. H. M. venait d'évoquer le sang maudit, qui liait à travers le temps une vieille sorcière couvant des yeux des coffrets d'or et d'argent, funèbres dépouilles de la Révolution française, et Alan Brixham, lord Mantling, menacé de la potence pour assassinat.

Pelham lui-même parut impressionné ; il posa son cigare et ouvrit la bouche pour répondre...

Au même instant, quelqu'un s'écria :

— Non, vous ne feriez pas cela ! Rien de semblable ne peut arriver à Alan.

Toute frêle, l'air rongée par quelque torture intérieure, Isabel avait pourtant recouvré son habituelle dignité. Tairlaine essaya de trouver le mot convenable pour qualifier l'expression de ses yeux pâles : « voilés », n'était pas suffisant, « hantés », trop théâtral : ces termes ne rendaient pas leur poignante sincérité. Elle se tenait très droite, vivante statue de la douleur sous les cheveux argentés qui épousaient en vagues disciplinées sa tête altière.

— On m'a dit que vous étiez ici ; il fallait que je vous voie. Il ne peut rien lui arriver, n'est-ce pas ? dit-elle.

— A Alan ? Je vous le promets, miss Brixham, dit H. M. très calme. Je puis même vous le certifier.

Elle parut délivrée d'un grand poids et s'assit ; mais son visage garda une expression bizarre :

— Il faut que je vous parle. Je ne connaîtrai pas de repos tant que je ne l'aurai pas fait. Parfois, il me semble que je ne dormirai plus jamais. Je sais qui vous êtes... (Elle s'adressait à Pelham.) Et je sais pourquoi vous êtes ici. Mais l'affaire regarde la police pour le moment. Ne m'interrompez pas ! Je vous ai menti hier soir au sujet de Guy. Il m'avait suppliée de vous dire qu'il était près de moi et je l'ai fait, car j'adorais cet enfant. Mais vous savez, maintenant, qu'il n'est pas resté à mes côtés.

Elle fit un geste saccadé.

— Il faut que j'accomplisse mon terrible devoir : c'est mon neveu Alan qui a tué Guy. Je sais, maintenant, qu'il a coupé aussi le cou du chien, car le couteau dont il s'est servi n'a pas été nettoyé. Mais le meurtre de son frère est autrement grave.

H. M. qui ne la quittait pas du regard, imposa silence aux autres d'un geste impérieux.

— L'avez-vous vu tuer Guy ?

— Non, car je n'ai pas osé le suivre et j'ignorais ce qu'il allait faire, mais je vais vous dire ce que j'ai vu.

» La nuit dernière, j'avais fini par m'endormir, mais comme chez toutes les personnes de mon âge mon sommeil est de courte durée : je me réveillai la gorge en feu et j'aurais donné une fortune pour qu'on m'apportât de l'eau, beaucoup d'eau. Je me levai pour aller en chercher et, lorsque j'ouvris la porte...

— Quelle heure était-il, miss Brixham ? dit Masters d'une voix volontairement adoucie. Vous rappelez-vous ?

L'interruption fit cependant tressaillir Isabel.

— Je... Je ne sais pas... Ah ! si, je me souviens du cadran lumineux de ma montre. Il devait être près de 4 heures. Le vestibule était complètement obscur, mais j'aperçus une lumière dans la chambre d'Alan. Je dois vous faire un aveu qui vous semblera absurde, mais il faut que vous sachiez pourquoi la frayeur m'a clouée sur place, me rendant incapable de tout mouvement. J'étais encore une enfant lorsque mon père est mort empoisonné dans cette chambre ; on m'a donné un livre de contes pour me distraire. Mais ses récits et surtout ses effarantes illustrations marquèrent à jamais mon imagination et hantèrent mes rêves... : depuis lors, je n'ai jamais cessé de peupler la maison de terribles fantômes. Mais ce que j'ai vu la nuit dernière n'était pas un fantôme !

» Le vestibule était obscur et je vis Alan sortir de sa chambre portant, à la main, une lampe de mineur. Les cercles de fil de fer qui l'entouraient projetaient leurs ombres sur lui : il paraissait deux fois plus grand que d'habitude dans sa robe de chambre noire à col rouge. Je vis son visage couvert de taches de rousseur, son cou de taureau, ses cheveux roux collés par la transpiration et surtout ses yeux, ses yeux effarants, son rictus affreux et je sus qu'il était fou... Il portait des gants de coton noir et tenait d'une main sa lampe et de l'autre une seringue hypodermique, remplie d'un liquide brunâtre.

» Vous vous demandez pourquoi je n'ai pas couru après lui et ameuté la maison, n'est-ce pas ? J'en étais physiquement incapable, il me semblait que j'avais devant les yeux une des terribles images de mon livre...

» Tout à coup je pensais à Guy... : où était Guy ?

Le Dr Pelham avait posé son cigare et l'observait avec curiosité.

— Vous étiez inquiète au sujet de Guy, miss Brixham, dit-il. Pourquoi ?

— Je vous raconte ce qui s'est passé, répondit-elle, je n'explique rien. Tout ce que je sais, c'est que, par un prodigieux effort, je réussis à gagner la chambre de Guy... Son lit était vide.

Elle poussa un soupir.

— Je me rendis alors compte qu'il fallait descendre et suivre Alan, mais cela me fut impossible et je restai assise, les yeux fixés sur ce lit vide. Par une sorte de compromis avec moi même, je songeai que tout pourrait s'arranger si je me trouvais dans la chambre d'Alan lorsqu'il y reviendrait. L'obscurité était terrible et il y avait une odeur étrange dans cette chambre ; je fermai la porte et tournai le commutateur. C'est alors que je vis le tiroir ouvert...

— Le tiroir ouvert ? demanda H. M.

— Oui, celui du bas de la commode. Je m'approchai... et je vis : d'abord, un grand couteau de chasse semblable à ceux qu'Alan a rapportés de ses voyages... il n'avait pas été lavé et les poils du chien adhéraient encore à la lame tachée de son... Oh ! oui ! et un grand carnet de notes aux feuillets arrachés dont la couverture de cuir portait les initiales « R. B. ».

Masters poussa une exclamation, mais elle parut ne pas l'entendre et porta la main à son front comme si elle avait mal.

— Il me fut impossible de rester plus longtemps dans cette chambre. Au moment même où j'en sortais, je vis une lumière qui montait l'escalier.

» La peur, une peur insensée me fit tomber à genoux le long du mur. Je crus qu'Alan allait me tuer. Mais il passa à quelques mètres de moi sans me voir, et lorsqu'il referma la porte, j'aperçus son visage – il souriait – et l'entendis dire comme s'il s'adressait à moi : « J'en ai fini avec lui, ce n'est que justice ! » Puis un grand trou noir... je ne me souviens plus de rien, mais j'ai dû regagner seule ma chambre puisque... je suis encore vivante.

Elle appuya la tête au dossier de son fauteuil ; sa respiration était haletante. H. M., les mains croisées sur son ventre, l'observait.

— Filez, Masters, dit-il d'une voix blanche, allez jeter un coup d'œil sur ce tiroir.

Elle ouvrit les yeux.

— Vous ne croyez pas que ces objets s'y trouvent, sir Henry ? demanda-t-elle.

— Si. Ils y sont certainement, et il y en a peut-être d'autres. (Puis se tournant vers le médecin :) Avez-vous quelque question à poser, Pelham ?

— Mon cher Merrivale, dit celui-ci, ceci regarde la police... non,

je n'ai pas de questions à poser, pour le moment du moins.

— Dites-moi, miss Brixham, demanda H. M., vous vous doutiez, depuis longtemps, que votre neveu était coupable. Le fou auquel vous aviez fait allusion, c'était lui, et lorsque vous l'avez vu cette nuit-là, vous avez été effrayée, mais non surprise, n'est-ce pas ?

— Oui, je puis vous l'avouer maintenant.

— C'est bien ce que je pensais. Mais ce que vous venez de raconter devant quatre témoins, êtes-vous prête à le redire sous la foi du serment devant le coroner ? A la barre des témoins de Old Bailey ?

— Grand Dieu non ! Je ne pourrais pas le répéter... je...

— C'est cependant la vérité.

— Oui et il fallait que je vous la dise, mais maintenant vous savez qu'Alan est fou !... Vous ne pouvez l'arrêter... comme un vulgaire criminel.

La porte s'ouvrit brusquement et Masters entra portant un paquet noué dans un mouchoir. Isabel se dressa brusquement et détourna la tête.

— Voici, monsieur, dit Masters d'une voix sourde, tout était dans le tiroir. Nous le tenons maintenant !

Il étala sur le bureau un couteau de chasse ayant, évidemment, servi à tuer le chien, un carnet relié en cuir noir, une petite bouteille et un flacon nickelé. H. M. prit la bouteille avec le mouchoir et renifla son couteau :

— Du cyanure de potassium ! grommela-t-il. Un vrai repaire de maniaque avec des joujoux à tuer dans tous les coins. Encore du poison, probablement, ajouta-t-il en débouchant le flacon nickelé. Ah ! c'est du brandy ; à première vue, impossible de rien déceler d'autre, mais l'odeur du brandy masquerait facilement celle d'amande-amère caractéristique du cyanure : le flacon est plein au tiers. Le carnet...

C'était un carnet à feuillets mobiles ; plusieurs avaient été arrachés : on voyait encore de petits bouts de papier pris dans les anneaux de la reliure. H. M. le regarda attentivement, puis poussant un profond soupir il dit à Masters :

— Eh bien, mon cher, à vous d'agir maintenant. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Mais il n'y a plus d'hésitation, l'affaire est claire. Je n'ai pas de mandat, naturellement, mais je vais demander à lord Mantling.

— Allez-y, dit H. M. Il est derrière vous.

Mantling se tenait, en effet, sur le seuil entre Carstairs et Judith qui lui étreignait le bras.

— Dites donc, s'écria Mantling avec colère, Shorter me dit que vous êtes entrés dans ma chambre... que... (Il tendit soudain le bras vers le bureau.) Où avez-vous trouvé *cela* !

— Dans votre chambre, dit lentement Masters. Reconnaissez-vous

ces objets ?

— Voilà mon cou...

Incapable d'achever le mot, il regarda Judith, puis Castairs.

— Dans ma chambre ? Où cela ?

— Dans le tiroir du bas de la commode, monsieur.

— Mais je ne m'en sers pas, dit-il en crispant les poings. Le tiroir est très dur à ouvrir et je ne mets jamais rien dedans. N'est-ce pas, Judith ? Je ne m'en sers pas, vous dis-je...

Masters leva la main.

— Un instant, monsieur. Je suis obligé de vous dire que votre tante, miss Isabel Brixham, vient de nous prouver que vous êtes coupable du meurtre de votre frère. Et nous venons de trouver dans votre chambre ces objets qui nous permettront d'établir certaines autres charges...

Mantling se détourna lentement pour regarder Isabel, mais celle-ci se déroba : elle pleurait maintenant. Sans la quitter des yeux, Mantling s'avança sur elle, ouvrant et refermant ses mains énormes.

Judith poussa un cri perçant ; Carstairs tenta de le retenir. Mais ce fut Masters qui s'interposa en posant une main ferme sur le bras d'Alan.

— Allons, monsieur, lui dit-il doucement, soyez raisonnable, il me serait très pénible de recourir à la violence. Mon devoir est de vous apprendre que je ne possède, actuellement, aucun mandat, mais je vous prie de m'accompagner à Scotland Yard pour y subir un interrogatoire au sujet de l'assassinat de Mr Guy Brixham. Vous pourrez être assisté d'un avocat et aucune arrestation ne sera opérée avant que mes supérieurs m'en donnent l'ordre, mais je vous avertis que vous ferez bien de me suivre tranquillement.

Mantling s'était arrêté, ses larges épaules s'étaient subitement voûtées et il dévisageait Masters comme s'il ne l'avait jamais vu.

— Pourquoi voulez-vous m'emmener ? dit-il d'une voix plaintive, presque enfantine... Isabel... Pourquoi avez-vous menti ? Je n'ai rien fait de mal... Vous voulez m'envoyer à la potence ! Seigneur ! Aidez-moi. Je... n'ai... rien fait.

— Je souhaite que vous puissiez le prouver, dit Masters. Notre plus grand désir est de vous y aider. Etes-vous prêt ?

— Prêt ?

— Votre chapeau...

Mantling porta la main à sa tête comme un enfant.

— Oui, oui. Mon chapeau et mon pardessus. Où est Shorter ? Mon chapeau et mon pardessus pour aller en prison... Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, je vous suivrai tranquillement... Pourquoi voulez-vous me pendre ? Je suis... innocent...

XVIII

DU SANG DANS UNE CUVETTE

Maintenant que lord Mantling était retenu à Scotland Hard pour le meurtre de son frère, l'affaire entraînait dans sa phase la plus terrible. Les journaux du soir gardaient le silence sur l'événement, mais dans tout Londres il n'était question que de l'écroulement des Mantling.

Tairlaine avait rendez-vous avec H. M. et Masters pour dîner dans un des rares restaurants de la Cité restés ouverts : le *Green Man*.

Dans le taxi qui l'y conduisait, il songeait au désappointement que lui avait causé l'attitude de H. M. au cours de l'après-midi. Il n'avait répondu que par un grognement inintelligible aux questions de Masters et à ses regards anxieux concernant l'arrestation de Mantling, donnant ainsi à entendre que le fait n'avait pas d'importance, puis il était allé interroger les domestiques. Judith et Carstairs se refusaient à croire Alan coupable ; Isabel était remontée immédiatement dans sa chambre et Ravelle n'avait pas quitté la sienne.

Tairlaine trouva H. M. compulsant tranquillement le menu dans un salon particulier du *Green Man*. Masters qui se chauffait les mains devant le feu paraissait, au contraire, navré et inquiet ; il interpella soudain H. M.

— Comment pouvez-vous rester là, tranquillement, comme un crapaud qui prend le frais, alors que nous traversons une période aussi angoissante ? Ne savez-vous donc pas les conséquences qu'entraînera l'arrestation de Mantling ? Le procès aura lieu devant la chambre des Lords – un pair du Royaume accusé d'un crime... l'épouvantable scandale aura un retentissement terrible. La question est de savoir si j'ai bien fait d'agir ainsi.

H. M. se gratta le nez.

— Mais vous n'avez rien fait, que je sache ? Mantling n'est pas encore officiellement arrêté. D'ailleurs, vous n'aurez pas besoin...

— Je n'aurais pas besoin ?

— D'opérer son arrestation. J'ai téléphoné à Boko avant de venir : il était en conférence avec le ministre de l'Intérieur et il m'a dit vous avoir demandé de vous tenir tranquille jusqu'à nouvel ordre. Je vous parie cinq contre un que Mantling sortira de prison demain au plus tard... Que pensez-vous d'un potage à la tortue ?

— Alors, vous croyez que miss Isabel Brixham a menti ?

— Non, fut la réponse stupéfiante de H. M.

Masters bondit.

— Mais alors, monsieur, c'est la meilleure des preuves ! Si nous

pouvons démontrer qu'elle n'a pas menti... Oh ! je sais bien... elle déteste si manifestement lord Mantling que j'ai des doutes moi-même. Mais si elle dit la vérité, les preuves matérielles feront le reste.

Un garçon apportait des verres de xérès : H. M. attendit son départ pour répondre :

— Je crains que la partie la plus intéressante du témoignage de cet après-midi ne vous échappe. Sans nous occuper des questions de personnes, examinons-le avec impartialité. Supposons que miss Isabel ait inventé de toutes pièces sa déposition dans le but de faire envoyer Alan dans un asile d'aliénés ; elle voulait donc démontrer sa folie criminelle, l'accabler, le confondre... Masters, si cette femme a menti, elle l'a fait d'une façon bien singulière. Elle savait depuis le matin que Guy a été tué à coups de marteau : pourquoi, si elle voulait accuser Alan, est-elle venue raconter qu'elle l'avait vu descendre subrepticement la nuit, tenant à la main une seringue hypodermique... qui n'a pas été utilisée ? Pourquoi n'a-t-elle pas dit carrément qu'elle l'avait vu tuer Guy avec un marteau ? Jusqu'ici elle a simplement prouvé qu'il se promenait dans la maison pendant la nuit, ce qui n'a rien de délictueux.

— C'est une manœuvre subtile, voilà tout !

— Absurde, mon garçon. Qu'y a-t-il de subtil à venir tout de go nous dire que son neveu est un assassin ? Si vous pensez qu'elle a menti et qu'Alan n'est pas coupable, il faut en conclure qu'elle a placé elle-même tous ces objets dans le tiroir. Qu'y a-t-il de subtil dans un couteau taché de sang, un carnet volé et une bouteille de cyanure ? Quand on accumule des preuves aussi massives, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et l'accuser du seul crime qui puisse le faire pendre ?

— Vous parlez comme si ces objets trouvés dans le tiroir n'avaient aucune importance...

— Ils n'en ont aucune, déclara H. M. Que signifie ce couteau taché du sang d'un chien ? Vous auriez beau prouver, ce dont je doute, que Mantling s'en est servi, cela lui vaudrait tout au plus deux mois de prison pour cruauté envers les animaux. La bouteille de cyanure ne prouve absolument rien.

— N'oubliez pas le carnet.

— Oui, votre bête noire ! Etes-vous prêt à accuser Mantling du meurtre de Bender ? Il vous faudra alors trouver comment il a fait, sans quoi vous n'oseriez jamais vous présenter devant le jury : l'alibi de Mantling est absolument indiscutable. Le carnet porte les initiales R. B. ? L'accusé n'aurait qu'à dire qu'elles signifient Robert Browning ou Rule Britannia : qui donc pourrait prouver que ce carnet appartient à Bender, puisque la seule personne capable de certifier que Bender en avait un semblable est justement Mantling lui-même ? Oui, vous avez des preuves, c'est entendu ; mais chacune d'elles se retourne contre

vous.

Masters jura entre ses dents.

— Mais alors, dit-il pourquoi ne m'avez-vous pas empêché d'emmener Mantling ?

— Parce que loin de faire du mal, cette mesure nous sera éminemment profitable, parce que demain on me couronnera de lauriers, parce que, ajouta-t-il en consultant sa montre, il est bientôt 8 heures et qu'avant minuit le véritable coupable sera sous les verrous.

Tairlaine et Masters se regardèrent interloqués. La face lunaire de H. M. exprimait la plus fantasque gaieté.

— Parfaitement... ajouta-t-il en brandissant sa cuiller, voilà ce que je vous promets. J'ai donné des ordres en votre nom pour que tout le monde se trouve à Mantling House ce soir : je vais tenter une petite expérience. Vous ferez bien d'avoir deux hommes sous la main, Masters, et je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils soient armés. Nous avons affaire à un tueur... il y aura peut-être de la casse. Cet individu, je le dis en toute admiration, a monté la plus habile comédie que j'aie jamais vue. Mais que cela ne vous coupe pas l'appétit. Mangez de bon cœur, mes amis ! Un peu de sel ?

La pluie tombait toujours lorsque la voiture de Masters dans laquelle avaient pris place Tairlaine et H. M. s'arrêta un peu après 9 heures dans Charles Street pour prendre sir George. Celui-ci assez nerveux tendit une dépêche à H. M.

— Voici ce que je reçois à l'instant de notre expert du Dorset, dit-il, mais l'explication est aussi obscure que le texte. Qu'est-ce que le Dragon Rouge ?

— Le Dragon Rouge ? s'écria Masters. Que vient-il faire ici ?

— Vous n'en savez rien, Masters, fit H. M., laissez-moi mener à ma guise la petite représentation ; ce télégramme pourrait vendre la mèche avant l'heure ; vous ne le verrez pas. (Il le fourra dans sa poche.) Et maintenant plus un mot !

Ils roulèrent en silence jusqu'à Curzon Street. Un car de police attendait à quelque distance de Mantling House ; deux hommes en civil s'en détachèrent et Masters leur donna des ordres ; H. M. sonna, puis attirant un des policiers à l'écart, il lui précisa à voix basse des instructions qui semblèrent l'étonner prodigieusement. Shorter ouvrit la porte et Judith resplendissante de joie accourut à leur rencontre.

— Savez-vous qu'on vient de relâcher Alan, s'écria-t-elle. Le chef de la police vient de nous téléphoner ; Alan sera ici d'une minute à l'autre. Il est libre, entendez-vous : on n'a pas trouvé de preuve suffisante, paraît-il...

— Oui, oui ! inutile de continuer, dit doucement H. M., je pensais bien qu'il en serait ainsi et j'ai conseillé moi-même à Boko de relâcher

votre frère. Avez-vous annoncé la nouvelle ?

— Mais certainement. Ai-je mal fait ?

— Pas du tout. Comment ont-ils pris la chose ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais ils ont tous été enchantés... c'est-à-dire, Isabel exceptée...

— Où est-elle en ce moment ?

— Dans son boudoir avec le Dr Pelham et Eugène, comme vous l'avez prescrit. Les autres sont encore en train de dîner. Voulez-vous venir ?

Ils enlevèrent leurs vêtements et les mains de Tairlaine tremblaient en retirant son pardessus. L'atmosphère de la maison le prenait de nouveau à la gorge ; il sourit cependant à Judith, en suivant H. M., sir George et Masters dans la salle à manger.

On aurait cru que la scène de la veille se répétait, n'étaient les chaises vides. Les bougies brûlaient sur la table, Ravelle et Carstairs étaient assis l'un en face de l'autre, mais l'hostilité régnait maintenant entre eux. La porte à deux battants conduisant à la Chambre de la Veuve était fermée.

— Bonsoir, dit H. M. d'un ton volontairement détaché. Vous avez fini de dîner ? L'un de vous veut-il allumer le gaz dans la Chambre de la Veuve ? Je vais vous montrer comment Bender est mort.

Il y eut un silence : Judith, très pâle, dut s'appuyer à la table.

— Ce n'est pas ?...

— Ce n'est pas une plaisanterie, dit H. M. Allez allumer le gaz, Masters, et sortez tous les objets de la serviette.

Masters, essayant de cacher sa nervosité sous un sourire, ouvrit la double porte ; ils l'entendirent tâtonner dans l'obscurité ; bientôt une lueur parut au bout du couloir ; en s'épongeant le front, l'inspecteur revint annoncer :

— La mise en scène est prête, monsieur.

— Bien, allons-y, fit H. M.

Ils se dirigèrent vers la chambre, mais Judith refusa le bras de Tairlaine. Le lit dénudé ressemblait à un bateau dégréé ; on avait enlevé les meubles cassés et remis la table d'aplomb.

— Il reste quatre chaises autour de cette table, dit H. M. Apportez-en d'autres de la salle à manger. Tous doivent s'asseoir confortablement. Voyons... la chaise de « Monsieur de Paris » est cassée ; mettez-en une autre à la place qu'elle occupait l'autre soir... au bout de la table... dans l'axe de la fenêtre... Parfait ! Mr Ravelle, voulez-vous vous y asseoir ? Bon ! Vous êtes placé exactement à l'endroit où Bender se trouvait lorsque le poison l'a atteint...

Ravelle se leva brusquement mais Masters le força d'une main ferme à se rasseoir : on aurait dit un diable qui rentrait dans sa boîte.

— N'ayez pas peur, monsieur, dit l'inspecteur, sir Henry affirme

qu'il n'y a pas de danger.

Masters étala sur la table de citronnier une succession d'objets hétéroclites : seringue hypodermique, couteau de chasse, bouteille, flacon, neuf de pique froissé, rouleau de parchemin... et jusqu'à un petit morceau de fil de soie.

H. M. alluma sa pipe et désignant les objets :

— Regardez, dit-il. Voici les vestiges des deux crimes les plus lâches et les plus écœurants que j'aie jamais rencontrés au cours de ma carrière. Mais ces vestiges, mesdames et messieurs, sont révélateurs ; je vais vous montrer ce qu'ils nous apprennent.

— Ne voulez-vous pas que les autres viennent ici ? demanda Judith.

— Non, dit H. M., pas maintenant. Dans quelques minutes, c'est nous qui monterons et quelqu'un parlera à Isabel. Les résultats de cette conversation, si elle a lieu, seront intéressants, et le résultat des déclarations d'Isabel le sera encore plus. Mais pour l'instant...

» Il m'est venu subitement à l'esprit cet après-midi que les faits concernant cette affaire ne s'enchaînaient pas logiquement. Je m'aperçus qu'un détail – un petit détail seulement – avait tout embrouillé dès le commencement. Le truc qui a servi à tuer Bender est si simple, si simple que nous avons refusé de voir la vérité qui nous sautait aux yeux.

» Lorsque Masters a fait irruption dans mon bureau aujourd'hui pour me raconter comment la conscience professionnelle de Bender lui faisait négliger ses propres ennuis, comme les cors ou l'appendicite, au lieu de voir l'évidence, je l'ai rembarré. Masters tenait cependant sans le savoir la clé de l'énigme. Bender avait eu un abcès sous un cor, dont il n'avait parlé à personne ; Bender avait un commencement d'appendicite et n'en continuait pas moins à prendre son service à l'hôpital, l'imbécile, sans en dire mot à quiconque.

» J'aurais cependant dû me rendre compte hier soir en lui voyant cette nervosité excessive, comme s'il était sous l'empire d'une drogue, cette expression de... ! Le mot « inquiétude » serait trop fort, mais plutôt de malaise, et cette façon de rouler sa langue dans sa bouche... Quand je l'ai vu manger...

— Mais il n'a justement rien mangé, dit Judith, sauf un peu de potage.

— Sauf du potage, bien entendu ! et j'ai été assez idiot pour ne pas comprendre. Mais, vous-mêmes, n'avez-vous donc rien deviné cet après-midi lorsque Mantling nous a raconté son histoire ? Vous vous souvenez ? Mantling entre inopinément pendant que Bender se rase ; celui-ci saute en l'air et se pique avec son rasoir... et, néanmoins, la cuvette est toute tachée de sang.

» Imaginez-vous qu'une petite coupure de rasoir puisse

éclabousser toute une cuvette sans faire la moindre tache sur les vêtements du maladroit ? Pourquoi y avait-il tant de sang ? D'où venait-il ? Qu'est-ce que Bender vous a donc caché ?

— Eh bien ? fit Masters.

— Bender s'était rincé la bouche et il vous avait caché que le dentiste venait de lui ouvrir un abcès à la gencive.

XIX

MENOTTES AUX MAINS

Masters poussa une sourde exclamation :

— Je commence à comprendre, murmura-t-il.

— Oui, c'est facile, n'est-ce pas ? Je n'ai cessé de vous répéter que Bender avait non seulement un carnet dans la poche intérieure de son smoking, mais aussi quelque chose d'autre. La lueur s'est faite dans mon esprit cet après-midi seulement. Qu'est-ce qui peut entrer dans une poche derrière un carnet ? Répondez ! A quoi penseriez-vous d'abord en voyant le gonflement de la poche ?

Tairlaine fit un rapide effort de mémoire :

— J'ai supposé d'abord, en voyant Bender, qu'il portait une flasque.

— Il aurait mieux valu le dire ! Vous comprenez maintenant combien la manœuvre a été simple et facile. J'ai affirmé dès le début que le curare n'avait pu être absorbé par la bouche, car il n'aurait pas fait de mal à Bender. J'avais raison en principe : dans les circonstances ordinaires il aurait été parfaitement inoffensif. Mais ce que je n'ai pas soupçonné, ce que personne n'a cherché, c'est une coupure de la gencive, probablement près de la dent de sagesse qui s'infecte plus facilement que les autres, une incision faite l'après-midi précédant sa mort. Le poison a donc pu pénétrer directement dans la circulation et le tuer plus vite que n'importe quelle injection. Et l'autopsie n'a rien révélé naturellement : un coup de lancette dans la gencive laisse une trace imperceptible.

» Mais j'aurais dû m'en méfier. Vous vous souvenez, Masters : nous sommes tombés d'accord pour conclure que le poison avait dû pénétrer par la petite éraflure du rasoir placée sous le cou parce que ses muscles vocaux avaient été immédiatement paralysés ? Bien entendu... mais c'est par la gencive que la paralysie a gagné. Dire que je cherchais un moyen extraordinaire et que je n'ai pas pensé au plus simple de tous ; un homme tirant un flacon de sa poche et buvant sans savoir que le cordial est empoisonné au curare.

» Regardez : je boirais à ce flacon sans que cela me fasse aucun mal. Parce qu'il y a du cyanure dans cette bouteille et du brandy dans le flacon, on est amené à relier stupidement les deux idées, mais le flacon ne contient pas de cyanure ; l'alcool est uniquement mêlé de curare. Bender était assis à cette table et Guy le guettait derrière la fenêtre... Comprenez-vous maintenant ? Guy l'a vu boire, tourner sur lui-même et s'écrouler à terre. Or il avait vu quelqu'un donner ce

flacon de brandy à Bender le soir du crime. Que deviennent devant cette situation tous les beaux alibis ? Bender portait sur lui le piège mortel. Lorsque l'injection de novocaïne faite par le dentiste pour calmer ses souffrances aurait terminé son effet, Bender boirait. Il boirait parce que quelqu'un lui avait dit avoir mêlé un calmant au cordial. Voilà ce que je crois et nous serons bientôt fixés. Ce quelqu'un n'avait d'ailleurs pas menti : le brandy contenait un liquide qui endormait pour toujours la souffrance.

Sir George s'écria :

— Mais comment le criminel pouvait-il savoir que Bender ne boirait pas une gorgée de calmant avant d'aller dans la chambre ? Et comment le flacon a-t-il été volé après coup ?... Ainsi que le carnet ?

— Miss Isabel Brixham pourra nous l'apprendre, dit tranquillement H. M.

Dans le terrible silence qui suivit, le ronronnement du gaz était perceptible.

— Mais alors miss Brixham..., dit-il, miss Brixham...

H. M. se leva péniblement.

— Allons voir là-haut, ce qu'elle va nous dire, répondit-il. Venez tous et ne tremblez pas. Voyons ! il n'y a plus rien d'étrange ni de dangereux dans cette chambre soi-disant maudite ; les fantômes nés de votre imagination se sont évanouis. Ne vous réjouissez-vous pas de ce dénouement ?

Judith Brixham s'éloignait en mordant son poing fermé : elle était très pâle, mais deux taches d'un rouge ardent coloraient ses pommettes. Ravelle fixait la table d'un air égaré et le visage de Carstairs était aussi fermé que celui de H. M. Ils sortirent tous sans protester, conduits par Masters. Tairlaine sentait que le plus terrifiant était encore à venir. Ils traversèrent le hall et montèrent l'escalier couvert d'un épais tapis : l'escalier !... Arrivés dans le vestibule, au premier étage, ils entendirent une voix.

C'était celle du Dr Pelham qui parlait doucement et semblait d'autant plus étrange, qu'on ne pouvait distinguer aucune de ses paroles.

H. M. leur imposa silence d'un geste et ils s'avancèrent sur l'épais tapis rouge sombre. Quelques mots distincts firent frémir Tairlaine et Judith faillit crier, mais Masters la saisit brusquement et lui mit la main sur la bouche. Avant que Tairlaine pût protester ils se trouvèrent devant le boudoir de miss Isabel Brixham, où la stupeur les cloua...

Tairlaine ne devait jamais oublier cette scène. Isabel était assise devant le feu, le dos tourné à la porte, dans un grand fauteuil ; au-dessus du dossier très haut on apercevait ses cheveux argentés. La chambre était éclairée par le feu de la cheminée et une lampe voilée posée sur une table au bout de la pièce. Face à Isabel, dans ce clair-

obscur, se tenait le Dr Pelham dont les yeux brillants fixaient la vieille demoiselle.

— Mon plus grand désir est de vous protéger, miss Brixham, lui dit-il. Répondez-moi très brièvement. Vous avez dit à la police cet après-midi avoir vu descendre votre neveu Alan, une seringue hypodermique à la main ?

— En effet, je l'ai dit.

La voix était étrangement sourde et la tête complètement immobile.

— Est-ce la vérité, miss Brixham ?

— En un certain sens : il fallait que je le dise.

— Il fallait que vous le disiez ? Alors vous n'avez pas réellement vu votre neveu descendre l'escalier ?

— Non.

— Ni trouvé les objets que vous avez décrits, dans le tiroir de la commode ?

— Non.

Le tic-tac de la pendule fit sursauter Tairlaine. Il s'aperçut alors que le Dr Pelham avait hypnotisé Isabel.

— Je vais vous raconter ce qui s'est passé, miss Brixham, et vous me direz si j'ai deviné juste. On vous a forcée à parler ; l'histoire forgée de toutes pièces vous a été apprise dans tous ses détails, que vous deviez répéter exactement. On vous a ordonné de venir la raconter aux officiers de police à 5 heures de l'après-midi exactement et vous n'avez pu vous dérober. Qui vous a ordonné cette démarche ? Voulez-vous me le dire ?

— Bien entendu. C'est...

Une ombre bondit de la porte ; deux gifles s'abattirent sur le visage d'Isabel qui se dressa en criant.

— Allez, Masters ! clama H. M. Par là !

L'ombre courait follement dans la chambre ; Tairlaine aperçut le visage d'un des policiers en civil, puis l'éclair brillant des menottes. Poussé par-derrière, Tairlaine trébucha sur un coussin, se raccrocha à une chaise et fut entraîné plus loin. On venait d'ouvrir brusquement une porte latérale et il suivait Masters dans une pièce éclairée par les réverbères de la rue : deux corps soudés renversèrent une coiffeuse et s'écroulèrent à terre.

— Je le tiens ! cria une voix haletante et on entendit le déclic des menottes. De la lumière !

Tairlaine qui se trouvait tout près de la porte tourna, machinalement, le commutateur. D'abord ébloui, il distingua des visages hagards, puis toute la garniture d'argent de la toilette éparpillée à terre. Masters et le policier aidaient un homme à se relever : très digne, celui-ci épousseta son pantalon, malgré les

menottes qui lui liaient les poignets.

— Nous nous chargeons de lui, dit doucement Masters à H. M. C'est un assassin, avez-vous dit !

Cessant de secouer la poussière qui souillait ses vêtements, le Dr Eugène Arnold se redressa : son pâle et beau visage n'exprimait que de l'indifférence.

RÉFLEXIONS

Ce soir de mars une température printanière permettait d'ouvrir toutes grandes les fenêtres ; calé sur le sofa de son bureau de Brook Street, une tasse de café détestable à portée de la main, H. M. tirait sur sa pipe éteinte. Il avait ôté son col et sa cravate. Masters était assis à côté de lui devant un verre de bière et de l'autre côté de la table, Tairlaine contemplait un tableau couvert de petits cartons figurant des bateaux de guerre. L'horloge juchée sur une pile de livres sonna la demie de 3 heures du matin.

— J'attaque, dit Tairlaine en avançant un sous-marin. Dites-moi, il paraîtrait que le gaillard a avoué ?

— Je suis pris, dit H. M. en retirant du tableau un croiseur. Que voulez-vous dire ? Et de qui parlez-vous ?

Masters s'étendit sur le sofa :

— Pourquoi faites-vous semblant de ne pas comprendre ? dit-il. Depuis le début de la soirée, le professeur et moi écoutons vos histoires de chasse dans l'espoir que vous nous parlerez d'Arnold. Il me faut encore une quantité de renseignements pour que mon rapport soit complet.

Il se tourna vers Tairlaine.

— Le misérable s'est confessé uniquement parce qu'il croyait sa dernière heure arrivée. Sans cette circonstance, il se serait défendu comme un diable devant les tribunaux et je n'ai aucune fausse honte à admettre qu'il nous aurait probablement battus en dépit de sir Henry. Nous avons moins de preuves contre lui qu'il n'en avait forgé contre lord Mantling... Mais il a réussi à se procurer un morceau de boîte de conserve et s'est ouvert les veines ; il n'a jamais eu beaucoup de courage sauf lorsqu'il s'agissait de tuer son prochain. Se croyant sur le point de mourir, il a fait venir l'aumônier et le directeur de la prison, et leur a annoncé froidement qu'il était décidé à faire une déclaration. Ils se sont bien gardés de lui dire que ses jours n'étaient pas en danger et nous pouvons être certains maintenant qu'il sera pendu... ce qui, entre nous, ne pèsera pas beaucoup sur ma conscience... La question est de savoir, sir Henry, *comment*...

H. M. repoussa le jeu sur le coin de la table.

— Je vous accorde dix minutes sur ce sujet, dit-il, bien qu'il me soit désagréable de l'aborder. Non, Masters, ceci n'est pas de l'affectation, mais cette affaire est loin de compter parmi mes succès. Non seulement j'ai fait une absurde confusion avec cette histoire de

gencie, mais je n'ai pas immédiatement découvert Arnold lorsqu'il nous a joués plus tard un tour aussi grossier. Vous vous serez certainement aperçus qu'un fait, un simple fait concret, indiquait, sans qu'il soit possible d'en douter, qu'*Arnold était la seule personne ayant pu commettre les crimes* ? Je ne crois pas me tromper, mais pour vous donner une chance d'y réfléchir, je vais analyser l'affaire depuis le commencement.

Un appel retentit, des pas hésitants gravirent l'escalier sombre, et sir George Anstruther parut sur le seuil.

— Me voici, dit-il, vous m'aviez dit de venir tard. Mais que se passe-t-il ? Il n'y a personne dans la maison : il a fallu que je trouve mon chemin tout seul.

— Ah ! je commence à comprendre, dit Masters avec malice. Le sujet vous est désagréable, vous répugnez à en parler, sir Henry. Mais vous aviez convoqué sir George... et le voyant tarder vous aviez renoncé à sa présence : voilà pourquoi vous vous étiez enfin décidé à parler...

Grave erreur tactique qui faillit tout gâter. H. M. poussa les hauts cris, il taxa Masters d'ingratitude ; les trois hommes mirent toute leur diplomatie en œuvre pour le rasséréner.

— Je vais continuer, dit-il d'un air furieux. Cela ne m'amuse pas, mais enfin... Voici : Eugène Arnold est fou. Pas au sens légal du mot, il serait impossible d'obtenir un certificat pour l'enfermer ; et d'après les normes de notre société, on ne peut même pas le taxer d'excentricité. Lorsqu'un cerveau tel que le sien se tient dans les limites de la loi, nous le trouvons admirable et ne songeons qu'à élever des statues à son heureux possesseur. En résumé Arnold est atteint de la maladie de l'autorité – mais c'est un général sans armée – et de la maladie de la finance – sans industrie à diriger.

» Toute sa vie était réglée comme une mécanique ; selon lui, les choses se classaient en deux catégories, celles qui lui étaient utiles et celles qui ne l'étaient pas : ces dernières devaient être impitoyablement rejetées. Arnold savait ce qu'il voulait et aucun obstacle, quel qu'il fût, ne lui paraissait insurmontable pour arriver à la réalisation de ses désirs ; peu importait qu'il violât parfois la morale bourgeoise ou les conventions pour atteindre ses fins.

— Il a cependant défendu Judith, observa Tairlaine, lorsque celle-ci était accusée d'avoir volé les flèches.

— Si je n'avais été déjà certain de sa culpabilité, cette attitude m'aurait donné l'éveil. Il sortait de son caractère d'une manière si criante et jouait si mal son rôle que je faillis lui dire tout net de se taire. Voyez-vous...

— Si vous repreniez au début, monsieur, suggéra Masters. A quel moment avez-vous commencé à le soupçonner ?

— La première fois que je lui ai parlé, mon soupçon n'avait rien de précis, car je ne pouvais imaginer le moyen du crime et tout le monde avait un alibi, mais dans ce qu'il nous a dit – dans le fait même de la présence de Bender dans cette maison – je flairai quelque chose d'incongru, d'invraisemblable, et il faut que j'aie perdu momentanément mes facultés pour ne pas avoir attaché plus d'importance à cette impression.

» Il avait placé dans cette maison, Bender, dont il était le maître, pour découvrir un fou et Bender y était resté depuis assez longtemps pour s'être fait une opinion ; or Arnold prétendait tout ignorer. On aurait pu à la rigueur admettre, en poussant la crédulité à ses extrêmes limites, qu'Arnold (bien que fiancé à Judith) n'avait jamais posé aucune question sur ce sujet à son subordonné. Mais je me refusais à croire qu'il n'était pas averti de l'expérience qu'on allait tenter ce soir-là. Bon sang ! Arnold n'était-il pas le premier que Bender avait dû consulter, ce projet ayant été l'objet de discussions pendant une semaine ? Les improbabilités se multipliaient : pourquoi Bender était-il si désireux d'aller dans cette chambre qu'il n'a pas hésité à escamoter une carte ? La « conscience professionnelle » n'entre pas en jeu ici : s'exposer à être victime du mécanisme caché que l'on supposait exister ne pouvait nullement aider Bender à découvrir le fou qu'il cherchait.

» Cet ensemble de bizarreries me fit soupçonner une main mystérieuse, commandant la manœuvre. Il était étrange de constater à quel point Arnold était peu averti – ou prétendait ne pas l'être – après la longue période qu'il avait passée dans la famille. Était-il raisonnable de croire que Bender avait réussi en une semaine là où Arnold, son brillant supérieur, avait échoué après un an d'efforts. Vous savez avec quelle ardeur il souhaitait débarrasser la société des fous. Je l'entends d'ici prononcer d'un ton doctoral : « S'il y a un fou dans cette maison, il faut immédiatement l'enfermer. »

» Était-il possible qu'Arnold cherchât, au contraire, à empêcher que l'on découvrit la personne atteinte de folie ? Le sentiment aurait été naturel chez un homme au cœur sensible désirant taire ce douloureux secret – mais il avait placé Bender dans la maison. Pourquoi ?

« Voyons un peu », me dis-je en moi-même, « en quoi la situation du Dr Eugène Arnold et ses projets d'avenir pourraient-ils être modifiés si Guy ou Alan étaient reconnus fous. » Enfermer Guy, pauvre cadet sans patrimoine, ne pouvait en rien changer l'avenir du Dr Eugène... ; il resterait toujours entre Judith Brixham et l'une des plus grandes fortunes d'Angleterre, le fils aîné, homme vigoureux et promis vraisemblablement à une longue existence.

Sir George accepta la tasse de café que lui tendait Masters.

— Alors, le plan d'Arnold était de tuer Guy – le véritable fou – et de faire enfermer Alan dans un asile d'aliénés pour le meurtre de son frère, afin que sa fiancée hérite de la fortune qu'il convoitait ?

— Non, non, protesta H. M., vous ne saisissez pas la partie la plus machiavélique de son plan, celle qui aurait dû vous faire réfléchir. Il voulait qu'Alan soit reconnu parfaitement *sain* d'esprit... Connaissez-vous les lois concernant les aliénés ?

— J'ai toujours cru jusqu'ici, dit Masters, que les fous étaient considérés comme morts et que leur fortune revenait au plus proche parent ; ou encore qu'elle devait être administrée par lui ?

— Non, vous vous trompez entièrement : autrefois il en était ainsi, mais heureusement la loi est venue mettre un frein à de regrettables abus. Les biens des aliénés sont administrés par des commissaires spéciaux, qui empêchent les excellents parents de se livrer à toutes sortes de petits jeux intéressés...

» Vous saisissez maintenant ? Si le but de ces crimes avait été simplement de faire enfermer quelqu'un pour que Judith pût hériter, c'est Alan qui aurait été tué et la culpabilité aurait été jetée sur Guy, le véritable aliéné. Mais que se serait-il passé ? Alan mort, la famille croirait Guy coupable ; au moment où celui-ci hériterait, il serait reconnu fou et sa fortune immobilisée jusqu'à sa guérison ou jusqu'à sa mort.

— Mais que vient faire Bender là-dedans ? Pourquoi le tuer ?

— Un peu de patience, nous y viendrons tout à l'heure ; laissez-moi vous parler de mes premiers soupçons sur Arnold, soupçons qui, je l'avoue, restèrent à l'état latent jusqu'à la mort de Guy.

» En réfléchissant à mon hypothèse, je me demandai : « Si Arnold est coupable, où a-t-il pu se procurer le curare, puisque les flèches empoisonnées n'ont pas servi ? » Je suis resté quelque temps sans trouver la réponse parce que j'ignorais ce que vous saviez. Je découvris enfin ce que Alan vous avait dit immédiatement avant mon arrivée le premier soir : Isabel parlait d'armes empoisonnées, de flèches rapportées par Alan et Carstairs de l'Amérique du Sud. Vous souvenez-vous de la réponse d'Alan ?

— Oui, dit Tairlaine qui se rappelait même son inflexion, il a dit : « Ces armes ne sont pas empoisonnées ; Arnold a vérifié toutes les flèches. »

— Oui !... dit H. M., tout comme le vieux Ravelle a vérifié le mobilier de la Chambre de la Veuve ; il a enlevé ce poison et il l'a gardé, car son plan est bien antérieur à l'entrée en scène de Bender. Je compris donc qu'Arnold pouvait posséder du curare et qu'en fait il était le seul à qui cette possibilité eût été donnée ; mais je n'arrivais pas à découvrir une preuve, un indice compromettant pour lui. Je me cassais la tête sur le carnet de notes disparu, sur le petit rouleau de

parchemin disparu... Soudain, la lumière se fit dans mon esprit et j'aurais pu me battre pour ma stupidité.

» Ecoutez : on avait trouvé Bender étendu sur le dos et le rouleau de parchemin sur sa poitrine. De quelle façon avait-il pu arriver là ?... Reportez-vous à la découverte du premier crime. Vous y êtes ? Quelle est la première personne qui soit allée près du corps ? Qui s'est penché le premier sur lui ?

— Arnold, naturellement, dit Tairlaine après un silence.

Masters qui avait tiré son calepin approuva.

— Arnold, naturellement, grommela H. M. Et qu'a-t-il fait tout d'abord ?

— Il nous a ordonné de reculer. Nous avons tous obéi, vous compris, dit sir George.

— Et lorsqu'il s'est penché sur le cadavre, nous n'avons pas pu le voir, car il était caché par cet énorme lit. Comprenez-vous pourquoi nous avons trouvé le parchemin sur la poitrine du mort ? C'est parce qu'il se trouvait dans la poche de Bender avec le carnet. Arnold n'a eu qu'à plonger la main dans cette poche pour en tirer le carnet et le flacon compromettant et les mettre dans sa propre poche ; en exécutant cette manœuvre, le petit rouleau est tombé sur la poitrine de Bender. Cette explication est la seule possible, le tour a été joué sous nos yeux et il a réussi à égarer nos imaginations. Vous voyez maintenant pourquoi notre ami Arnold était entre tous le seul coupable possible.

Masters approuva d'un geste.

— Un rude gaillard, ce Dr Arnold, dit-il. Tout s'est passé comme vous venez de le dire ; il l'a avoué avec orgueil, m'a dit l'aumônier, et en ajoutant des commentaires méprisants sur nos pauvres intelligences. Mais il a juré qu'il ne savait rien du rouleau de parchemin. C'est pour cette raison qu'il ne s'est pas donné la peine de le prendre. A propos, vous savez ce que c'était ?

— L'inscription ? dit sir George. Un charme contre les maux de dents. Très féru de sorcellerie, Guy se payait la tête de Bender – il nous l'a avoué. Il se savait surveillé, mais il ne pensait pas que Bender réussirait à prouver sa folie...

— Pas du tout, clama H. M., Guy avait peur qu'on trouve motif à le faire enfermer, mais pas au sujet de ses études de magie. Il s'est payé la tête de Bender avec le parchemin, c'est entendu. A propos, voici le télégramme – que je garderai en souvenir si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Anstruther ?

Il déplia la dépêche froissée et lut :

« Regardez dans le « Dragon Rouge ». C'est le charme de Léon III contre les maux de dents. »

— Mais alors, si Guy l'a donné à Bender, s'écria Tairlaine, c'est

qu'il était au courant de sa dent malade ?

— Certainement, dit H. M. La culpabilité d'Arnold explique la conduite de Guy. Revenons à la période qui a précédé le premier crime. Supposons que Guy épiait Bender, tout comme Bender épiait Guy. Celui-ci sait non seulement que Bender a un abcès à la gencive, qu'il doit faire ouvrir dans l'après-midi mais il écoute probablement à sa porte lorsqu'Arnold vient le voir de bonne heure dans la soirée. Guy redoutait particulièrement les conversations de Bender avec Arnold, sachant qu'ils essayaient tous deux de le faire enfermer.

» Si mes déductions ne me trompent pas, Arnold avait dû former un plan original différent de celui qui a été exécuté. Son but initial était de tuer Guy de telle façon que Alan – le sain d'esprit – soit pendu. Jeu dangereux entre tous, car prouver la culpabilité de quelqu'un est beaucoup plus difficile que de prouver sa propre innocence. Arnold sentait combien il lui serait difficile de s'attaquer à un homme aussi connu que lord Mantling, d'une personnalité aussi marquée ; cela compliquerait singulièrement le problème de l'alibi, car il était trop facilement reconnaissable. La seule façon de tourner cette difficulté, songea Arnold, est d'attirer sa victime dans un piège mortel capable de fonctionner sans la présence du bouc émissaire.

» Le ciel sembla lui venir en aide lorsqu'on parla d'ouvrir la chambre maudite. Si quelqu'un y mourait empoisonné dans des circonstances telles qu'on soupçonnerait un assassin d'avoir rechargé le vieux piège avec du curare frais... quelle aubaine ! Mais comment attirer Guy dans un guet-apens de cette sorte ? C'était impossible, Guy en savait trop. D'ailleurs, Arnold ignorait où se cachait le piège. Il était bloqué à moins que la victime ne lui prêtât assistance sans le savoir.

» Comprenez-vous pourquoi la mort de Bender était nécessaire, comme amorce, pourrait-on dire ? La police devait être amenée à croire qu'il existait dans cette chambre un appareil ingénieux dont un meurtrier pouvait se servir pour tuer sa victime sans être présent.

» Une fois ceci établi, Alan pouvait bien réunir tout Scotland Yard pour appuyer son alibi. Si de fausses preuves établissaient de façon suffisante qu'il avait tendu le piège, il serait pendu. Bender devait mourir empoisonné par du curare, et Guy, après lui, de la même façon. Je ne crois pas qu'Arnold ait eu aucune animosité contre Bender : il devait simplement être sacrifié. Suis-je dans le vrai, Masters ?

L'inspecteur ouvrit son calepin.

— D'après mes renseignements, dit-il, le plan initial d'Arnold était assez ingénieux. Il avait dérobé depuis longtemps la seringue hypodermique qui se trouvait dans la chambre de Guy et il la tenait prête avec une charge de curare. Il avait l'intention de s'arranger avec

Bender pour que celui-ci escamote une carte afin d'aller dans la chambre – ce qu'il fit. Au moment d'emmener dîner miss Judith Brixham, il devait aller trouver Mr Bender pour lui dire que Guy avait réussi à se procurer du curare dans les collections de lord Mantling, et qu'il avait l'intention d'aller tuer la personne enfermée dans la chambre en se servant d'un passage secret. Mais, aurait ajouté le Dr Arnold, voici de quoi empêcher tout malheur, et il lui aurait donné la seringue soi-disant remplie d'un antidote en prescrivant à Mr Bender de se faire une injection pour s'immuniser dès qu'il entrerait dans la chambre...

— Et la seringue contenait du curare ? Quel imbécile ! Bender aurait pu, étant légitimement inquiet, se faire une piqûre avant le dîner, ou laisser tomber sa seringue en mourant. On aurait conclu au suicide, car Arnold ne pouvait pas être certain de la ramasser sans être vu.

Masters sourit.

— Sir Henry n'a pas dit que le Dr Arnold fût un criminel parfait, observa-t-il, sir Henry a simplement constaté qu'il était intelligent ; vous sentiriez l'énorme différence si vous étiez dans mon métier. La prison de Dartmoor regorge de criminels intelligents... De toutes façons, Arnold ayant réfléchi à tous ces aléas aurait reculé, si la possibilité d'une manœuvre beaucoup plus favorable ne s'était présentée à lui.

— La gencive malade ?

— Parfaitement, répondit H. M., Arnold a su, dès la veille, que Bender irait se faire ouvrir l'abcès. Alors... une dose de curare dans un peu de brandy. J'entends d'ici Arnold dire à Bender d'une voix sèche : « Je n'ai pas envie qu'un bobo empêche un de mes assistants de faire son travail ; on vous a ouvert votre abcès cet après-midi... Oui, la douleur reviendra plus tard lorsque l'effet de la novocaïne sera passé. Prenez ce flacon : il contient un calmant que vous laisserez séjourner un instant sur la région infectée. Surtout n'allez pas en boire avant d'entrer dans la chambre, je ne tiens pas à vous voir absorber de l'alcool en public. »... N'oublions pas que Arnold fait partie de la ligue contre l'alcoolisme... « D'ailleurs vous ne souffrirez pas avant la fin de la soirée. » Le seul mérite de cette idée était que Bender remettrait le flacon dans sa poche après avoir bu : or on ne s'étonnerait pas de trouver un flacon sur lui, comme on l'aurait fait d'une seringue. D'ailleurs, le docteur avait réglé son temps de telle façon qu'il avait toutes chances d'être le premier à examiner le cadavre. Personne ne trouverait étrange qu'il passât la main à l'intérieur du vêtement, puisque vous cherchiez un mécanisme à pointe empoisonnée et non un flacon...

— Il s'était, paraît-il, muni d'un flacon similaire inoffensif pour le

substituer à l'autre, mais ayant la chance d'être dissimulé par le lit, il l'a simplement enlevé.

— Pourquoi a-t-il pris le carnet ? demanda Tairlaine.

— Parce que ce carnet incriminait Guy et qu'Arnold entendait ne pas le laisser soupçonner du crime. Revenons à Guy : vous allez comprendre sa conduite maintenant. Guy écoutait à la porte lorsque Arnold donna le flacon à Bender : c'est la seule explication possible...

— Mais nous ignorions qu'Arnold eût vu Bender ce soir-là, dit sir George. Si nous l'avions su...

— Ne vous souvenez-vous pas que Mantling, lorsqu'il entra brusquement chez Bender, ce qui provoqua la coupure du rasoir, était allé lui recommander de ne pas parler de l'expérience à Arnold ? Cela m'a semblé bizarre, d'ailleurs. Donc, Guy ayant surpris la conversation au sujet du flacon, sans savoir, bien entendu, que celui-ci contient du poison, se glisse derrière la fenêtre pour surveiller Bender et s'assurer qu'il ne découvre ni les bijoux, ni un indice quelconque lui permettant de deviner qu'il a nettoyé la chambre et tué le perroquet...

— C'est Guy qui a tué le perroquet ? demanda Tairlaine.

H. M. alluma sa pipe :

— Guy avait parfois du bon sens : or les cris d'un perroquet et les aboiements d'un chien pouvaient trahir sa chasse au trésor... Guy était, de plus, particulièrement tourmenté, car – voyez donc vos notes, Masters – je crois que Bender avait trouvé le couteau dont il s'était servi pour tuer le chien et c'est ainsi qu'Arnold a mis la main dessus.

— Oui, dit Masters, Bender venait de découvrir le couteau dans la poche du kimono de Guy lorsque Carstairs l'a surpris : il le portait à Arnold.

— Vous allez voir pourquoi Guy vient en aide au meurtrier. La vérité lui sauta aux yeux dès qu'il vit l'effet produit par une gorgée de liquide sur Bender qui s'écroula terrassé, mais hors de sa vue. Imaginez l'état d'esprit de Guy : le médecin qui cherche à le faire enfermer dans un asile a tué son assistant et il va pouvoir le faire chanter ! Jamais Arnold n'osera maintenant prendre une mesure contre celui qui a vu le crime et peut démontrer à la police comment il a été commis. Mais Guy ignore quel poison a absorbé Bender ; il ne sait pas combien de temps celui-ci mettra pour mourir, et alors il imite sa voix pour laisser au poison le temps d'agir. N'avez-vous pas remarqué l'expression d'Arnold lorsqu'il a su que sa victime avait répondu aux appels pendant une heure ?

» Bender mort, Arnold avait une raison doublement puissante pour tuer Guy immédiatement, mais il avait certains préparatifs à faire pour frapper le dernier coup et c'est là qu'il commit de graves maladresses en se servant d'un moyen couramment employé sur les névropathes : la suggestion hypnotique. Il n'aurait pu arriver à ses

finis, bien entendu, si Isabel, dans le fond de son cœur, n'avait été persuadée de la culpabilité de Mantling. Mais vous connaissez le truc dont tout bon hypnotiseur peut se servir : « A telle heure vous irez dire à telle personne ce qui suit, et vous oublierez que ceci vous a été suggéré. » Souvenez-vous du cri d'Isabel : « Il faut que je parle, je ne connaîtrai pas de repos tant que je ne l'aurai pas fait » et du récit trop détaillé qu'elle nous fit, tel un gramophone dont Arnold aurait été l'aiguille... Il est inutile de vous dire que le couteau taché de sang, le carnet aux pages arrachées et la bouteille de cyanure avaient été placés dans le tiroir de Mantling par Arnold avant l'assassinat de Guy et pendant que nous étions tous en bas. Il avait donné ses instructions à Isabel placée sous l'influence hypnotique, elle devait prononcer certaines paroles *avant le crime* ; eût-elle nié plus tard, nous étions plusieurs pour témoigner qu'elle avait bien parlé ainsi.

— Mais que faites-vous de la lumière dans la chambre de Guy ? On l'a vue réellement.

— C'est la seule action personnelle que commit Isabel ; s'étant réveillée au milieu de la nuit elle fut prise d'une affreuse angoisse venant de son subconscient et elle se rendit effectivement dans la chambre de Guy, sans savoir pourquoi. Vous m'avez demandé cet après-midi pourquoi elle avait raconté que Mantling était descendu, une seringue hypodermique à la main, alors que Guy a été tué avec un marteau ? La réponse est très simple : au moment où Arnold a hypnotisé Isabel, il avait l'intention de se servir de ce moyen, mais sur le point d'agir il s'est aperçu...

— Il s'est aperçu ?

— Qu'en se servant d'une injection nous supposerions immédiatement ce que Masters lui-même nous a proposé comme solution cet après-midi : coupable, Guy s'était suicidé ou avait été pris à son propre piège. Il fallait pourtant risquer le coup, et il l'aurait tenté si...

Masters approuva.

— Vous avez vu juste, monsieur : en voulant étourdir Guy avec un coup de marteau, Arnold frappa trop fort et le tua ; les mâchoires se contractèrent aussitôt et...

— Les mâchoires ? En quoi pouvaient-elles gêner une injection ? fit Tairlaine.

— Mais monsieur, les deux crimes devaient être identiques, n'est-ce pas ? Comme on n'avait pas découvert de trace dans la bouche de Bender, Arnold entendait faire une injection dans la gencive de Guy. Il voulait nous faire croire à un piège empoisonné, dissimulé dans la chambre, et lorsqu'il a imaginé le tableau de lord Mantling descendant l'escalier une seringue pleine de liquide à la main, c'était uniquement pour nous faire supposer qu'il allait recharger le piège. Nous ne

l'aurions pas trouvé, bien entendu. Mais lord Mantling aurait eu de la peine à s'innocenter. Mais Arnold a été incapable d'ouvrir la bouche de Guy.

— Voilà pourquoi il a frappé un coup de marteau sur le maxillaire ; ne pouvant le desserrer, il a continué à frapper... Peut-être a-t-il été interrompu par l'arrivée de Carstairs ? Mais... Comment Arnold est-il entré dans la maison, puisque Carstairs était dehors et qu'il surveillait la porte ?

— Par la fenêtre de la Chambre de la Veuve, dont les volets étaient ouverts à ce moment-là. Oh ! il était rentré chez lui d'abord, bien entendu... Mais il est revenu, ayant donné rendez-vous à Guy dans cette chambre ; ce dernier, sûr de son pouvoir, a marché tête baissée dans la trappe... Arnold aussi, d'ailleurs, ajouta H. M. en prenant sa tasse de café.

Il y eut un long silence dans la pièce remplie par la fumée des pipes.

— Une chose m'échappe, dit enfin sir George. Arnold était homme de précaution et je ne comprends pas comment il a pu jouer un jeu aussi dangereux alors que sa fiancée pouvait rompre les fiançailles d'un instant à l'autre – ses sentiments pour Carstairs étaient visibles. Il aurait, ainsi, travaillé pour rien. Qu'en pense Judith en ce moment ?

Tairlaine se souvint d'un entretien récent. Après un instant d'hésitation, il dit lentement :

— Miss Brixham soutiendra son mari jusqu'au bout.

— Son mari ? s'exclama sir George.

— Ils étaient mariés secrètement, poursuivit Tairlaine : c'est Arnold qui en avait eu l'idée, il sait être romanesque à ses heures. Elle le soutiendra certainement.

— Mais après ? Elle sera veuve, vous savez...

La main de Tairlaine trembla sur le bord de la table.

— Oui. Et c'est la raison pour laquelle nous devons tous rester célibataires.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
58, rue Jean Bleuzen – Vanves • Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 1742 – 6
ISSN : 0768 – 1089

[1] Lire dans la même collection « Dix minutes d'alibi », par A. Armstrong et H. Shaw.